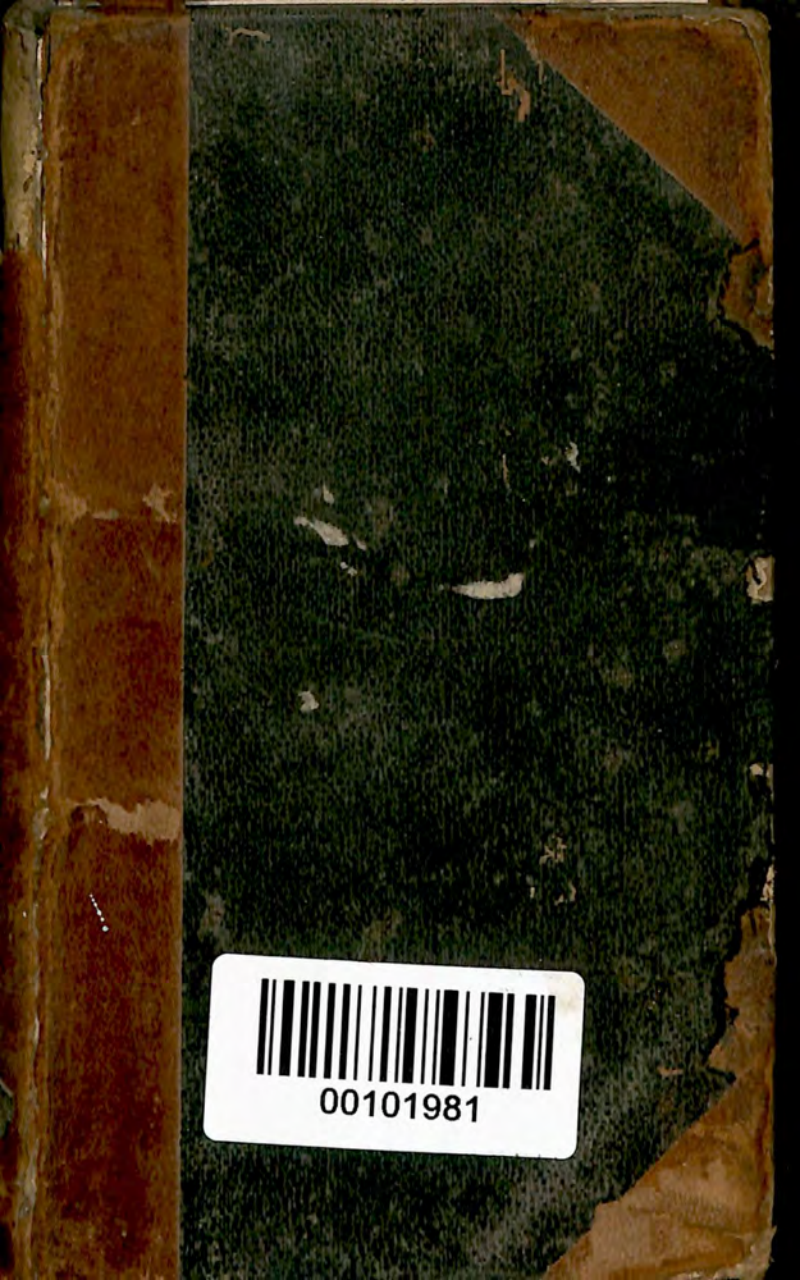

00101981

BOMBAY BRANCH

OF THE

Royal Asiatic Society.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 January, 2016

MŒURS FRANÇAISES.

101981 f.

L'HERMITE EN PROVINCE,

SUITE DE

L'HERMITE DE LA CHAUSSÉE-D'ANTIN,

DU FRANC-PARLEUR,

ET DE L'HERMITE DE LA GUIANE.

T. XI.

p f

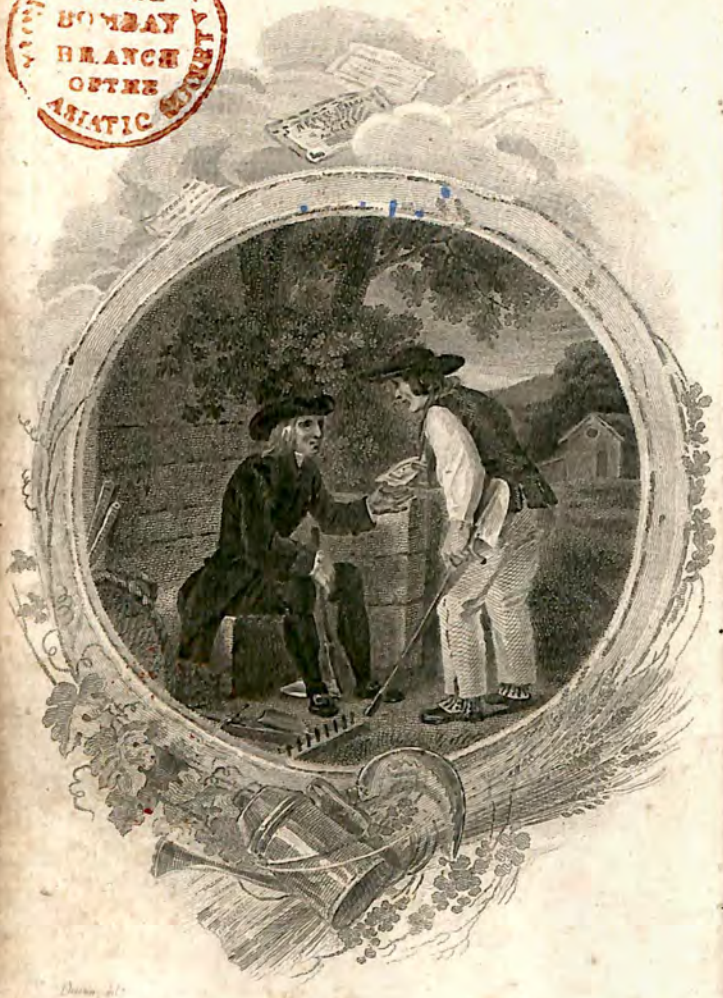
ALSACE ET LORRAINE.

Cet ouvrage se trouve aussi à

Agen... chez Noubel.
Aix-la-Chap. Laruelle.
Amsterdam . Delachaux.
Angers .... Fourrié-Mame.
Arras..... Topino.
Bayonne ... Bonnom.
Berlin..... Schlesinger.
Besançon.. Deis, Bintot.
Blois..... Aucher-Eloi.
Bordeaux. Mme Bergeret, Lawalle jeune, Melon, Gassiot, Gayet.
Bourges.... Gilles.
Brest..... Le Fournier-Desp., Egasse.
Bruxelles.. Dujardin-Sailly, De Mat, Stapleaux.
Caen..... Mancel, Mme Belin-Lebaron.
Calais..... Leleux.
Cambrai... Giard.
Chartres... Hervé. Garnier-Allabre. Breton-Cochinal.
Clermont-F. Thibaud.
Dieppe.... Marais.
Dijon..... Lagier, Noellat, Tussa.
Dunkerque. Lancel.
Francfort.. Jugel Brœnner.
Gand..... Dujardin, Vandekerkove.
Gênes..... Yves Gravier.
Genève.... Paschoud, Barbezat et Delarue. Cherbulier.
Havre..... Chapelle.
Honfleur.... Blon.
Leipsick... Grieshammer, Zirgès.
Liège..... Desoër, Collardin.
Lausanne... Fischer.
Lille..... Vanackère Bronner-Beauwens.
Londres... Bossange, Dulau, Treuttel et Würtz.
Lorient.... Caris, Fauvel.
Lyon..... Bohaire, Faverio, Maire.
Manheim... Artaria et Fontaine.
Mans..... Pesche, Belon.
Marseille. Chardon, Maswert, Moissy, Camoin, Chaix.
Metz..... Devilly, Thiel.
Mons..... Leroux.
Montpellier. Sevalle, Gabon fils.
Moskou.... Fr. Riss père et fils.
Nimes..... Pouchon.
Nancy..... Vincenot.
Nantes..... Busseuil, Clech.
Naples.... Borel, Marotta et Vanspandoch.
Niort..... Elies-Orillat.
Perpignan... Alzine, Tastu.
Rennes.... Duchesne, Molliex.
Rouen..... Frère, Renault, Dumaine-Vallé.
Saint-Brieuc. Lemonnier.
Saint-Malo.. Rottier.
Saint-Pétersbourg C. Weyer, Graff, Saint-Florent.
Strasbourg . Levrault.
Toulon..... Belluc. Baissière. Laurent.
Toulouse.. Viemsseux,
Turin..... Ch. Bocca, Pic.
Valenciennes. Lemaître.
Vienne.... Schalbacher.
Warsovie.. Klüksberg.
Ypres..... Gambard-Dujardin.

DE L'IMPRIMERIE DE PILLET AÎNÉ,
rue des Grands-Augustins, n. 7.

OF THE
BOMBAY
BRANCH
OF THE
ASIATIC



L'HERMITE EN PROVINCE,

OU

OBSERVATIONS

SUR LES MŒURS ET LES USAGES FRANÇAIS

AU COMMENCEMENT DU XIXe SIÈCLE.

PAR M. DE JOUY,

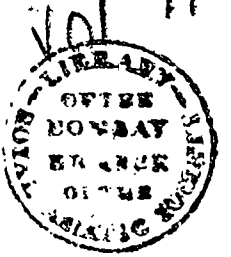
MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

ORNÉ DE GRAVURES ET DE VIGNETTES.

Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.

BOIL., *Art Poét.*

TOME ONZIÈME.



A PARIS,

CHEZ PILLET AINÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

ÉDIT. DU VOYAGE AUTOUR DU MONDE,

De la Collection des Mœurs Françaises, Anglaises, Italiennes, etc.,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 7.

1826.

and
Fs 914.4
Joulnes
10178

ITINÉRAIRE DE L'HERMITE.

Colmar.

Cathédrale de Strasbourg.

Entrée de Plombières.

La Carrière à Nancy.

Metz.

A Paris, chez Pillet, Éditeur de la Collection des Mœurs Françaises, Anglaises, Écossaises, Irlandaises, Italiennes et Espagnoles, Rue des Grands Augustins, N° 7.

L'HERMITE
EN PROVINCE.

N° 1er. — 1er *mai* 1822.

PATRIOTISME ET INDUSTRIE.

Le peuple le plus industrieux finit par être le plus libre.

M.

Avec quel plaisir je me livrais d'avance à la contemplation des riches manufactures, des sites rians ou pittoresques, à l'étude des hauts faits des habitans de l'Alsace; là du moins, me disais-je, tandis que ma mémoire, se reportant au milieu des guerres et des batailles, suivra des héros magnanimes moissonnant des lauriers pour la gloire de la France, je rencontrerai...

de la paix, les génies de l'industrie, qui, la couvrant d'une palme non moins brillante, lui préparent une prospérité plus durable.

Préoccupé de tout ce que les merveilles industrielles vont m'offrir, des beautés naturelles que le sol renouvellera sans cesse à mes yeux, des traits de bravoure dont le souvenir ou le récit fera si souvent tressaillir mon cœur, au moment de mon entrée à Béfort je m'aperçois que, livré entièrement à mes réflexions, je n'ai rien vu, rien observé sur ma route; aussi j'ai dû croire mon vieux professeur, qui m'assure que de Montbéliard à cette dernière ville, rien ne méritait de fixer mon attention. Nous arrivâmes de nuit à Béfort. La première personne que je rencontrai à l'*hôtel de Versailles* fut le voyageur nomade qui m'y avait donné rendez-vous.

Le lendemain matin, M. Courier me fit déjeuner avec M. M***, vieillard encore robuste, dont je ne fus pas long-tems à deviner les goûts et les habitudes en le voyant tirer de sa poche et poser avec précaution sur la cheminée, avant de s'asseoir à table, quelques *pierrailles* et des plantes fraîchement cueillies; il venait, nous dit-il, d'explorer un petit coin des *ballons* des

Vosges, dont il faisait depuis vingt ans ses galeries.

Je ne perdis pas cette occasion de meubler ma mémoire d'une foule de renseignemens précieux que j'ai recueillis dans ses entretiens.

On ignore à quelle époque remonte la fondation de Béfort, et l'on doit savoir gré aux historiens du pays d'avoir la bonne foi d'en convenir. On sait seulement que cette ville existait au commencement du quatorzième siècle, puisqu'elle fut citée dans les lettres de franchises accordées en 1307 par René de Bourgogne, comte de Béfort.

Cette ville, capitale, dans ces tems reculés, d'un petit pays appelé le *Sundgau*, eut d'abord ses souverains particuliers; plus tard, elle appartint à l'Autriche, et ce ne fut qu'en 1648 qu'elle passa à la France par le traité de Westphalie. C'était alors une ville nouvelle, l'ancienne ayant été réduite en cendres en 1400. Louis XIV fit don de cette principauté, en 1559, à la maison de Mazarin. Dans les guerres de Bourgogne, elle eut beaucoup à souffrir, et fut prise trois fois à la fin du dix-septième siècle. Ses fortifications, beaucoup plus anciennes que la ville

même, sont dues à Louis XIV, qui sentit la nécessité de donner des moyens de défense à une ville placée à l'entrée de l'Alsace, dont elle est la clé du côté de la Franche-Comté. Ici le génie de Vauban essaya de corriger le vice d'une situation désavantageuse; il voulut que la ville pût lutter contre les dangers qui la menaçaient du haut des montagnes qui la dominent.

En parlant des environs de Béfort, M. M***, replacé sur son terrain, cita avec un intérêt tout particulier le ballon de *Giromagny*, célèbre par ses mines d'argent, de cuivre et de plomb.

« Ce nom de ballon, nous dit-il, que l'on donne à une partie des montagnes des Vosges, vient de la forme sphérique de ces montagnes.

» *Giromagny* est un bourg situé à deux lieues et demie de Béfort, au nord de cette ville, sur la route de Nanci. Il est situé au pied et à l'extrémité méridionale des Vosges, qui longent le département du Haut-Rhin à l'*ouest*, dans une direction parallèle au cours du Rhin, lequel côtoie à l'*est* le même département. C'est là que s'élève le fameux ballon de Giromagny. Sa hauteur est de mille soixante-onze mètres au des-

sus du niveau de la mer. Cette masse superbe le cède cependant aux ballons plus imposans encore de *Berenkopt* et du *Cresson*, près de Thann, dont l'un domine le niveau de la mer de mille quatre cents mètres, et l'autre de mille trois cents; et enfin à celui de *Guebwiller*, d'où l'on peut admirer un lac situé à huit cents mètres au dessus de Colmar, et dont la superficie est de quatre-vingt-quinze mille mètres, tandis que ce fier ballon s'élève encore de mille trois cent soixante mètres au dessus du niveau de la mer. Mais celui de Giromagny est, sans contredit, le plus riche en mines variées; les trésors de la nature s'y découvrent à chaque pas; des mines d'argent, de cuivre, de plomb, de cristaux de roche, de marbre, se trouvent dans les entrailles de cette montagne féconde. » Le vénérable naturaliste reporta bientôt notre attention sur les travaux magnifiques des forges qu'il y avait rencontrées; il nous parla des porphyres qu'il y avait vu polir; d'une belle scierie de granit qu'on y a établie; puis, nous transportant avec lui au sommet de la montagne, et nous faisant mesurer l'immense horizon qui l'entoure, il voulut nous en détailler, ou plutôt nous en

faire voir les admirables points de vue. A l'*est*, et à plus de trente lieues, c'étaient les montagnes Noires, celles de la Suisse : au *sud-est*, le Mont-Jura, le Grand-Saint-Bernard, les Alpes ; au *sud*, les environs de Besançon et de Salins ; au *sud-ouest*, Langres et tous les pays en deçà ; et enfin la Lorraine au *nord-est*. Il soupira en parlant de la fontaine qui se trouve sur le ballon ; mais bientôt ses yeux s'animèrent de nouveau en nous décrivant la route qui conduit sur la montagne ; elle fut tracée sous Louis XV, et ses gigantesques travaux n'ont été surpassés que par les routes modernes du *Simplon*, du *Mont-Cénis*, de la *Corniche*, du *Mont-Genèvre*, si dignes de l'admiration des siècles présent et futurs. Il nous fit frissonner en nous parlant de la hardiesse de cette route, pratiquée au milieu de toutes les difficultés vaincues, pour dérober aux précipices la marche du voyageur. Il nous la montrait s'enfonçant dans un espace de plus en plus escarpé, par une pente toujours plus âpre, où la nature, se dépouillant par degrés de toute végétation, ne s'offre plus que sous des formes sévères et gigantesques.

» Sous le nom générique de *mines* de Giroma-

gny, il faut comprendre non-seulement celles qui sont situées sur cette commune, mais encore celles des communes du *Puits* et d'*Auxelle-le-Haut;* il passa en revue les différens noms sous lesquels on les désigne spécialement à mesure que l'on remonte la chaîne des Vosges; mais je ne rappellerai pas après lui cette longue nomenclature; il me suffit de savoir que le département du *Haut-Rhin* est très-riche en productions minérales; que les mines, ici comme ailleurs, ne se rencontrent pas indistinctement de la même qualité dans des lieux souvent très-rapprochés; et qu'enfin chaque produit a, pour ainsi dire, sa place de prédilection. Depuis la révolution, l'exploitation de toutes ces mines a été grandement négligée; on en accuse généralement la pénurie de bois. »

Le lendemain, M. Courier me conduisit à l'*usine* de Béfort, l'une des plus considérables du pays. Elle se compose de trois hauts fourneaux, de quatre feux de forges, de deux martinets et d'une fonderie; quinze cents ouvriers de tous les âges y sont employés à la seule fabrication du fer. Mon guide m'apprit que le minerai de *Pérouse*, de *Roppe*, etc., villages situés à peu de

distance, alimentait seul cette usine; qu'il était inépuisable et de bonne qualité, sans être comparable à celui de *Lierperg*, de *Seprain* et de *Courroux*, qui, suivant lui, fournit un fer égal en bonté à celui de Suède, réputé le meilleur de l'Europe. Le savant minéralogiste voulut bien encore me donner quelques détails sur le mode d'exploitation; ici, comme dans tout le reste de la France, il est défectueux; c'est toujours l'eau qui fait abandonner les travaux, et jamais la perte du *minerai*. En général, le travail des mineurs consiste à sonder la nature et la fécondité du sol, en creusant des puits de recherche, que l'on abandonne successivement jusqu'à ce qu'on ait rencontré le minerai en assez grande abondance pour encourager de nouveaux efforts. On pratique alors, à dix ou douze mètres du premier, un second puits pour l'extraction de l'eau qui se fait à bras d'hommes, tandis que dans l'autre on opère l'extraction du minerai. On sent combien un pareil mode d'exploitation endommage la superficie du sol et multiplie les frais des fouilles. On a cherché vainement à introduire la méthode appelée *pargubries*, qui, selon notre savant guide, est infiniment préférable.

En voyant le minerai de l'usine de Béfort, M. M*** chercha dans sa mémoire de jeune homme, et, me citant tous les lieux connus pour cette espèce d'exploitation, il me montra sur la carte du département ceux où se trouvent également les plus belles manufactures.

Je dois en retrouver plusieurs sur ma route, mais je m'arrête avec lui à *Beaucourt*, que je regrette de ne pouvoir parcourir. Ce village est au midi de Béfort, sur la frontière du Haut-Rhin, à peu de distance de Montbéliard; aucun établissement de l'Alsace ne mérite une mention plus honorable; il enfante des merveilles sous la direction des frères Jappy, auxquels j'aime à rendre, de très-loin, un hommage qu'il m'aurait été doux de leur adresser au milieu de leurs ateliers, au bruit de leurs mécaniques, et devant les ouvrages qu'elles créent avec tant de rapidité et de perfection. L'exécution des machines et des instrumens qu'on emploie dans cette fabrique est aussi belle que leur simplicité est admirable. Des femmes, des enfans, des vieillards, au nombre de quatre ou cinq cents, font avec facilité, de leurs mains

faibles et délicates, ce que faisaient jadis avec beaucoup de fatigue un plus grand nombre d'hommes jeunes et robustes. On y confectionne cinq cents douzaines de mouvemens de montres par semaine; et, si les besoins du commerce l'exigeaient, les produits de cette fabrication pourraient être doublés; ils alimentent en grande partie les ateliers d'horlogerie de Dolemont et de Porentruy: M. Jappy père, dont les découvertes ont aplani les difficultés d'un métier pénible, avait déjà obtenu un brevet d'invention en 1799; et, à l'exposition des produits de l'industrie en 1802, le jury des arts lui décerna une nouvelle médaille. Les frères Jappy ont aussi une manufacture de vis à bois, pour laquelle ils ont été brevetés en 1806.

Je regrette de ne pouvoir m'arrêter au val de *Saint-Imier*, qui, à lui seul, livre annuellement au commerce plus de deux cent dix mille montres façonnées en or, en argent ou en cuivre, et un nombre considérable de mouvemens qui passent à l'étranger; ces détails sont d'autant plus intéressans qu'ils appellent, dans un espace très-resserré, l'attention sur huit mille individus

qui compensent et corrigent la stérilité du sol le plus ingrat, par les ressources de l'industrie la plus féconde.

De retour à Béfort, je parcourus la ville, placée sur la rive gauche d'une petite rivière, la *Savoureuse*, qui prend sa source au Ballon de Giromagny ; sa position est agréable ; elle est bien bâtie ; l'hôtel-de-ville, l'église paroissiale, l'hôpital militaire, la bibliothèque, le collége, sont d'un assez bon goût : j'ai examiné son château, dit *roc de Béfort*, qui, en effet, est bâti sur un rocher très-élevé, et existait déjà en 1227.

Béfort, situé dans une contrée très-riche, à l'entrée d'une province industrieuse, devient naturellement le centre d'un commerce important, que facilite le voisinage de l'Allemagne et de la Suisse. A peu de distance de la ville, sur une hauteur vers le nord, on voit une espèce de tour pyramidale, dite *la Pierre-Motte ;* on prétend qu'elle servait de phare et qu'on y allumait jadis des feux à l'approche de l'ennemi.

La voiture nomade se remettait le lendemain en route ; j'y pris place avec M. Courier et un juge d'Altkirch, de ses amis, qui regagnait, en se promenant, ses foyers. A peine sortions-nous de

Béford : « C'est là, me dit ce dernier, c'est dans cette plaine que, en 1815, quelques milliers de Français, *sous la conduite du général Lecourbe*, ont attaqué l'armée des alliés ; c'est là que ces braves guerriers, mettant le courage aux prises avec le nombre et la mauvaise fortune, ont soutenu les efforts réunis d'un ennemi nombreux et triomphant, jusqu'à ce qu'enfin la défaite de *Waterloo* vînt nécessiter une suspension d'armes. »

Ce récit et l'accent qui l'animait étaient pour moi d'un heureux présage ; mais bientôt, laissant ces événemens modernes, le savant jurisconsulte passa rapidement en revue l'histoire de l'Alsace.

« Cette histoire de l'Alsace, comme celle de tous les peuples, est couverte de ténèbres ; on sait cependant avec certitude que long-tems déjà avant la naissance de *Jésus-Christ* cette province faisait partie des *Gaules*. Les *Médiomatriciens*, les *Séquaniens* et les *Rauraques*, peuples d'origine gauloise, s'étaient répandus dans l'Alsace ; le caractère de ces nations, leur genre de vie, présageaient une postérité mâle et guerrière. Une chevelure épaisse, touffue, relevée

en tresses sur le sommet de la tête; des casques d'airain, une lance armée de fer, une épée longue, massive et sans pointe; une hache et un petit javelot rendaient encore plus terrible leur maintien redoutable; ils savaient repousser l'ennemi avec autant d'intrépidité que vaincre avec courage toute espèce de privations; mais à cette bravoure qui caractérise encore de nos jours les successeurs de ces premiers habitans, à leur simplicité guerrière, venait se mêler une superstition cruelle, fléau inséparable de l'ignorance et presque toujours de l'origine des peuples. On voyait des Celtes voisins du Rhin attribuer à ce fleuve un discernement surnaturel, et exposer sur ses eaux les enfans dont le père soupçonnait la naissance; si l'enfant revenait poussé par la vague, le fleuve avait justifié la mère; si l'enfant périssait, la mère, alors criminelle, devait périr aussi. On aura tout dit, quand on saura qu'ils ont eu leurs druides, leurs Teutatès, etc., etc.

» *Arioviste*, chef des Germains, trouble le premier la tranquillité de ces Gaulois, et, après quatorze ans d'une domination usurpée, il est vaincu lui-même par Jules César : l'Alsace fait

alors de vains efforts pour recouvrer sa liberté; elle n'est plus qu'une province romaine, et c'est à cette époque, cinquante-six ans avant Jésus-Christ, qu'il faut faire remonter l'origine des châteaux, des murailles et des forteresses, dont on rencontre encore les débris épars sur quelques points militaires de cette province.

» Comme elle était voisine de la belliqueuse Germanie, ses nouveaux maîtres lui préparaient des moyens de défense pour conserver leur conquête; l'Alsace recevait la loi de *Rome*, et Rome opéra sur elle, comme sur tant de peuples conquis, la révolution des mœurs, des lois, de la langue et de la religion. Depuis Auguste, héritier des victoires de César, on a vu cette province, agitée par autant de tempêtes que l'empire lui-même, se débattre contre sa ruine; les troubles du dedans et les incursions du dehors, le nombre et le désordre des partis, lui laissent à peine un jour de paix et de tranquillité; les barbares, toujours repoussés avec plus ou moins de bonheur, inondent sans cesse les contrées du Rhin; mais bientôt une ère nouvelle va se présenter.

» Constantin embrasse la religion catholique

au quatrième siècle, et l'esprit de prosélytisme se répand partout; des soldats romains arborent la croix du Christ; leur exemple prépare les cœurs, et l'Alsace est chrétienne à la voix de saint *Materne*, qui devient son apôtre; des guerres ensanglantent encore son sol; mais sous *Théodose* l'empire romain s'écroule, et l'Alsace lui est ravi. Ecrasé sous la domination des officiers des empereurs, le peuple favorise l'invasion; ils échangent un joug qu'ils ne peuvent plus supporter contre une oppression nouvelle; ils deviennent la proie des Francs; mais bientôt le terrible roi des Huns, *Attila*, ravage encore l'Alsace, et vient, sur cette terre qu'il couvre de ruines, mériter mieux que partout ailleurs le surnom de *Fléau de Dieu : Mérovée*, roi des Francs, le repousse; *Clovis*, son successeur, embrasse la religion catholique, triomphe des Huns et des Germains, et fixe par la victoire l'époque de la domination assurée des Francs sur l'Alsace, province qui avait appartenu cinq cent cinquante-quatre ans aux Romains.

» Sous les auspices des rois de France, l'Alsace sort de ses ruines; des villes s'élèvent, et des temples chrétiens les décorent. Ces belles

vallées des Vosges, et leurs environs que nous allons bientôt parcourir, n'offraient alors que des déserts stériles, où vivaient quelques hermites venus de la Grande-Bretagne, de la France et de l'Allemagne; à la place de leurs humbles cellules, autour desquelles une culture plus soignée commençait à fertiliser le sol, on vit bientôt se grouper des cabanes champêtres, et enfin s'élever des hameaux, des villages, des bourgs florissans. A travers ce commencement de prospérité s'établit l'usage des duels. La faiblesse des derniers Mérovingiens enhardit les Allemands; ils ravagent l'Alsace; *Pepin-le-Bref* paraît alors; il oppose son courage et son ambition aux droits d'une race tombée dans le mépris; et, plaçant sur le trône une race nouvelle, il fait respecter les contrées soumises à son épée. *Charlemagne*, son successeur, lutte contre la barbarie de son siècle; de la même main qui repousse les ennemis, il favorise les arts, et fait sentir l'influence de son génie partout où s'étend son empire : il comble l'Alsace de bienfaits; mais bientôt ce rayon lumineux disparaît sous la faible autorité de ses descendans : le pouvoir féodal s'affermit au dixième

siècle; chaque château, entouré d'un fossé, renferme un despote : plus d'émulation, plus d'énergie, l'Alsace redevient esclave.

» *Raoul*, ou René de Bourgogne, et *Henri l'Oiseleur*, empereur d'Allemagne, se disputent cette province; elle se réunit à l'Autriche, et la France la perd pendant sept siècles entiers. Henri l'Oiseleur chasse les Hongrois qui, sous le nom de Huns, avaient déjà dévasté l'Alsace avec Attila, et qui la ravagèrent encore en 917 et en 926, s'attachant surtout à la destruction des temples chrétiens et des bibliothèques des monastères. L'abbaye de *Mürbach* vit périr alors quelques-uns de ses religieux, avec le même calme qu'autrefois Rome avait admiré dans ses vieux sénateurs, à l'approche des Gaulois. Traînés au pied des ballons des Vosges, pour y avoir un destin semblable, ils y furent massacrés; et *Mordfels*, de nos jours, signifie encore le *champ du carnage*. Henri éloigne ces barbares, réunit, en 926, l'Alsace à la Souabe, et en forme un duché non héréditaire jusqu'en 1080, où Henri II le donne à Frédéric de Hohenstauffen, son gendre, dont les descendans, au nombre de vingt-six, gouvernèrent l'Alsace jusqu'à la mort de

Conradin, dernier duc, qui, en 1268, mourut à Naples sur un échafaud.

» Devenue alors province immédiate de l'Empire, l'Alsace présente peu de faits importans. En 1493, les paysans se révoltèrent contre les seigneurs, et formèrent une ligue appelée *Brundschuh* (*soulier de la ligue*). Les chefs de la rébellion furent pris et les paysans dispersés. Une nouvelle révolte éclata, en 1525, dans la Forêt-Noire, et de là s'étendit sur toute la province. Les villes, les bourgs, les châteaux, les édifices ecclésiastiques furent pillés et dévastés. Ces scènes d'horreur se terminèrent par la destruction de plusieurs villages et la mort de plusieurs milliers de rebelles; enfin la *réformation* fut introduite vers le même tems par les théologiens *Mathieu Jell*, *Thibaut*, *Schwaërtz*, *Paul Fagius* et *Martin Bucer*, qui furent puissamment secondés par les magistrats.

» C'est à cette époque que les sciences et la littérature commencèrent à fleurir en Alsace. Pendant la guerre de trente ans, qui fit de toute l'Allemagne un vaste champ de carnage, de nombreuses calamités vinrent encore fondre sur cette province, occupée tour à tour par les trou-

pes des différens partis. En 1632, une armée suédoise, sous la conduite du comte de Horn, y entra, s'empara de plusieurs villes, et passa au fil de l'épée un grand nombre de paysans. Ces villes invoquèrent la protection de la France, et les troupes allemandes, françaises, suédoises, couvrirent à la fois l'Alsace jusqu'en 1637, où Bernard, duc de Saxe, s'empara de presque tout le pays à la tête de dix-huit mille hommes.

» Après la mort de ce prince, la paix de Westphalie, en 1640, mit un terme à tant de désastres, et l'Alsace, que ses mœurs et son langage rapprochaient de l'Allemagne, fut cédée à la France en 1648, à l'exception cependant de Strasbourg, de quelques seigneuries et de dix villes qui restèrent sous la puissance immédiate de l'Empire, jusqu'à ce que la guerre se rallumant de nouveau, Louis XIV rejetant, sur la conscience de Louvois, la violation des traités, s'empara, en 1673, des villes restées libres. La paix de *Nimègue*, signée en 1678, et celle de *Ryswick*, en 1697, confirmèrent les premiers droits de la France; et la province, les terres, seigneuries ainsi que leurs dépendances lui furent irrévocablement acquises.

» La douceur de la domination française répara les maux cruels qui assiégeaient ces malheureuses contrées depuis un si long tems. Les villages ensevelis sous les décombres n'avaient plus de bras pour cultiver les champs ; les paysans avaient péri ; ou, pour échapper aux charges que faisaient peser sur eux ces guerres éternelles, avaient émigré en Suisse, en Lorraine et en Bourgogne. La paix ramena l'agriculture et l'abondance ; le commerce refleurit ; on fit creuser des canaux, réparer des forteresses ; on établit des postes ; les corvées furent diminuées, la mendicité abolie, et l'administration de la justice améliorée.

» En 1789, l'Alsace fut divisée en *Haute* et *Basse*, et forma, par cette nouvelle organisation, deux départemens, celui du *Haut* et du *Bas-Rhin*. »

Dans cette longue série d'événemens, le savant jurisconsulte ne m'avait pas parlé de l'expulsion des jésuites ; je savais cependant que leurs colléges de *Haguenau*, *Schélestadt* et *Ensisheim*, avaient reçu une autre destination : mais nous approchions d'Altkirch, et M. Courier prit la parole.

« N'apercevez-vous pas, me dit-il en mettant la tête hors de la voiture, et en dirigeant mes regards vers le midi; n'apercevez-vous pas, à une distance d'environ trois lieues, une espèce de *mont?* là, près de *Ferrette*, sont les ruines d'un château qui était la résidence des ducs d'Autriche. On y voit encore un puits taillé dans le roc, et profond de deux cents mètres; un peu plus loin était la riche abbaye de *Lucelle* : une vie active et industrieuse a remplacé, dans ses vastes bâtimens, la vie austère, mais inutile, de ses religieux; les hommes ne s'y consument plus en vœux stériles et impuissans; ils cherchent la prospérité par une voie plus sûre; une forge à hauts fourneaux y emploie les bras des malheureux du pays, et fournit au commerce ses riches produits. Plus près de Ferrette, continua-t-il, est un petit village appelé *Winkel*, fécond en mines de fer. C'est là que la rivière d'Ill prend sa source; elle n'est célèbre que parce qu'elle donne son nom à la province qu'elle fertilise et qu'elle embellit en la parcourant dans une grande partie de son étendue. Elle traverse en effet tout le département du Haut-Rhin, devient navigable à un quart de lieue de *Colmar*, et va se jeter dans le Rhin à deux lieues de Strasbourg, après

avoir également parcouru une partie du Bas-Rhin. » Portant souvent mon attention sur la partie méridionale, il me montra à peu près l'emplacement du lac le plus considérable de l'Alsace; on le nomme *lac de Bienne;* il a trois lieues et demie de long sur une lieue de large, et sa profondeur moyenne est de quatre-vingt-dix mètres. Au milieu de cette grande surface d'eau, on voit s'élever deux îles, dont l'une, petite et inculte, ne produit que des saules et des persicaires : un intéressant souvenir se rattache à la plus grande : l'auteur d'*Emile*, poursuivi par l'affreuse idée que les habitans de la principauté de Neufchâtel avaient voulu attenter à sa vie, voulut y fixer son séjour. Lui-même m'en fournira la description : « L'île de Saint-» Pierre, appelée à Neufchâtel l'*Ile de la* » *Motte*, a environ une demi-lieue de tour; » mais, dans ce petit espace, elle fournit tou-» tes les principales productions nécessaires à » la vie. Elle a des champs, des prés, des ver-» gers, des bois, des vignes; et le tout, à la fa-» veur d'un terrain varié et montagneux, forme » une distribution d'autant plus agréable, que » ses parties ne se découvrant pas toutes en-» semble se font valoir mutuellement, et font

» juger l'île plus grande qu'elle n'est en effet.
» Une terrasse fort élevée en forme la partie
» occidentale qui regarde *Gleresse* et *Bonneville*.
» On a planté cette terrasse d'une longue allée
» qu'on a coupée dans son milieu par un grand
» salon, où durant les vendanges on se rassem-
» ble les dimanches de tous les rivages voisins,
» pour danser et se réjouir. Il n'y a dans l'île
» qu'une seule maison, mais vaste et commode,
» où loge le receveur, et située dans un enfon-
» cement qui la tient à l'abri des vents. . . . .
» . . . . . .
» La forme du lac qui l'environne est un ovale
» presque régulier; ses rives, moins riches que
» celles des lacs de Genève et de Neufchâtel,
» ne laissent pas de former une assez belle dé-
» coration, surtout dans la partie occidentale
» qui est très-peuplée, et bordée de vignes au
» pied d'une chaîne de montagnes, à peu près
» comme à Côte-Rôtie, mais qui ne donnent
» pas d'aussi bon vin. On y trouve, en allant du
» sud au nord, le bailliage de Saint-Jean, Bon-
» neville, Bienne et Nidau, à l'extrémité du
» lac, le tout entremêlé de villages très-agréa-
» bles. »

« C'était là, c'était dans cet aimable lieu,

que J. J. espérait, dans ses douces rêveries, se consoler de l'injustice des hommes; et déjà sa brûlante imagination, enfantant mille projets d'une félicité conforme à ses idées simples et studieuses, s'occupait à créer le plan d'une *Flore Petrinsularis*, lorsque le sénat de Berne, à qui l'île appartenait en partie, l'obligea de quitter à la hâte le séjour qu'il appelait son *bonheur*. » C'était en nous entretenant de ce grand peintre de la nature que nous entrâmes dans *Altkirch*.

Cette ville est agréablement située sur un coteau, au pied duquel coule la rivière d'*Ill*. On fait remonter son origine au treizième siècle; Frédéric II en fut le fondateur; mais c'est surtout à l'archiduc Albert qu'elle doit son nom de *ville*. Sous le règne de ce prince, un incendie terrible ayant détruit toutes les habitations qui existaient primitivement dans la vallée, ce fut à celles qui s'élevèrent sur la montagne, qu'Albert donna le titre de ville d'*Altkirch*. Elle est séparée par un fossé du château détruit de Ferrette.

Le savant ami de M. Courier nous invita à descendre chez lui; il était veuf et père de deux charmans enfans, qu'élevait sa sœur avec une sollicitude toute maternelle. Il m'eût été doux de passer quelques jours dans cette intéressante

famille ; mais mon compagnon de voyage était attendu à *Mulhausen*, et ce ne fut pour ainsi dire qu'en courant que je parcourus Altkirch.

C'est à cette dernière ville que l'on doit l'introduction de la *rubanerie* dans l'Alsace. En 1800, une première manufacture s'établit à *Saint-Morand*, près d'Altkirch ; elle prit promptement un accroissement considérable, et occupe présentement plus de deux cent cinquante ouvriers à la confection de rubans de filoselle, travaillés à la façon de Hollande. A l'exemple de celui-ci, d'autres fabriques de même genre se sont successivement élevées dans les environs ; elles tirent leurs matières premières des départemens au delà des Alpes, du sud de la France, de la Suisse et de l'Allemagne ; mais si l'éducation des vers à soie et la culture du mûrier sont encouragées, le département du Haut-Rhin augmentera encore ses bénéfices et sa prospérité.

Les instances de notre hôte n'ayant pu retarder l'heure de notre départ, il nous accompagna jusqu'à *Aspach ;* et c'est près des eaux d'une belle source minérale, qui donne une certaine réputation à ce petit village, que nous nous séparâmes.

A mesure que nous approchions de Mulhausen, M. Courier me faisait remarquer une population industrieuse ; chaque bourg, chaque maison m'offrait l'image du travail et de l'activité. Cette ville, surnommée à juste titre le *Manchester* de la France, et la reine des cités manufacturières de l'Alsace, fait sentir au loin sa bénigne influence. Pas un village, pas un hameau, qui n'ait sa riche ou sa modeste manufacture, destinées, les unes au tissage du coton, à la fabrication des rubans ; les autres à celle des toiles peintes, des draps, etc., etc.

J'arrive à Mulhausen le soir, par un beau clair de lune ; dans toutes les habitations, le bruit sourd ou aigu d'une machine, d'un métier, qu'accompagne un chant joyeux, me révèle une famille d'artisans à l'ouvrage ; je ne sais quelle joie j'éprouve moi-même à me trouver dans cette cité laborieuse.

Nous voilà installés à l'hôtel du *Lion-Rouge*, attendant le lendemain avec impatience.

N° II. — 15 *mai* 1822.

MULHAUSEN.

Age, tutus eris.
OVIDE.
Travaillez, et ne craignez rien.

LA position de *Mulhausen* est on ne peut plus favorable au développement de son industrie; située dans une riche et fertile campagne, elle trouve dans un terrain égal qu'arrose la rivière d'Ill, et dans l'amour du travail de ses habitans, les élémens de sa prospérité. Cette ville est belle, bien bâtie, ornée de plusieurs beaux édifices, parmi lesquels on distingue l'Hôtel-de-Ville et le temple des réformés. Elle doit aux nombreux moulins qu'on y voyait autrefois son nom de Mulhausen; cependant quelques habiles scrutateurs de l'antiquité prétendent qu'elle fut bâtie du tems des Romains, qui lui donnè-

rent le nom de *Arialbinum d'Antonin;* d'autres, lui refusant une si noble origine, ne font remonter sa fondation qu'aux premiers empereurs d'Allemagne.

Quoi qu'il en soit, dès sa naissance, indignée de la tyrannie des *landgraves*, des *avoués* et des *préjets* de l'*Alsace*, elle s'affranchit des atteintes qu'on portait à sa liberté, en s'alliant avec *Berne* et *Soleure* en 1466, et avec *Bâle* en 1604. Les cantons protestans lui procurèrent l'indépendance, et son incorporation avec la Suisse, la paix et la tranquillité. Plus tard, cependant, elle se gouverna seule; elle avait alors un grand et un petit conseil; quarante hommes formaient sa milice; et pour la sûreté des propriétés, six bourgeois gardaient les vignobles pendant la nuit. Tout en admirant cette forme simple de gouvernement, on se rappelle néanmoins de singulières ordonnances. En 1751, il fut ordonné de renvoyer, avec dix sous donnés aux frais de l'état, tous les aveugles et les estropiés, et s'ils revenaient mendier, on devait les enfermer pendant six jours, et les mettre au pain et à l'eau. Par une deuxième ordonnance, le bourguemestre devait avoir à l'église, pendant

l'office divin, un moniteur chargé de *noter* tous les hommes qui *babillaient*. Celle-ci n'était que minutieuse, l'autre était cruelle. Aussi fière et aussi avare de ses priviléges que l'ancienne Rome, cette petite république n'accordait que difficilement le droit de *cité;* tout à elle-même, tout à sa liberté, tout à son industrie, elle ne prit aucune part aux guerres entre la France et les états d'Allemagne; et sa neutralité fut toujours respectée par des puissances qui auraient pu la violer impunément. Pendant la guerre de 1664, après avoir battu les Impériaux sous les murs de Mulhausen, on vit le grand Turenne respecter religieusement l'indépendance de cette ville, et ne rien exiger de ses habitans, qui, selon leur coutume, conservèrent une neutralité parfaite. Mais cette indifférence de Mulhausen ne se portait que sur des querelles étrangères; et lorsqu'elle sentait l'impossibilité de se suffire à elle-même pour faire fleurir son industrie et son commerce, elle implorait volontiers le secours de ses voisins. Elle voulut entrer dans la confédération suisse; mais le gouvernement helvétique rejeta son alliance, et bientôt le commerce de ces petits républicains fut mis en

péril par les nouvelles lois des douanes françaises, qui prohibaient les indiennes étrangères. Son territoire, enclavé dans l'Alsace, ne lui permettait aucune importation; ce fut alors qu'elle écouta le conseil de se réunir à la France; mais la plupart des bourgeois se récrièrent contre un projet qui ne tendait à rien moins qu'à leur faire perdre le privilége d'une indépendance consacrée par les siècles. L'amour de la liberté d'une part, la prospérité de l'industrie de l'autre, partageaient encore les esprits, lorsque la révolution française vint fixer toutes les incertitudes. On pensa qu'on conserverait cette précieuse indépendance sous les lois d'une république; et les 30 et 31 janvier 1798, les magistrats et les habitans de Mulhausen votèrent leur réunion définitive à la France.

L'histoire de Mulhausen n'est guère que celle de son industrie et de son commerce; mon vieux compagnon m'a donné sur ce point tous les renseignemens que je pouvais désirer. « Jusqu'au milieu du dernier siècle, me dit-il, l'industrie de Mulhausen ne s'était encore distinguée que par la draperie; on n'y connaissait point l'impression sur toile de coton. En 1748, un com-

mis, *Schmalyer*, qui avait vu ce procédé à Bar-le-Duc, revint avec l'espérance et le projet d'en enrichir sa ville natale. Deux bourgeois coopérèrent à cette naissante entreprise; l'un, *Samuel Kœchlin*, en fournissant des fonds; l'autre, *Dollfus*, peintre de Mulhausen, par ses talens et ses connaissances dans le dessin et dans l'art d'appliquer les couleurs. Leurs essais furent d'abord imparfaits; mais, s'instruisant par leurs propres expériences, ils les corrigèrent, devinèrent l'art par degrés, et livrèrent enfin au commerce les produits perfectionnés d'une heureuse persévérance.

» L'époque de leur succès devint celle d'une émulation générale; on vit à leur exemple, et sous leurs auspices, s'élever les maisons *Heilmann*, *Biffler*, et plusieurs autres. En 1770, on y comptait déjà quinze fabriques d'indiennes; les riches habitans de Bâle s'empressaient d'apporter leurs capitaux aux nouveaux fabricans. Mais c'est surtout lorsque Mulhausen, réunie à la France républicaine, vit son industrie affranchie de tous les obstacles extérieurs, qu'elle prit cet essor brillant qui la fait fleurir aujourd'hui. C'est à peu près vers ce tems que les *métiers à rubans*

s'y établirent; mais ici l'intérêt privé vint lutter honteusement contre l'intérêt général; la corporation des passementiers opposa au succès de cette nouvelle branche d'industrie une résistance opiniâtre. Les jurandes, chargées anciennement d'examiner toute invention nouvelle, n'étaient plus reconnues par les lois ; toutefois elles existaient encore, favorisées par de vieux préjugés; leur influence repoussait une innovation qui pouvait nuire à leurs professions ; et telle était la force de ces *vieux préjugés*, que les magistrats, malgré leur désir de voir la ville s'enrichir par de nouvelles manufactures, donnèrent d'abord raison à la jurande. Le tems amena enfin ce que n'avait pu faire l'intérêt général : il triompha d'usages absurdes; et, après avoir éprouvé mille entraves, les fabricans de rubans purent librement exercer leur industrie.

» Je n'ai rien pu savoir sur l'époque de l'introduction et sur le développement d'une autre branche de commerce qui honore encore Mulhausen par son degré de perfection. Cette ville possède plusieurs maroquineries qui peuvent rivaliser avec toutes celles du royaume; il s'y fabrique annuellement plus de quinze mille

peaux, dont les négocians qui tiennent à la qualité s'emparent avidement.

» Depuis quelques années, M. *Gaspard Dollfus*, un des descendans de celui qui coopéra à la première confection des indiennes, et M. Meyer d'Arbon, ont encore introduit un nouveau genre de fabrication; ils impriment sur soie et en couleurs solides des dessins à l'imitation de ceux de l'Inde, et le prix de ces soieries peintes est très-modéré.

» Dans ce précis rapide de l'histoire du commerce de Mulhausen, nous retrouverons à toutes les époques ce nom si honorable des Kœchlin, que l'on peut regarder comme les fondateurs de la propriété industrielle de cette ville. Sous leur habile direction, la manufacture héréditaire est devenue une des plus considérables de l'Europe, et n'occupe pas moins de six mille ouvriers. Lors de l'exposition de 1819, le jury chargé de juger les produits de l'industrie décerna la médaille d'or aux frères Kœchlin, et obtint pour *Gaspard* la croix de la Légion-d'Honneur. Le chef de cette honorable famille (Jacques Kœchlin) l'avait reçue depuis plusieurs années. Ce dernier, jusqu'en 1813, n'était connu que par

ses relations commerciales et sa bienfaisance envers ses nombreux ouvriers, en faveur desquels il a fondé et doté richement une institution pour les orphelins; en 1813, dis-je, nommé maire de Mulhausen, il fit preuve non-seulement d'une intégrité telle qu'on devait l'attendre de lui, mais encore de talens administratifs fort distingués. Sa conduite ferme et patriotique, en 1814, lui mérita l'honneur d'être destitué par les chefs des armées étrangères lors de l'invasion de la France; réintégré sous le ministère de M. Decazes, destitué de nouveau à l'époque de la loi électorale du 29 juin 1820, il n'en fut pas moins appelé à la chambre des députés d'une voix unanime. Toute la population de Mulhausen, heureuse de lui prouver son estime et sa vénération, fit de ce jour un jour de fête; et par un mouvement spontané, tous les habitans illuminèrent leurs maisons. »

C'est au milieu des ateliers de M. Kœchlin, au sein de cette famille honorable, que M. Courier voulut m'achever l'éloge de son chef. Rien ne pouvait m'en donner une aussi haute idée que l'amour, l'admiration, et les respects dont il est entouré.

En sortant de la belle manufacture de MM. Kœchlin, j'ai jeté sur les autres un coup d'œil rapide ; partout l'ordre, l'activité ; partout la richesse et le bonheur. On compte quinze fabriques de toiles peintes à Mulhausen ; elles fournissent au commerce plus de cent vingt mille pièces par année, et ces étoffes se distinguent par leur solidité et l'éclat de leurs couleurs.

Onze fabriques de draps, qui mettent au moins quatre-vingts métiers en activité, produisent annuellement plus de quatorze mille pièces. Cette branche d'industrie a éprouvé, depuis quelques années, un accroissement considérable par la prohibition des draps étrangers, et par les entraves mises à la contrebande. Les draps sont tissés, foulés, teints, tondus et apprêtés dans la ville même de Mulhausen, et la laine en est filée dans les environs.

Quant aux filatures de coton, Mulhausen en possède déjà deux considérables, et cette partie de l'industrie y prend chaque jour de nouveaux accroissemens : on compte à Mulhausen plusieurs manufactures de bonneteries en coton ; leurs produits, qui consistent en bonnets, bas et gants,

passaient autrefois en Espagne et dans les îles. On trouve encore dans cette ville quatre ou cinq manufactures de *siamoise*, sorte d'étoffe faite d'un mélange de fil de chanvre et de coton, qui sert ordinairement à l'habillement des femmes de campagne. La plus considérable est celle de M. Laurent Wœber, qui seule, tant dans la ville qu'aux environs, occupe plusieurs milliers de bras, et livre au commerce, chaque année, plus de quatre-vingt mille pièces de cette étoffe, de quarante aunes chacune.

La filature du coton et du lin, dans cette vaste fabrique et dans celles du même genre du département, occupe, pendant l'hiver, presque tous les pauvres des différens cantons; les industrieux habitans de Giromagny surtout vont chercher dans les Vosges des chanvres, pour les travailler, et cette occupation augmente encore leur aisance.

A dîner, nous dégustâmes l'excellent vin de *Rixheim*, l'un des plus délicats et des plus renommés du pays; le village dont il porte le nom, situé à peu de distance de Mulhausen, possède une superbe manufacture de papiers peints, qui occupe environ trois cent cinquante

ouvriers. Un quart des papiers de tenture de cet établissement s'expédie dans les premières villes de France; le reste dans l'Italie, l'Allemagne, les états du Nord, et principalement la Russie. Le goût qui se prononce chaque jour davantage pour ce genre de décoration donne, depuis plusieurs années, un débit considérable aux produits de cette belle manufacture.

L'imagination remplie de tout ce que j'avais vu, de tout ce que j'avais admiré à Mulhausen, je désirais me rendre directement à Colmar, en traversant la petite ville d'*Ensisheim;* mais mon guide en avait ordonné autrement, et nous prîmes notre route, en côtoyant les Vosges, à travers les vallées dont la vue délicieuse m'a bientôt fait oublier la jolie ville d'Ensisheim, le canal de Neufbrisach qui l'environne au sud, l'ancien collége des jésuites, élevé par l'archiduc Maximilien, en 1614, converti depuis en dépôt de mendicité; le commerce de ses vins, les différens siéges qu'elle eût à soutenir pendant la guerre de trente ans, le célèbre *Jean Balde*, l'un des poètes latins les plus distingués de l'Allemagne, qui y reçut le jour, et enfin l'énorme

aérolithe, tombée en cette ville le 7 septembre 1492, et que l'on conserve au musée de Colmar.

En sortant de Mulhausen, du côté du nord-est, nous arrivâmes une heure après à *Thann*, qui sert d'entrée aux belles vallées des Vosges; bâtie au pied d'un château appelé *château d'Engelbert*, sa riante situation s'embellit encore par la rivière de *Thur*, qui la traverse, et qui prend sa source au *Grand-Ventron*, sur la limite du département des *Vosges*. Cette petite cité avait obtenu de nombreux priviléges sous le gouvernement de la maison d'Autriche; elle a battu monnaie, depuis 1314 jusqu'en 1624: j'y ai remarqué l'église de Saint-Théobald, bâtie en 1430; sa tour est un chef-d'œuvre d'architecture gothique; construite dans le style de celle de Strasbourg, elle a cent mètres d'élévation, et fut achevée en en 1516. Thann possède de nombreuses manufactures; celles de toiles peintes occupent cinq cents ouvriers, et confectionnent plus de quatorze mille sept cent cinquante pièces par année: ses vins, nommés *Rangen*, sont spiritueux, et ont, au suprême degré, la propriété d'attaquer les nerfs. C'est

dans les murs de cette ville que naquit Jean-Baptiste *Gobel*, évêque de Lydda (*in partibus*), député aux états-généraux en 1789 : on connaît les extravagances de cet étrange prélat, nommé, archevêque de Paris le 13 mars 1791. En 1793, il prostitua le culte qu'il professait; quelques jours avant il s'était rendu à la Convention pour y déposer ses lettres de prêtrise. La faux révolutionnaire, qui tour à tour moissonnait le plus digne et le plus méprisable, l'homme de génie et le fou enthousiaste, termina sa carrière le 14 avril 1794; il fut dénoncé comme conspirateur et comme ennemi de la souveraineté du peuple. Avant cette époque désastreuse, cet homme jouissait d'une certaine considération; il cultivait les lettres, et publia une brochure intitulée : *Voltaire*, ou *Recueil de quelques particularités sur sa vie et sa mort.*

Nous voici dans cette vallée si belle et si industrieuse, qui traverse les Vosges, et qui porte le nom de *Saint-Amarin;* elle est arrosée par la petite rivière de *Thur*, qui va se réunir à l'Ill, pour se jeter dans le Rhin; placée entre les deux points les plus élevés de la chaîne des Vosges, le ballon de Giromagny, et celui d'Alsace, qui

la sépare de celle de Guebwiller, elle se partage elle-même en deux parties, l'une du côté de Thann, et l'autre du côté de la petite ville de Saint-Amarin, dont elle prend le nom ; on la divise encore en vallée haute et basse ; outre les deux petites villes que j'ai déjà nommées, elle renferme dix-neuf villages, qui tous dépendaient autrefois de l'abbaye de *Mürbach* ou Guebwiller.

Les montagnes environnantes étaient autrefois couvertes de forêts ; mais, depuis la révolution, l'extension des forges en a détruit une grande partie ; en sorte que cette vallée offre aujourd'hui plusieurs points nuds et arides. Elle a à peu près six lieues de longueur, et va en se rétrécissant jusqu'à son extrémité, où l'on trouve des sites aussi sauvages que pittoresques : on y récolte du seigle, de l'orge, du colzat, du chanvre, et des vins sur les coteaux de son embouchure ; le vin blanc de ce vignoble est même assez estimé dans le pays ; de beaux pâturages animés par des troupeaux de bœufs et de vaches y forment des tableaux charmans ; et, sur le sommet des montagnes, on aperçoit des *chalets*, où les bestiaux des communes passent la belle

saison, et où l'on fait d'excellens fromages à la façon de celui de Gruyère.

C'est dans cette vallée que l'industrie étale ses prodiges, et que le bonheur et l'aisance qu'elle procure à ses habitans forment un contraste frappant avec la pauvreté de la Lorraine, qui n'a pas suivi son exemple.

La religion catholique domine généralement dans ce pays; mais une grande indulgence pour les mœurs s'y joint à beaucoup de dévotion. Plusieurs chapelles renommées dans les environs attirent dans cette vallée de nombreux pélerins; ils arrivent nu-pieds de dix lieues à la ronde, récitant des prières pour implorer surtout la miséricorde de Notre-Dame de *Saint-Nicolas;* on assure que ces pélerinages ne sont pas sans influence sur la population de ces contrées.

Aux fêtes communales on établit en plein air des danses nommées *kilb*, où jeunes et vieux valsent au son de la clarinette et du violon; cet exercice est chéri des Alsaciens, et notamment des Alsaciennes, qui y déploient une grâce enchanteresse.

Les filles sages ont le droit exclusif de se coiffer nu-tête; deux longues tresses de cheveux

ornées de rubans tombent sur leurs épaules ; quelquefois elles les ramènent en avant, et en forment une espèce de couronne qui les embellit encore.

Ce pays présente à chaque pas des vestiges de *féodalité ;* de nombreuses ruines de châteaux forts s'y font remarquer ; les unes, par la singularité de leur aspect ; les autres, par les souvenirs qui s'y rattachent. En entrant dans la vallée on aperçoit d'abord celles du château de Thann, situé à droite sur une éminence ; sa tour, renversée entièrement sur le flanc, ressemble, de loin, à une énorme voûte ; plus loin, du côté de Saint-Amarin, au levant, des décombres rappellent aux voyageurs l'un des châteaux les plus antiques, celui de *Friedberg*, que sa position charmante rendait au commencement du dix-septième siècle le séjour de l'archiduc Léopold, abbé de Guebwiller. Il fut détruit en 1637 par les Suédois, sous la conduite du duc de Saxe-Weimar, ainsi que celui de Saint-Amarin, dont il formait en quelque sorte la citadelle : il est remplacé maintenant par l'habitation de M. Desgranchamps, juge de paix du canton.

A gauche, l'œil se porte naturellement sur les

ruines du château de *Mitsach*, dont la grande route côtoyait les murailles. On raconte qu'un seigneur de Mitsach, ayant frappé d'un tribut plus qu'arbitraire ses malheureux vassaux, ceux-ci refusèrent de payer ; il fit alors assembler tous les hommes dans la cour de son château, et leur déclara qu'il ne laisserait la vie qu'à celui qui immolerait tous ses compagnons : un seul se présenta, et remplit cette horrible tâche, mais le seigneur, juste au moins une fois, le poignarda de sa propre main.

A deux lieues plus loin, sur un roc escarpé, haut de plus de cinquante mètres, on voit encore quelques pans de murs et des restes de tours : ce sont les ruines du château de *Wildenstein*, que sa position hardie rendait presque imprenable : il prend son nom du roc sur lequel il est situé, car Wildenstein veut dire *pierre sauvage*. On croit qu'il fut bâti au commencement du quatorzième siècle par les seigneurs de *Bollwiller*, vassaux du comte de *Pfirt*, qui le revendirent, en 1377, à Guillaume *Wastner*. Dans les investitures de 1478, 1500, 1531, qu'on trouve dans un manuscrit d'*Ensisheim*, ce château est désigné sous le nom de *Burgstall*, qui signifie

château en ruine. En 1536, l'abbaye de Mürbach en fit l'acquisition pour quinze cents florins, le fit réparer et fortifier; mais, à l'époque de la guerre de trente ans, lorsque tout cédait aux Suédois, l'abbé de Mürbach, voyant qu'il n'était pas en état de le défendre, le remit, en 1634, entre les mains du maréchal français Jacques *Caumont de la Force.*

L'année suivante, le duc de Lorraine s'en empara par ruse, et le conserva pendant dix années au grand préjudice des habitans de la vallée, sur lesquels il exerçait toutes sortes de vexations; enfin, le 18 avril 1644, il fut livré par trahison au colonel d'*Erlach*, qui le ruina complètement. On dit que l'un des derniers maîtres de ce manoir, se voyant sur le point d'être forcé dans ses derniers retranchemens, monta avec sa femme sur un cheval de bataille, et qu'ils se précipitèrent du haut du rocher. En 1815, on avait établi sur cette hauteur une batterie dont on n'a point fait usage.

La vallée de Saint-Amarin était anciennement sous la juridiction du chapitre de Guebwiller, qui, par des empiétemens successifs, s'était emparé de presque tous les biens des communes.

Dans les premiers momens de la révolution, tous les habitans se levèrent en masse, et se portèrent à Guebwiller, où ils pillèrent le chapitre, et brûlèrent les archives pour détruire les titres de leur esclavage.

A la hauteur de Fellering, à trois lieues de Thann, la grande route, qui traverse les collines, pénètre dans une petite gorge adjacente, appelée *vallée d'Orbey*; elle monte ensuite la côte de Bussang, et suit le vallon de Remiremont.

A l'extrémité de la vallée, au village de Wildenstein, à une demi-lieue du château de ce nom, se trouve une verrerie, bâtie, en 1699, par une colonie suisse qui a conservé ses habitudes et son idiome; il ne s'y fabrique que de la verrerie commune. Le voyageur va voir en cet endroit la chute de la *Thur*, qui tombe d'un rocher de vingt mètres de haut au milieu d'un site fort pittoresque. Cette rivière nourrit un grand nombre de petites truites fort délicates. On retrouve à Thann deux belles filatures appartenant à MM. André et Jacques Kœchlin; plusieurs autres manufacturiers s'y distinguent également; parmi les plus honorables on cite: M. *Heilmann*, qui possède également une filature *extrà muros*,

M. *Wetzel*, et enfin M. *Robert Bovet*, qui fait valoir une superbe manufacture de toiles peintes. Dans un des faubourgs de Thann est la fabrique de produits chimiques de MM. *Kesner* père et fils, qui fournissent aux manufactures du département tous les *acides* qu'elles emploient. A peu de distance de cette ville, on voit sur les bords de la route la belle filature de MM. *Bouché* père et fils, qui, outre trois chutes d'eau, emploient encore une machine à vapeur. Sur la droite de Saint-Amarin, on remarque à *Bitschwiller* le haut fourneau de M. *Stéhelin ;* cet établissement, fondé en 1757, tire son minerai de ce pays. Enfin, au même village se trouvent également les fourneaux et les forges de M. *Bornèque.*

A *Willer*, autre village près de Saint-Amarin, d'autres forges appartiennent à M. Stéhelin; elles marchent encore d'après l'ancien système des marteaux; mais il est probable qu'il adoptera bientôt les cylindres d'affinage des Anglais. M. Isaac Kœchlin y a établi une belle et vaste filature : de toutes parts, dans cette contrée, le spectacle de la plus belle industrie se déploie ; il n'est pas un village, pas une maison où l'on n'entende le bruit des métiers à tisser;

cette heureuse activité se répand jusque dans les frêles habitations des montagnes, jusque dans la chaumière du vieillard.

Sur une petite éminence, en sortant de Saint-Amarin, on aperçoit les immenses bâtimens de la fabrique de *Wesserling*. C'était jadis un vaste château construit, en 1637, par le prince de *Loëvenstein*, administrateur de l'abbaye de *Mürbach*, lequel était seigneur de toute la vallée. Cette habitation, qui servait de *rendez-vous* de chasse à l'abbé et à ses successeurs, fut vendue en 1760 à M. *Demarès*, de Thann, qui y établit une fabrique d'indienne sous les noms de *Sandherr, Courrageot et compagnie.* De nouveaux associés, en 1773, y joignirent d'autres ateliers, et firent en même tems filer du coton à la main dans la vallée; mais, en 1776, cette fabrique fut détruite par un violent incendie, et l'établissement, vendu par autorité de justice, passa successivement dans les mains de plusieurs manufacturiers, qui tous y donnèrent une extension plus ou moins grande. Ce fut en 1777 que l'on commença à graver les dessins sur planches de cuivre, à imprimer et à blanchir les toiles; mais ce fut notamment en 1803, et sous la direction

de MM. Roman, Gros Davillier et compagnie, que cette manufacture prit un accroissement qui l'a portée au point de perfection où elle est parvenue. Les nouveaux propriétaires y ont construit la première filature que possédât encore ce département. C'est dans cette même année, si favorable à l'industrie, que s'introduisit à Wesserling l'usage des machines à navette volante et des machines à imprimer au cylindre. Les habiles administrateurs qui dirigeaient la fabrique de Wesserling ajoutèrent, à ces précieuses innovations, celle de graver les cylindres pour l'impression. Depuis 1806, la maison est connue sous les noms des propriétaires actuels, MM. *Gros Davillier, Roman* et compagnie. Après quelques mois d'une interruption causée par les deux dernières invasions, ce superbe établissement a repris ses travaux et ses nombreux ouvriers; et depuis cette époque il acquiert chaque jour une plus grande et plus utile extension : tous les produits en ont été perfectionnés; ses fils, ses tissus, la solidité des couleurs, la finesse, la blancheur des toiles, ont acquis une supériorité incontestable. Les *roux garance* qui sortent de cette manufacture sont recherchés dans tous

les pays. Au moment où j'écris, on agrandit les filatures, on forme de nouveaux ateliers : cette maison occupe douze cents métiers qu'alimentent les fils et cotons filés dans le même établissement : cette fabrique livre à la consommation un million six à sept cent mille aunes d'étoffes par an. Le nombre de ses ouvriers est de plus de cinq mille. Wesserling est seul dans un rayon de deux lieues ; ses travaux ont l'avantage de n'être pas entravés par ceux des autres fabriques : il choisit ses ouvriers, possède et dirige toutes les eaux, dont la pureté est une des causes de la beauté des couleurs et de la blancheur des étoffes. De loin, cette fabrique présente l'aspect d'une petite ville ; on assure que, si ses bâtimens étaient rangés sur une seule ligne, ils occuperaient la longueur d'une lieue. Si l'on pénètre dans ce magnifique établissement, on est bientôt convaincu que les hommes qui le dirigent ne sont pas seulement d'habiles manufacturiers, mais des hommes éclairés, de véritables philantropes et d'excellens citoyens ; au milieu de leurs ateliers, une école d'enseignement mutuel est destinée à l'instruction des enfans de leurs nombreux ouvriers ; un médecin, un chirurgien, une

pharmacie aux frais de l'établissement, portent leurs soins aux ouvriers malades, une caisse d'épargnes les habitue à la prévoyance de l'avenir et à l'économie; une petite salle de spectacle annonce le goût des beaux-arts et des lettres : ils y sont effectivement cultivés avec ardeur dans tous les momens de loisir; et l'hiver réunit souvent, dans ce temple de l'industrie, d'aimables amateurs d'Euterpe et de Thalie.

En quittant cette délicieuse vallée de Saint-Amarin, nous dirigeâmes notre route au nord-est, et nous arrivâmes au delà des montagnes, à Guebwiller : on conserve, dans l'église paroissiale de cette petite ville, les *échelles* prises en 1444 sur les *Armagnacs*, qui l'assiégeaient, et qui furent si vaillamment repoussés par les habitans qu'ils se sauvèrent en désordre, abandonnant tous leurs préparatifs de siége. Mais ce qu'il y a ici de plus remarquable, c'est l'église de *Saint-Léodegart*, construite en 1766 par les soins de l'abbé-prince de *Ratzamhausen;* c'est l'un des plus beaux monumens des tems modernes. Il y a à Guebwiller l'une des plus belles filatures de ce département; elle appartient à M. Schlumberger.

En sortant de Guebwiller, nous traversâmes la petite rivière qui baigne ses bords; elle se nomme *Lauch*, prend sa source dans la chaîne des Vosges, à l'origine de la vallée de *Lautenbach*, et se rend à *Colmar;* son cours nous eût également conduits à *Rouffach*, mais nous préférâmes traverser *Sulzemalt*, où se trouvent des eaux minérales réputées dans le département. Nous ne pûmes toutefois visiter l'établissement des bains; la nuit nous avait surpris, et nous pressait de hâter notre course : je fus donc obligé de me contenter des détails rapides que me donna mon guide sur la réputation de ces eaux fameuses.

Sulzemalt, située au sein d'une vallée étroite, mais fertile et agréable, est réellement un séjour délicieux; plusieurs routes y aboutissent. La saison des eaux commence au mois de mai et finit avec le mois d'octobre. On trouve encore dans ce village une filature de coton, ainsi qu'une belle fabrique de tissage et de mousseline appartenant à M. Hartmann-Weiss.

Nous allâmes coucher à Rouffach, et le lendemain je jetai un coup d'œil rapide sur cette petite ville, où l'on compte à peine trois mille

trois cents habitans; elle est bâtie au milieu d'une plaine fertile ; son église paroissiale renferme une inscription relative aux malheureux Juifs que l'évêque *Berthol de Bruhech* fit brûler *pour la plus grande gloire de Dieu :* il ne s'en échappa qu'un très-petit nombre. Le lieu où ce barbare sacrifice fut consommé porte encore le nom de *pré des Juifs.* On me montra la place où cet infâme évêque osa s'arroger le droit de venger la divinité ; je m'en éloignai avec horreur!....

Au dessus de la ville, on voit encore quelques vestiges du château d'Isenbourg, bâti par le roi *Dagobert ;* ses vieux murs ont été la résidence de plusieurs rois de la race mérovingienne. Très-près de là on remarque un reste de chaussée romaine, et un soupir s'échappe en reconnaissant que des travaux utiles, construits par un peuple dont le génie ne sommeillait pas plus que la valeur, périssent comme les monumens de ces rois fainéans ou imbéciles dont la vie s'écoulait dans une honteuse indolence. Rouffach est la patrie de ce maréchal *Lefebvre* qui s'élança des derniers rangs de l'armée à la tête des braves, et qui mérita par son intrépidité le titre de duc de Dantzig.

Après trois heures de marche, nous découvrîmes les murs de Colmar. En entrant dans cette ville, je me souvins que Voltaire, en 1754, y avait fait un séjour de quelques mois, et je témoignai à mon guide le désir d'aller prendre gîte à l'hôtellerie du *Sauvage*, où je me rappelais que le patriarche descendit. M. Courier se prit à rire, et, sans me répondre, me conduisit à une belle et vaste habitation voisine du palais de la cour royale, devant laquelle il s'arrêta. « Vous voilà, me dit-il, sur l'emplacement où fut jadis l'hôtellerie du Sauvage; ne soyez pas surpris que soixante-dix ans écoulés en aient changé la destination : cependant si vous tenez absolument à loger dans le voisinage du lieu qu'habita Voltaire, c'est un plaisir que je puis vous procurer. » Je le pris au mot; et à quelques pas de là nous nous arrêtames dans la rue des Juifs, devant une maison qui porte le numéro dix, et dont le propriétaire, connu de M. Courier, eut non-seulement l'extrême obligeance de nous donner l'hospitalité pendant les vingt-quatre heures que nous passâmes à Colmar, mais de me faire souper dans une des deux salles basses de sa maison, que Voltaire occupa, et de

me donner quelques détails sur le séjour qu'il fit à Colmar.

La maison où je me trouvais avait appartenu à Mme *Gall*, femme du bourguemestre dont Voltaire cite plusieurs fois le nom dans sa correspondance. Il allait souvent à quatre lieues de Colmar prendre l'air de la campagne, ou même se cacher dans le village de *Luttenbach*, un quart de lieue au dessus de la petite ville de *Munster*, dans la vallée de *Saint-Grégoire*. Il y passa des mois entiers, et un assez grand nombre de ses lettres sont datées de ces montagnes en 1754. Cette maison de campagne était alors une manufacture de papier; elle subsiste encore aujourd'hui avec de grandes améliorations, et l'on y montre avec orgueil la chambre ou plutôt le sanctuaire de *l'Immortel*. L'un des propriétaires, M. *Kiener*, conserve les rideaux *vert-pomme* de l'homme qui dormait si peu, et qui veilla soixante-dix ans pour l'honneur et pour le bonheur de l'humanité *.

* Le général Foy coucha dans la chambre de Voltaire à Luttenbach, le 8 du mois d'août 1825; quatre mois après on ouvrait une souscription dans cette maison au profit des enfans de ce grand citoyen, et pour élever un monument à sa mémoire.

Colmar, située à peu près au centre de l'Alsace, est le chef-lieu du Haut-Rhin, et la plus importante ville du département, tant par sa population que par son commerce; elle est bâtie au pied et à l'extrémité d'une des chaînes des montagnes des Vosges, dans la partie qui se trouve le plus à l'*est*. La Lauch et un bras de la *Fech*, qui la traversent, se joignent en dehors de ses murs pour aller se jeter à une demi-lieue dans l'Ill. Les eaux de ces rivières, divisées en canaux dans l'intérieur, contribuent à son assainissement; l'air y est pur, le sol fertile, et l'étendue des belles prairies et des vignobles renommés qui l'entourent, en font un séjour très-agréable.

Colmar, dans l'origine, n'était qu'une ferme royale; elle devint un village important sous Charlemagne, et fut érigée en cité par l'empereur Frédéric II, qui l'entoura de murailles flanquées de tours; élevée plus tard au rang de ville impériale, on commença ses imposantes fortifications en 1552. Les Suédois, qui s'en étaient emparés en 1632, les augmentèrent encore; mais Louis XIV, maître de cette place en 1673, les fit raser; et ce ne fut qu'en 1681 qu'il per-

mit aux habitans de relever l'enceinte actuelle sur les fondemens de ses vieilles murailles. La paix de Ryswick, en 1697, adjugea définitivement cette place à la France; et depuis ce tems elle lui a toujours appartenu.

Colmar est généralement mal bâtie; ses maisons sont irrégulières; on n'y voit de remarquable que l'ancienne église des dominicains, dont la nef est d'une grande beauté. Cependant le Palais-de-Justice, où siége la cour royale, l'Hôtel-de-Ville, la Préfecture, une salle de spectacle, de jolies promenades, une bibliothèque où l'on compte trente mille volumes, un précieux cabinet d'histoire naturelle et de physique, où je retrouvai cette fameuse pierre tombée du ciel à Ensisheim, un collége royal, une orangerie et une pépinière publique, annoncent une ville qui commence à sentir son importance. La position favorable de cette ville pour le commerce, à proximité de la rivière d'Ill, à une distance peu considérable du Rhin, baignée par d'autres petites rivières, et par le canal de *Monsieur*, qui bientôt passera sous ses murs, font de Colmar un entrepôt naturel pour les marchandises qui passent des états du Nord, de la

Hollande et d'une partie de l'Allemagne, en Suisse et en Italie; aussi, peu de branches sont étrangères à son commerce; elle en a cependant de plus spéciales, telles que les *tabacs*, les *cuirs*, les *toiles peintes*, les *siamoises*, les *draps*, la *bonneterie*, et généralement tous les produits de l'Alsace; on y distingue une belle filature de coton au métier, qui appartient à MM. Bastard frères; une rubanerie en fil à l'instar de celles de Suisse, établie par M. Kiener, et enfin à *Logelbach*, sur le canal très-voisin de Colmar, la vaste manufacture d'indiennes et de mousselines peintes de MM. Haussmann frères; ce dernier établissement occupe plus de six cents ouvriers, et livre au commerce annuellement plus de onze mille cinq cents pièces d'étoffes.

En citant d'honorables manufacturiers, on ne peut oublier les noms de MM. Schlumberger et Hertzog, et de J. J. Bolmann.

A une demi-lieue de Colmar, le village de *Horbourg* frappa mes regards; soit qu'un heureux pressentiment guidât mes pas, soit que la campagne, arrosée par l'Ill de ce côté, eût réellement plus d'attrait, j'y dirigeai ma promenade; je remarquai sur les murs de plusieurs

maisons un grand nombre de figures sculptées, mais sans inscriptions ; d'où pouvaient venir ces restes endommagés dont la teinte sombre attestait une grande antiquité? Un vieillard qui remarqua ma surprise m'apprit alors que le village de Horbourg avait remplacé l'ancien *Argentuara* des Romains ; cette ville, l'une des plus distinguées de la Haute-Alsace, était la capitale de la *Séquanie antérieure*, comme Besançon (*Vesontio*) l'était de la grande Séquanie. C'est près de cette ville que les *Lentiens*, peuple d'origine allemande, ayant passé le Rhin, sous la conduite de leur roi *Priarus*, pour envahir les Gaules, furent entièrement défaits, en 378, par l'empereur *Gratien :* de cette armée, composée de plus de quarante mille barbares, il n'en échappa que cinq mille à la faveur de l'épaisseur des forêts ; on compta parmi les victimes de ce désastre célèbre le roi Priarus lui-même, auteur de cette guerre, qui fut également meurtrière pour les Romains : c'est à la suite de ce mémorable triomphe que Gratien reçut le surnom de *Germanique Alémanique.* Dans l'année 1772, en creusant un canal près de Horbourg, dans l'emplacement où fut livrée cette bataille,

on trouva des médailles frappées pour perpétuer le souvenir de cette victoire, et de la délivrance de la contrée ; elles portaient pour devise : *Securitas reipublicæ*. On trouva également des débris de lances, de haches, d'épées, qui provenaient sans doute de cette grande bataille.

Ce fut en 406 qu'Argentuaria, soumise aux ravages des Vandales qui la ruinèrent, perdit son nom avec ses murs ; il ne resta qu'une espèce de fort qu'Attila détruisit plus tard. On voit encore à la Bibliothèque de Strasbourg un autel dédié à Apollon, trouvé dans les ruines de cette ville importante ; et, en 1780, des fouilles firent découvrir les restes des murailles antiques d'Argentuaria ; ils étaient absolument au niveau de la terre, large de quatre mètres à la partie basse de leurs fondations, et de deux d'épaisseur à leur partie supérieure.

Ce ne sont pas les seules traces que laissèrent dans ces contrées le passage de ces grands peuples : à deux lieues de Colmar, au *nord-est* de la ville, on voit près du village de *Jepsheim* des *tombelles* ou *collines celtiques*, qui renferment plusieurs squelettes entiers, dont quelques-uns

avaient aux bras des débris de chaînes de fer ; on présume que ces *monticules* avaient été élevés sur les corps de quelques captifs ou esclaves immolés sur le bûcher de leurs maîtres ou de leurs vainqueurs.

Au retour de ma promenade, je vins prendre place à la table d'hôte de l'auberge de *la Clé*, où j'étais d'abord descendu. En fixant mes regards sur les convives, je fus bientôt certain que je ne sortirais pas sans avoir quelques nouveaux renseignemens sur les contrées que je parcourais. « Ici, nous dit un homme déjà sur le retour, et dont le visage épanoui et vermeil annonçait un ami de la joie et du bon vin ; ici ce ne sont pas seulement les belles manufactures ni cette bravoure héroïque dont les habitans ont donné tant de preuves qu'il faut admirer, c'est aussi la culture de la vigne qui peut donner une idée de l'esprit industriel des Alsaciens. Vous avez dû remarquer que le fruit chéri de Noé se retrouve dans tous les cantons : aux époques les plus reculées, il fut l'objet des soins tout particuliers des habitans de cette province. Telle est leur prédilection pour la vigne, que ses pampres

verts sont à leurs yeux la plus agréable décoration : ils en entourent les fenêtres, les portes de leurs maisons; ils en décorent les moindres chaumières. On conçoit qu'un goût aussi décidé pour ce genre de culture ait fait du commerce des vins la principale richesse de ce département. On en récolte de très-bons aux environs de Colmar; mais, en général, presque tous les vignobles célèbres de l'Alsace sont situés au pied des Vosges, exposés à l'est et au sud sur les versans des montagnes; c'est cette exposition favorable qui produit les vins de *Guebwiller*, de *Ribeauwiller*, d'*Hunawheir* et de *Reichenweyer*. Buvons donc, messieurs, ajouta le joyeux convive, à la santé de ces braves et industrieux Alsaciens, à qui nous devons encore cet excellent et limpide kirchen-wasser que j'ai l'habitude de boire comme *coup du milieu.* »

Son voisin, tout en applaudissant à cet éloge mérité des vins de l'Alsace, nous fit remarquer que les pays vignobles étaient, sans contredit, les plus féconds en hommes illustres, soit que cette liqueur généreuse ait une secrète influence sur le génie, soit que la température modérée

qui convient à la vigne soit également plus favorable au développement de certaines facultés intellectuelles. Colmar vient à l'appui de cette assertion : cette ville a fait ses preuves en plus d'un genre ; les beaux-arts, la littérature même y ont trouvé des interprètes. C'est la patrie du célèbre *Conrad Pfeffel*, le plus distingué des poètes allemands ; de *Martin Scheen*, désigné ordinairement sous le nom de *Martin de Colmar*, le plus ancien peut-être des graveurs connus, et le premier qui ait gravé sur métaux. C'est là que naquit cet aide-de-camp de Napoléon, ce général *Rapp*, dont le nom rappelle tant de beaux faits d'armes, et qui a couronné si noblement sa carrière militaire par la défense de Dantzig. Colmar s'honore aussi d'avoir donné le jour à Jean *Reubell*, bâtonnier des avocats au conseil-souverain de Colmar, membre de l'assemblée constituante, en 1789, et du directoire exécutif, en 1795.

Un troisième voyageur prit la parole ; c'était un négociant : il nous parla du commerce de *Sainte-Marie-aux-Mines*, petite ville à près de dix lieues, et au nord-est de Colmar ; il nous

apprit que c'était, après Mulhausen, la ville la plus manufacturière de tout le Haut-Rhin, qu'on y employait à la confection des guingans, des siamoises, de la bonneterie, et des filatures de coton à la mécanique, plus de six mille ouvriers, tant dans la ville même que dans la vallée de Sainte-Marie et dans celle de Ribeauwiller, qui la touche ; il nous cita, parmi les noms dont l'industrie s'honore, les MM. *Xavier Kaifer*, *Lindermann*, *Hepner*, *Edouard Schwart*, *Mohler*, *Aloïse Hollinger*, *Minder*, *Koch*, *Girardin*, et plusieurs autres dont je n'ai pas retenu les noms ; il nous parla aussi des manufactures de draps des MM. *Diches*, *Klein* père et fils, et enfin de la belle blanchisserie de toile et de mousseline sur pré et par procédés chimiques de MM. *Ellemer* frères. « Mais le nom de cette industrieuse ville, continua-t-il, annonce qu'elle possède encore d'autres sources de richesses, les mines d'argent, de cuivre et de plomb de Sainte-Marie sont importantes, et avaient autrefois une grande réputation ; mais la difficulté de trouver le combustible nécessaire entravèrent les exploitations : une seule existe encore, c'est

celle de plomb dirigée par M. *de Larochelle*, directeur des mines.

» Ce canton possède encore des curiosités naturelles qui ne sont pas sans intérêt ; à peu de distance de *La Poutroye*, petite ville au sud de Sainte-Marie et au sud-ouest de Colmar, on trouve deux lacs assez remarquables : l'un, nommé le *Lac Noir*, est situé au fond de la vallée d'Orbay ; il tire son nom de la couleur de ses eaux, noires en apparence, à cause du limon qui en occupe le fond, et peut-être encore de la teinte sombre que lui donnent les sapins de ses bords et les herbes qui croissent dans son bassin ; il a trois quarts de lieue de circuit, et ses eaux alimentent un ruisseau qui coule vers l'ancienne abbaye de *Prairis*. L'autre, appelé le *Lac Blanc*, a une lieue de développement et doit son nom et sa couleur, assez semblable à celle du lait, au sable sur lequel il repose : situé à un quart de lieue du Lac Noir, et sur le haut de la montagne de Reisberg, d'énormes blocs de rochers sont dispersés autour sans lui faire perdre sa transparence.

Près de la Poutroye, se trouve la vallée de

Munster, qui a aussi son lac, le *Daren*; des montagnes couvertes de sapins forment, autour de ses eaux, une espèce d'amphithéâtre; sa profondeur au milieu est, dit-on, de trois cent cinquante-cinq mètres; l'empereur Frédéric IV en a concédé l'usage, en 1478, à la ville de Colmar, et, depuis ce tems, l'administration surveille et règle l'écoulement des eaux qu'on épuisait auparavant par des tranchées trop profondes : cet écoulement forme un ruisseau proportionné aux besoins des moulins, des fabriques et usines établies sur ses bords; on en compte au moins cinquante en activité depuis *Munster* jusqu'à Colmar, c'est-à-dire dans un espace de quatre lieues.

Le village de Munster, sur la *Fech*, n'est pas moins célèbre par la fameuse manufacture de toiles peintes de MM. Hartmann père et fils, que par les magnifiques papeteries de MM. Kiéner frères, et de M. Jaetklin fils, desquelles sortent de très-beaux papiers vélins et des papiers d'estampes, dont une grande partie passe à l'étranger.

A l'entrée de la vallée de Munster, se trouve

la petite ville de *Turckeim*, qui existait déjà au neuvième siècle, et qui devint si célèbre par la fameuse bataille à laquelle elle donna son nom (5 janvier 1775) : on connaît les résultats de cette éclatante victoire ; on sait que le maréchal de Turenne força l'armée confédérée à quitter l'Alsace, ce qui fit dire au duc de Lorraine : « Un prince par la grâce du roi a fait repasser » le Rhin à cinq princes par la grâce de Dieu, » sur le même pont où l'on avait vu passer, la » même année, soixante-dix mille Allemands » armés pour la cause du diable. »

N° III. — 2 *juin* 1822.

STRASBOURG.

Honneur à la patrie de Guttemberg; honneur à la cité mère de tant de héros !

M.

Le lendemain, je quittai Colmar et je m'avançai par la grande route de Strasbourg vers le département du Bas-Rhin ; c'est toujours la même industrie, la même richesse, la même variété de sites ; les Vosges, qui s'y prolongent sur la gauche, voient encore à leur pied, comme dans le Haut-Rhin, de belles vallées qui se succèdent à l'infini, animées, vivifiées par de nombreux et utiles établissemens : mille petites rivières, mille ruisseaux arrosent et fertilisent la surface du sol nouveau que je parcours ; les montagnes ont leurs monumens, leurs vieux débris de châteaux, leurs mines et leurs délicieux

points de vue ; mais souvent je détournerai mes yeux des merveilles de la nature, souvent je ne rendrai qu'un hommage rapide aux œuvres admirables, aux progrès miraculeux de l'industrie, pour méditer sur le courage des héros.

Déjà le Haut-Rhin, au milieu des tableaux de son active industrie, a offert à ma vénération quelques souvenirs de bravoure et de générosité. Avant de quitter la patrie des Rapp et des Lefebvre, j'aime à jeter de loin un regard sur la petite ville d'*Huningue*, à laquelle l'histoire associera désormais le nom glorieux de *Barbanègre.*

Au mois d'août 1815, tous les siéges étaient levés dans l'Alsace : Strasbourg, Schelestadt, Neufbrisach, avaient ouvert leurs portes ; Huningue seule, attaquée depuis six semaines par trente mille ennemis sous la conduite de l'archiduc Jean, osait résister encore : une artillerie formidable écrasait ses remparts, et une poignée de braves n'opposait au nombre que de bonnes fortifications, une constante intrépidité, et le souvenir *d'Abatucci*, qui défendit si courageusement, en 1797, cette même place, où il trouva son tombeau.

Le général Barbanègre, gouverneur de cette forteresse, en 1815, se montra digne de suivre un si noble exemple ; deux brèches étaient praticables, les murs fumans s'écroulaient de toutes parts, lorsqu'il consentit à signer une capitulation à laquelle il avait mis, pour condition expresse, que sa garnison sortirait avec armes et bagages et tous les honneurs de la guerre. Au moment de l'évacuation de la place, toute l'armée autrichienne était sous les armes ; le prince impérial, les archiducs Jean et Ferdinand, des princesses et un grand nombre de personnages illustres, attendaient impatiemment que Barbanègre se montrât..... Il parut enfin à la tête de quelques travailleurs, et de quelques blessés portés par les plus robustes de leurs compagnons; cette garnison de cinquante hommes défila devant trente mille assiégeans qui n'avaient pu les vaincre !! « Où est votre intrépide garni- » son ? demanda l'archiduc étonné. — Vous » voyez tous les défenseurs d'Humingue ! ! » répondit le héros.

Me voici dans le département du Bas-Rhin et dans la partie la plus resserrée de l'Alsace. En passant à Schelestadt, je jette un coup d'œil ra-

pide sur ses fortifications élevées par Vauban, sur la cathédrale construite d'après le modèle du Saint-Sépulcre à Jérusalem, et sur l'ancien collége des jésuites, où j'ai bien peur de les revoir avant peu : je côtoie le département à l'est, dans une marche parallèle au cours du Rhin, et j'arrive à *Saint-Ludan*, d'où, après avoir traversé la *Scheer*, j'aperçois devant moi la flèche qui surmonte la cathédrale de Strasbourg. J'en suis cependant à quatre lieues, mais, dans cet espace, tout paraît s'abaisser autour d'elle pour laisser dominer son aiguille au milieu des airs.

Avant d'entrer à *Ilkirch*, village peu éloigné de la ville, où passe l'Ill, devenue considérable, et au delà d'un petit hameau appelé Graffenstad, on jouit d'une vue magnifique sur les îles boisées du Rhin et de l'Ill : la plaine qui s'étend à droite offre de tous côtés une culture soignée qui rappelle celle des maraîchers des environs de Paris ; mais les excellens légumes de Strasbourg n'ont de commun avec les nôtres que le nom. Un peu plus loin, je vois à gauche le chemin qui, à travers de beaux arbres, de charmantes habitations, de longues avenues, conduit au magnifique château de Saint-Oswald ; les lieux s'em-

bellissent encore. Bientôt une route plantée de quatre rangs d'arbres s'offre à ma vue ; je traverse un bras du Rhin et je me trouve au milieu des vergers et des jardins.

Il était nuit quand j'entrai à *Strasbourg* par la porte Dauphine, et je ne pus distinguer les objets qui se trouvaient sur mon chemin jusqu'à l'hôtel de *l'Esprit*, où je mis pied à terre : cette auberge, soit dit en passant, ne le cède en rien aux meilleurs hôtels garnis de Paris ou de Londres.

Introduit dans une salle basse où j'attendais qu'un domestique vînt m'indiquer la chambre qu'on me destinait, j'y trouvai une autre personne qui s'empara d'abord de toute mon attention. C'était un homme d'une soixantaine d'années, autant qu'il m'était permis d'apprécier son âge à travers un large ruban noir qui couvrait son œil gauche, et une énorme cicatrice qui partageait une de ses joues, sa bouche et son menton ; le seul bras qui lui restait s'appuyait sur la canne qui soutenait ses pas chancelans : mais le signe de l'honneur qui brillait sur sa poitrine indiquait suffisamment la cause de tant d'infirmités. Quelques paroles civiles de part et d'autre

amenèrent un entretien assez intéressant pour qu'il me proposât de le finir à table, et de réunir nos soupers, que nous avions commandés séparément.

Il s'aperçut de la curiosité qu'il faisait naître en moi, et prévint les questions que j'allais lui faire. « Les événemens de ma vie toute militaire ne sont pas d'un grand intérêt, me dit-il; j'ai servi mon pays comme tout Français doit le faire, et si les blessures sont, comme on le dit poétiquement, les faveurs du dieu des combats, j'ai toujours été pour lui l'objet d'une prédilection toute particulière; car je n'ai pas assisté à une bataille, à la moindre affaire, à la plus petite escarmouche, que je n'y aie laissé quelque fragment plus ou moins important de ma personne; mais ce dont je suis plus fier à vos yeux c'est d'être parent, par ma mère, de l'illustre Kléber, d'avoir été son élève, son aide-de-camp et son ami. »

Je ne perdis pas cette occasion de me procurer, sur le héros de l'Égypte, des renseignemens bien précieux.

« *Kléber*, continua-t-il, naquit dans ses murs le 6 mars 1754; il était fort jeune quand il

perdit son père, et sut se faire aimer du second mari de sa mère : celui-ci, voulant lui donner une profession distinguée, l'envoya à Paris suivre le cours d'architecture du célèbre Chalgrin. Un jour, une dispute s'étant élevée dans un café où il se trouvait, il prit vivement le parti de deux jeunes gentilshommes bavarois insultés par quelques étourdis. Cette circonstance établit entre Kléber et ces deux étrangers un lien si étroit d'amitié et de reconnaissance, qu'ils l'entraînèrent dans leur patrie, et le firent recevoir à l'école de Munich ; ses progrès le portèrent bientôt au grade de sous-lieutenant, en même tems que sa taille avantageuse, sa belle figure et son esprit le firent distinguer par le général Kaunitz, fils du ministre autrichien. Cependant il revint en Alsace en 1783, et accepta la place d'inspecteur des bâtimens publics à Béfort, jusqu'à ce que la révolution française, développant son ardeur guerrière, le décida à entrer comme simple grenadier dans un des bataillons du Haut-Rhin, où ses talens, son maintien martial et ses exploits pendant le siége de Brisach, le firent rapidement arriver au grade de général de brigade. C'est alors que ses actions décelèrent le

génie et présagèrent ses grandes destinées : je ne vous apprendrais rien en le suivant dans ses nombreuses campagnes ou plutôt dans ses nombreuses victoires; je rappellerai seulement un fait aussi honorable pour lui que pour le jeune et valeureux Marceau, son rival de gloire. Ce dernier venait d'être nommé général en chef, et Kléber, victime de la calomnie, était, au contraire, suspendu de ses fonctions; le nouveau chef cache cette disgrâce aux troupes, et, remettant l'autorité à Kléber : « Menez, lui dit-» il, l'armée à la victoire; je suis plus sûr de » mon fait en marchant sous vos ordres à la » tête de l'avant-garde, et, s'il est question de » responsabilité et d'échafaud, ils seront pour » moi. » Quels tems! quels hommes!

« Ce fut surtout en Egypte que Kléber s'acquit une immortelle renommée : tour à tour grand capitaine, pacificateur, administrateur habile, sa bonté, sa justice, le faisaient adorer des peuples que sa valeur lui avait soumis; tant de vertus aiguisèrent les poignards du fanatisme, et celui que la mort avait tant de fois respecté sur le champ de bataille, tomba sous les coups d'un assassin!..... »

Le souvenir de Kléber l'*Egyptien* réveilla chez l'honorable invalide celui d'un autre héros son compatriote. « *Kellermann*, duc de Valmy, naquit en 1734, et s'élança, comme Kléber, des derniers rangs de l'armée au commandement en chef. Entré fort jeune au service, il s'était distingué pendant la guerre de sept ans; en 1788, il était déjà maréchal-de-camp. Sa sagesse et son patriotisme lui méritèrent une couronne civique de la part des habitans de Landau; plus tard il acquit un titre plus brillant, mais non plus glorieux, dans les plaines de Valmy. Il a terminé, en 1820, sa longue et honorable carrière, envisageant la mort en héros, et donnant jusqu'à son dernier soupir des preuves d'attachement aux braves qui avaient combattu sous ses ordres *. »

C'était avec enthousiasme que ce vétéran de la gloire parlait des deux héros sous les ordres desquels il avait servi. « Le berceau de Kléber et de Kellermann, ajouta-t-il, a été témoin,

* Une des clauses de son testament est ainsi conçue: « Un monument extrêmement simple sera érigé aux champs de Valmy; mon cœur y sera déposé sous cette inscription : Ici sont morts glorieusement les braves qui

dans ces derniers tems, d'une action blâmable sans doute, mais qui fit voir dans un simple sergent une fermeté inébranlable : je veux vous parler du sergent *Dalouzi*, à qui la fortune seule a manqué peut-être pour déployer dans un grade élevé des talens supérieurs.

» En 1815, le général Rapp, après avoir battu le prince de Wurtemberg sur la Suffel, n'en avait pas moins été forcé de se renfermer avec l'armée française, forte au plus de vingt mille hommes, dans les murs de Strasbourg. La ville fut bloquée, et, malgré leur petit nombre, ces troupes effrayaient encore les alliés triomphans qui marchaient sur la capitale. Aussi l'ordre fut-il donné de licencier l'armée ; mais les troupes, concentrées avec Rapp dans Strasbourg, refusèrent de consentir à ce licenciement avant d'avoir reçu le montant de leur solde, qui s'élevait à la somme de sept cent mille francs. Des

ont sauvé la France au 20 septembre 1792. Un soldat qui avait l'honneur de les commander dans cette mémorable journée, le maréchal Kellermann, duc de Valmy, dictant après vingt-huit ans ses dernières volontés, a voulu que son cœur fût placé au milieu d'eux. » Ce devoir sacré a été rempli par son fils le 26 octobre 1820.

bruits faux, dont on ignorait la source, donnaient à entendre que, depuis peu, le général avait reçu de la capitale des sommes considérables, et que le retard des paiemens ne provenait que de sa mauvaise volonté. Ces bruits sortaient-ils des rangs Autrichiens, dont l'intérêt était de fomenter une révolte qui leur livrerait Strasbourg en divisant l'armée et son chef, ou d'une malveillance plus coupable encore? Quoi qu'il en soit, des officiers furent députés vers le général pour lui soumettre les réclamations des troupes; Rapp, fort de son innocence et indigné d'un outrage et d'un soupçon qui blessaient à la fois son désintéressement et son autorité, répondit avec emportement. Alors l'insurrection s'organise; Dalouzi, sergent de voltigeurs, en est déclaré le chef: ignoré jusqu'alors dans les rangs de ses camarades, il sut, en débutant, sans préparation dans le commandement, montrer tout le sang-froid, toute la dignité, toute la justice d'un chef instruit à l'école de l'expérience. Le télégraphe, le tocsin, l'arsenal, les portes de la ville, tout est en son pouvoir: bientôt les officiers dans leurs logemens, le général Rapp dans son hôtel, dont toutes les issues

sont menacées par des pièces de canon, ne sont plus que des prisonniers à sa discrétion; mais rien ne se fait en désordre; la tranquillité de la ville est respectée, de nombreuses patrouilles en répondent; les spectacles continuent comme à l'ordinaire. Dalouzi, qui a pris le titre de *général Garnison*, se sert seulement de son autorité pour défendre aux soldats, sous peine de mort, d'entrer dans des lieux où l'on vend des liqueurs enivrantes; et aussi prévoyant pour les affaires du dehors que pour celles du dedans, où tout respecte ses ordres, il fait déclarer au prince Hohenzollern, chargé du blocus de la place, que l'insurrection ne doit lui donner aucune confiance dans ses projets d'hostilités sur Strasbourg; que la garnison est disposée à répondre avec la plus vigoureuse résistance aux attaques dirigées contre la ville.

» Cependant le maire est averti de se procurer dans le plus bref délai la somme de sept cent mille francs, parce que, plus tard, il serait difficile peut-être de contenir des soldats qui, jusque là, ont respecté les personnes et les propriétés. Effrayés par le double danger d'une attaque au dehors et d'un pillage au dedans, les Stras-

bourgeois fournissent, dans la proportion des fortunes, la somme demandée *. Dalouzi la remet aux différens quartiers-maîtres pour effectuer les paiemens. Tout rentre alors dans l'ordre accoutumé; les officiers reprennent leur autorité, les soldats rentrent dans l'obéissance, et Dalouzi se livre au général Rapp, qui lui obtient sa grâce en admirant et son audace et son étonnante soumission. L'ennemi lui-même, dont les projets étaient déjoués, rend justice à cette conduite courageuse, et lui fait offrir un brevet de lieutenant, que Dalouzi refuse avec fierté. Un seul homme perdit la vie dans cette insurrection si extraordinaire : ce fut le cocher de Rapp, que les agitateurs accusèrent d'emporter de l'argent dans un chariot chargé de paille : la sentinelle perça cet homme d'un coup de baïonnette parce qu'il voulait forcer la consigne. »

Ces détails attachans s'étaient prolongés fort avant dans la nuit. Mon vieux militaire, en me souhaitant le bonsoir, promit de venir prendre le thé le lendemain matin avec moi. J'étais levé bien avant lui, et, en l'attendant, je me mis à feuilleter une chronique de Strasbourg

* Le trésor royal en a tenu compte.

qu'avait oubliée dans ma chambre le voyageur qui m'y avait précédé. Selon cette chronique, la ville de Strasbourg ne reçut ce nom que longtems après la conquête de l'Alsace par les Romains. Elle portait antérieurement les noms d'*Argentoratum*, *Argentina*, ou *Argentora*. Selon d'autres auteurs, elle se nommait encore *Silberthal* (vallée d'argent), expression dont on ne peut méconnaître l'analogie avec le mot *Argentoratum;* mais on assure aussi que ce nom est celtique, et désigne simplement un lieu situé près d'une rivière. Laissons donc ces noms presque oubliés pour nous occuper de l'origine plus certaine du nom actuel de Strasbourg. *Attila*, en 451, fit abattre les murailles de cette ville à quatre endroits différens, pour faire passer avec facilité ses nombreuses cohortes. C'est cet événement qui lui fit donner, par les Francs, mais au sixième siècle seulement, le nom de *Strasbourg*, c'est-à-dire la ville des routes.

Sa fondation est incertaine; toutefois l'opinion la plus accréditée est qu'elle doit ses premières habitations aux Celtes ou aux Cribroques, peuples d'origine germanique, qui passèrent le Rhin avant l'arrivée de César dans les Gaules. D'au-

tres pensent, au contraire, qu'elle fut bâtie par les Romains, sur l'emplacement d'un de ces forts que Drusus fit établir le long du fleuve pour contenir les ennemis, qui portaient avec peine le joug auquel il venait de les soumettre. Cette assertion est peu probable; car les forts dont il s'agit n'ont été construits que peu d'années avant la naissance de Jésus-Christ, tandis que Ptolémée, qui vivait à la fin du premier siècle et au commencement du second, cite Argentoratum comme servant de garnison à la huitième légion d'Auguste. Il faudrait alors supposer que non-seulement cette ville eût été fondée, mais encore se fût agrandie au point de devenir considérable en moins d'un siècle, ce qui est peu vraisemblable; quoi qu'il en soit, je laisse toutes ces discussions peu importantes pour m'occuper des faits les plus marquans de son histoire.

Strasbourg, ou plutôt Argentoratum, ainsi que les autres villes, forts ou châteaux, qui servaient de retraites ou de quartiers d'hiver aux légions romaines sur la ligne du Rhin, fut, en 70, détruit par Julius Thévirien, nommé, par Vitellius, commandant sur les bords de ce fleuve, et qui entra dans la conjuration de Civilis, noble

et riche Batave, lorsque les deux Germains se soulevèrent pour reconquérir la liberté que les Romains leur avaient ravie par la force des armes.

Rétablie par Trajan, en 92, cette ville obtient, en 217, le droit de cité romaine; mais bientôt la guerre, la peste et la famine, moissonnent les habitans, détruisent ses naissans édifices. Les barbares, ces hordes guerrières, destructives et ennemies de toute civilisation, l'envahissent plusieurs fois, et n'en sont définitivement chassés qu'en 357, après la fameuse victoire remportée par l'empereur Julien sur les sept rois allemands. Rentrée sous la puissance romaine, elle n'y reste que jusqu'en 406, époque où les Bourguignons et les Allemands, se joignant aux Vandales, s'en emparent par suite de la perfidie de l'ambitieux Stilicon, beau-père de l'empereur Honorius, et son lieutenant dans les Gaules. Elle ne jouit pas d'une longue tranquillité sous ses nouveaux maîtres. Quarante-cinq ans après, c'est-à-dire en 451, Attila, ce terrible roi des Huns, qui s'était lui-même donné le surnom de *fléau de Dieu*, y pénètre après une vigoureuse résistance, met tout à feu et à

sang, renverse les autels, brûle les églises, étend ses cruautés sur tout ce qui porte figure humaine; et bientôt, attaqué et vaincu à son tour par Mérovée, roi des Francs, il abandonne ces tristes contrées, et porte ailleurs ses ravages.

Mérovée ne conserva pas cette malheureuse ville; reprise, en 455, par Evitus, général gaulois, elle fut encore le but ou le prétexte de plusieurs excursions jusqu'en 496, époque où Clovis s'en rendit maître à la suite de la célèbre victoire qui lui soumit l'Alsace, et qui mit fin à la puissance de l'empire romain dans les Gaules.

Sous la domination des rois francs, Strasbourg, alors seulement, commença à jouir d'une tranquillité qui fut souvent troublée par des dissensions civiles et par des guerres extérieures, féodales ou religieuses. Cependant ses ruines se relevèrent, ses limites se reculèrent, et, devenu important, il échut en partage, en 870, à Louis-le-Germanique, fils de Louis-le-Débonnaire. Jusque là cette ville n'avait été soumise ni aux ducs, ni aux comtes qui gouvernaient l'Alsace; elle faisait un état politique à part, ce qu'on appelait un état dans l'état. C'est de cette époque,

de 870, que datent ses interminables discussions, tantôt avec ses ducs et ses comtes, tantôt avec les princes-évêques qui prétendent exercer dans son intérieur une plus ou moins grande juridiction. Ces troubles et ces agitations l'affaiblissent; en 1002, elle est surprise et complètement dévastée par Hermann, duc de Souabe, qui, vivement attaqué à son tour par les troupes de l'évêque Wernher, se voit forcé de la quitter, n'emportant que la honte de sa défaite et le regret de n'avoir pu soutenir les premiers succès de son entreprise contre les fils de Frédéric Barberousse. Pour achever la ruine de cette malheureuse ville, une rixe violente s'élève pour des prétentions réciproques entre les deux plus puissantes familles de Strasbourg, les Lorn et les Mulluheim; mais, tandis qu'elles cherchent l'appui des seigneurs voisins, les plébéiens se saisissent des rênes de l'administration, et se soustraient à la domination de la noblesse.

Un fléau plus terrible que la guerre vient augmenter encore les souffrances de Strasbourg; la peste y étend ses funestes ravages en 1349; et le fanatisme attribue les maux qui accablent

cette malheureuse cité aux juifs qui habitent son enceinte : dès lors, n'écoutant plus que leur animosité, poussés peut-être par le désir de s'approprier leurs richesses, les cruels Strasbourgeois s'emparent de ces infortunés, et en brûlent deux mille tout vivans, au milieu de leur cimetière, qui se trouvait, dit-on, dans l'emplacement qu'occupent une partie de la rue dite rue Brûlée, l'hôtel de la préfecture et les greniers publics.

La ville ne trouve pas dans cet horrible sacrifice le terme de ses misères. Entraînée dans de nouvelles guerres sanglantes et dévastatrices, elle devient tour à tour victime de la dépréda-tion des Bretons, appelés plus tard Anglais (en 1362), et du marquis de Bade, en 1388. Les premiers prennent et saccagent ses faubourgs ; l'autre ravage impitoyablement ses environs. Tant de pertes et de malheurs éclairent enfin les esprits ; on sent le besoin de fixer d'une manière invariable la forme du gouvernement. La noblesse et les bourgeois se rassemblent ; plus de haine, plus de division ; chacun, animé du désir de contribuer au bonheur et à la tranquillité publique, oublie ses prétentions particulières,

et c'est alors que se dressent les articles de ce pacte très-sage, puisqu'il présente tous les actes essentiels d'une constitution faite pour assurer le bonheur, les droits, les intérêts de toutes les classes de la société. Le protocole de cet acte, appelé la Charte des sermens (Schwaerbrief), suffit seul pour en faire connaître l'esprit : « Au » nom de Dieu, amen ; nous les maîtres, nous » les sénateurs, nous les chevaliers, nous les » écuyers, nous les bourgeois, nous les artisans » riches et pauvres de Strasbourg, affirmons, » reconnaissons et confessons par ces présentes » lettres que nous sommes universellement et » unanimement convenus ensemble, pour l'utilité » et l'avantage de la ville de Strasbourg, comme » aussi pour régir et juger le pauvre comme le » riche, etc..... » Tous les ans, le mardi après le jour des Rois, les magistrats et le peuple, rassemblés devant le grand portail de l'église cathédrale, renouvelaient cet acte dans une cérémonie imposante où ils recevaient de nouveau les sermens réciproques d'attachement, d'obéissance et de protection. Voilà, à proprement parler, la première époque de l'existence politique de Strasbourg ; la seconde est celle où

le traité de Westphalie, en 1648, reconnut et conserva comme droits, tous les priviléges que lui avaient accordés les empereurs, et qui jusqu'alors n'étaient considérés que comme de simples concessions. Ce traité terminait cette fameuse guerre de *trente ans* si funeste à l'Allemagne. Strasbourg n'avait pas été exempt des calamités inséparables de ces cruelles dissensions; ses domaines étaient dévastés, son commerce ruiné, ses finances dans le plus grand désordre: la paix ne put réparer tant de maux; l'agiotage, l'usure et le renchérissement excessif des denrées replongèrent cette malheureuse ville dans un état de misère tel, que beaucoup d'habitans commencèrent à désirer de passer, à l'exemple de quelques cités de l'Allemagne, sous la domination française, tandis que les autres voyaient dans la conservation de leur religion, de leur liberté, de leurs lois, une compensation à toutes leurs peines. La différence des mœurs et du langage leur faisait sentir plus fortement encore la trahison de ceux que l'on soupçonnait d'entrer en correspondance avec les agens de la cour de Versailles. Cependant cette dissidence d'opinions et de sentimens ne put arrêter le cours

des choses ; Strasbourg, ville principale et libre, gouvernée depuis long-tems par ses propres magistrats, perdit enfin, en 1681, son indépendance et son *immédiateté*. Louis XIV fut servi à souhait, dans cette circonstance, par la guerre de la Hollande, commencée en 1672, et dans laquelle ce prince eut à combattre les armées autrichiennes dans le voisinage de Strasbourg. Instruit que, sur les demandes des magistrats, l'empereur devait envoyer à la ville un renfort de six mille hommes, le roi de France s'empara de la redoute du *Péage*, occupa les bourgs et villages des environs ; et tandis qu'au dedans le général commandant, d'accord sans doute avec ce prince, déclarait aux Strasbourgeois rassemblés que Louis XIV voulait prévenir l'empereur par la prise de la ville, à laquelle d'ailleurs le traité de Westphalie, bien interprété, lui accordait des droits ; tandis qu'il leur déclare encore que leurs moyens de défense sont insuffisans, et que la capitulation est le parti le plus sage, on capitule, le traité est signé, et Strasbourg est à la France. On raconte à ce sujet une anecdote fort singulière et peu connue : Louvois, ministre de la guerre, fait mander à l'improviste M. de

Chamilly, et lui donne les instructions suivantes: « Partez ce soir même pour Bâle en Suisse, » vous y serez dans trois jours; le quatrième, à » deux heures précises après-midi, vous vous » établirez sur le pont du Rhin avec un cahier » de papier, une plume et de l'encre; vous exa- » minerez et écrirez avec la plus grande exacti- » tude tout ce qui se passera sous vos yeux pen- » dant deux heures; à quatre heures précises » vous aurez des chevaux de poste à votre voi- » ture; vous partirez, vous courrez jour et nuit, » et m'apporterez votre cahier d'observations. » A quelque heure que vous arriviez, présen- » tez-vous chez moi. » M. de Chamilly, quoique tenté de rire d'une mission si plaisante, part à l'instant, arrive, et le voilà à écrire au jour et à l'heure indiqués, tout ce qui se passe sur le pont. C'est d'abord une marchande fruitière avec ses paniers; c'est un voyageur à cheval et un petit Savoyard qui le suit en tendant la main; c'est un paysan avec sa pioche, des portefaix avec leurs fardeaux; c'est enfin un homme en veste et culotte jaunes, qui, après s'être arrêté au milieu du pont, regarde le fleuve du haut du parapet, recule un pas, et frappe avec un énorme bâton

trois coups bien distincts sur la mardelle : tous ces détails et d'autres aussi peu importans sont bien notés. A quatre heures, M. de Chamilly remonte en voiture, arrive le surlendemain avant minuit, et présente au ministre ses observations, qu'il croit puériles et de nul intérêt. M. de Louvois saisit avec avidité le cahier, les lit, et saute de joie en arrivant à l'homme en habit jaune qui a frappé les trois coups de bâton. Il court éveiller le roi, cause un instant au chevet de son lit, et fait partir à la hâte quatre courriers, prêts depuis long-tems à se mettre en route. Ce fut huit jours après que Strasbourg ouvrit ses portes, et il paraît hors de doute que les trois coups frappés sur la banquette n'étaient que le signal de la réussite des cabales sourdes entretenues secrètement par le ministre dans la ville, et que l'homme jaune et M. de Chamilly, instrumens passifs, ignoraient également le motif de leurs missions.

Le nouvel état de choses, loin de nuire à la prospérité de Strasbourg, ne fit que l'accroître, en ouvrant à son commerce et à son industrie un champ plus vaste et plus conforme aux intérêts de ses habitans. Plus tard, la révolution, en

anéantissant tous les priviléges, augmenta encore cette prospérité ; elle doubla les progrès de l'industrie, éleva de nouvelles institutions aussi favorables aux sciences qu'à l'instruction, provoqua un mélange plus intime entre les populations allemande et française. L'usage alors de cette dernière langue prévalut de plus en plus, notamment dans les réunions les plus distinguées ; et si l'on ne peut espérer qu'elle devienne entièrement l'idiome national, toujours est-il que, dans ce moment, Strasbourg compte plus de la moitié de ses habitans qui parlent plus ou moins bien le français. Louis XIV, lors de l'incorporation de l'Alsace à la France, afin de propager la langue de son royaume dans un pays destiné désormais à en faire partie, avait ordonné que toutes les procédures et les actes publics seraient écrits en français sous peine de nullité, et de 500 fr. d'amende ; Strasbourg et la régence de Bouxviller furent seules exceptés jusqu'en 1790 : cependant le but de Louis XIV n'avait été atteint qu'en partie ; les habitans de la campagne, ne comprenant ni les jugemens, ni les actes notariés qui pouvaient les intéresser,

payaient un interprète, ce qui augmentait encore les frais.

Le dialecte allemand le plus usité à Strasbourg est communément considéré comme un patois; cependant, si l'on en écarte les dégradations, les expressions familières et corrompues qui, dans toutes les langues, sortent de la bouche du petit peuple, le véritable idiome des Strasbourgeois est le dialecte souabe dans toute sa pureté : il est généralement hérissé de consonnes, ce qui le rend dur et désagéable à l'oreille délicate du Français, tandis que l'autre dialecte allemand, désigné sous le nom de dialecte de la Haute-Saxe, a quelque chose de plus doux. Une chose qui frappe les étrangers, c'est que l'instruction de la jeunesse allemande de Strasbourg suit le dialecte de la Haute-Saxe, que tous les livres classiques sont écrits dans cet idiome, que les prédicateurs de toutes les croyances religieuses l'emploient dans leurs sermons, et qu'au contraire tous les habitans en général se servent du dialecte souabe : cela ne proviendrait-il pas de ce que la plupart des auteurs qui, les premiers, s'efforcèrent de cul-

tiver la langue allemande, étaient originaires des pays où se trouvait en usage le dialecte de la Haute-Saxe, et qu'ainsi ils ont écrit dans la langue de leur pays natal?

La vieille chronique s'était arrêtée au traité de Westphalie, et c'était en causant avec mon vieil invalide que je puisais ces renseignemens ultérieurs. Il m'avait amené et présenté son neveu, jeune officier de cavalerie; après un déjeuner, où figuraient un excellent pâté de foie gras de M. *Muller* et une belle carpe du Rhin, des truites et des écrevisses, le tout apprêté de manière à me donner une haute idée des talens culinaires strasbourgeois, nous nous acheminâmes vers la citadelle. « Strasbourg, me dit le jeune officier, que je nommerai *Léon*, se trouvait d'abord renfermée dans des bornes étroites; cette ville eut successivement cinq enceintes différentes, non compris la citadelle : le cinquième et dernier accroissement fut entrepris et fini dans le quinzième siècle, et comme jusque là rien ne fut stable au milieu de tant d'agrandissemens successifs, c'est à cette époque seulement que les fortifications acquirent quelque importance; six mille mètres environ de

murailles de briques crénelées avec galeries, et flanquées de quatre-vingt-dix tours, furent la défense de la ville jusqu'en 1530; elles suffisaient alors pour s'opposer aux flèches, repousser l'escalade et déjouer ou du moins affaiblir l'action du *bélier;* mais l'usage de la poudre à canon dans les siéges obligea d'adopter un nouveau système défensif; en conséquence, les fortifications de Strasbourg furent étendues et perfectionnées à différentes époques, et presque toujours, lorsque la ville fut menacée par ses voisins; aussi la disposition des ouvrages se ressent-elle des interruptions survenues dans leur exécution. » En discourant ainsi, nous arrivâmes à la citadelle, construite en 1683 par le célèbre Vauban; on frappa à cette occasion une médaille représentant la ville et la citadelle, avec la légende *Clausa Germanis Gallia*, et l'exergue *Argentorati arces ad Rhenum.* De là mon guide me fit remarquer un point faible qui, une fois occupé par les assiégeans, donnerait de grands avantages contre cette forteresse; c'est l'Ile-des-Epis, qu'en tems de siége on garde avec beaucoup de soin pour observer l'ennemi et déjouer ses projets. Nous sortîmes et con-

finâmes à examiner les remparts, en commençant par la partie méridionale : le jeune officier, qui possédait bien ses élémens de fortification, me nomma en détail tous les ouvrages qui passaient sous nos yeux ; je dispenserai mes lecteurs d'une nomenclature aussi fastidieuse et dont ils ne retiendraient qu'avec peine les noms *d'ouvrages à cornes*, *bonnets de prêtres*, *flèches*, *demi-lunes*, *bastions*, *contre-gardes*, *tenailles*, *lunettes*, *cunettes*, *caponnières*, etc., etc., etc..... J'examinai avec intérêt plusieurs parties de fortifications qu'on rend inaccessibles par des inondations très-étendues, et plusieurs points faibles de cette clé de l'Allemagne, où cependant on s'est efforcé de rassembler tous les moyens défensifs les plus efficaces. D'après l'inspection d'une si grande réunion d'obstacles, je jugeai qu'une telle ville devait être imprenable ; mais j'appris que depuis Vauban, qui perfectionna l'art des siéges, l'attaque était bien supérieure à la défense, et de telle sorte, qu'une place où les fortifications sont les plus multipliées, ne peut tenir que quarante à quarante-cinq jours de tranchée ouverte ; que, depuis ce grand homme, nos ingénieurs modernes ont fait en vain les plus grands

efforts pour rétablir l'équilibre : Vauban, qui n'eut que des places à prendre, y serait parvenu, peut-être, s'il en eût eu à défendre.

Egalement versé dans les sciences ou plutôt dans l'art hydrographique, le jeune Léon me fit observer le cours des eaux; il me fit voir le grand Rhin qui baigne le pied de la citadelle, et ses deux petits bras, appelés *Rhin tortu*, et *canal du Rhin*. Ils se réunissent à l'*Ill* et à la *Bruche* pour entrer dans la ville, et se divisent ensuite dans son intérieur pour former plusieurs canaux, dont l'un, celui de la Bruche, est navigable.

On remarque, dans la banlieue de Strasbourg, de grandes et belles usines : l'une, devant la porte blanche, se compose d'un moulin à martinet de cuivre, et d'une blanchisserie....

Le Rhin tortu alimente d'autres établissemens; les uns près de la *porte de l'Hôpital*, les autres devant celle des *Bouchers*. Ces établissemens consistent en une manufacture de toiles à voiles et en quatre moulins, dont l'un met en mouvement une filature de coton. Dans la partie *nord-est*, on voit encore deux belles fabriques de produits chimiques et une blanchisserie

considérable ; mais de ce côté toute l'attention se porte sur une partie considérable de terrain appelée la *Robertsau*, entourée par les eaux de la rivière d'Ill et du Rhin. Cette presqu'île, en y comprenant un grand bois, a plus de deux lieues de circuit, et touche, pour ainsi dire, à la ville dont elle semble dépendre. Le nom de Robertsau (en français, pré Robert) tire son origine d'un gentilhomme nommé Robert, qui y demeurait en 1200, et qui, père de vingt enfans, ne contribua pas moins à peupler qu'à embellir ces lieux. L'aspect de la Robertsau présente celui d'un immense jardin anglais avec ses sinuosités, ses ponts, ses grottes, ses eaux, ses ombrages, etc. : cependant on y trouve plusieurs rues, dont trois principales, qui se dirigent parallèlement vers le Rhin, de l'ouest à l'est ; mais des maisons isolées, séparées par des jardins, des champs cultivés, de riches plantations, malgré leur jolie apparence et l'espèce de luxe qui y règne, n'offrent à l'œil que le plus agréable des villages : ces charmantes habitations appartiennent presque toutes à de riches citoyens de Strasbourg, qui en font leurs maisons de campagne. L'industrie, qui partout, dans ces contrées, étend

son empire, a élevé à la Robertsau deux blanchisseries, une vaste filature de coton que l'eau fait mouvoir, ainsi que plusieurs moulins à eau.

Curieux de voir de plus près une des promenades les plus fréquentées de Strasbourg, nous nous dirigeâmes de ce côté; le vieil invalide nous parla, en soupirant, d'une superbe allée de peupliers d'Italie, que l'on détruisit en 1793, époque où l'on craignait l'approche de l'armée autrichienne : mais ni son neveu ni moi ne concevions ses regrets en parcourant la magnifique allée de platanes, plantée en 1799, et qui, bordée de beaux jardins, de belles campagnes, vient se réunir à une double allée d'arbres majestueux, flanquée à gauche d'une très-belle pelouse entourée de tilleuls, et à droite par l'Orangerie, établie au milieu d'une vaste étendue de terrain décorée d'allées et de contre-allées qui forment le plus délicieux ombrage; ce bâtiment avait été élevé en 1804 par l'impératrice Joséphine : on y a rassemblé une quantité considérable d'orangers d'une beauté remarquable; c'est là que commence le village de Robertsau. On arrive d'abord au jardin *Christian*, où se réunissent, les jeudis et dimanches, une foule de

personnes de toutes les conditions, attirées par le bal champêtre et les divers plaisirs que l'on y trouve réunis.

Le lendemain, en nous dirigeant au midi de Strasbourg, nous parcourûmes encore une espèce de Tivoli, appelé jardin *Baldner*, placé sur la chaussée qui conduit au polygone, situé lui-même dans une vaste plaine, disposée à cet effet en 1720, et agrandie en 1766. L'espace en est commode pour les différentes manœuvres d'artillerie : le caractère guerrier des Alsaciens, et leur goût pour les exercices militaires, se décèlent dans toutes les circonstances, car les habitans ont cédé d'eux-mêmes, sans aucune indemnité, le lieu où est construit ce polygone ; et, voulant stimuler davantage encore l'émulation des soldats, ils y ont élevé un obélisque en l'honneur de Kléber : qui pouvait mieux retracer leurs devoirs aux défenseurs de la patrie, que celui qui adressait ces paroles énergiques au jeune Marceau, près de se tuer de désespoir pour s'être laissé vaincre : *Jeune homme, allez vous faire casser la tête en défendant ce passage avec votre cavalerie ; c'est ainsi qu'il vous est permis de mourir.*

Un monument devait être élevé également à la mémoire du général Moreau au milieu des belles allées de tilleuls, de platanes, de marroniers et d'acacias qui forment ce qu'on appelle la promenade de *Contades*. La première pierre en fut solennellement posée le 27 septembre 1801; une plaque en cuivre, des monnaies, une inscription y furent enterrées; mais les événemens firent discontinuer ces travaux. Peut-être un jour, en fouillant sur cette terre, nos neveux croiront-ils qu'un monument fut élevé sur cette place à la mémoire du moderne Coriolan!.....

Les environs de Strasbourg offrent encore d'autres promenades aussi agréables, mais moins fréquentées; car, ici comme partout, la mode dirige les pas des promeneurs. Elle leur fait souvent abandonner les belles allées de Contades, les frais ombrages de la Robertsau, pour les conduire derrière la citadelle, dans une île située en face du village de *Kehl*, formée par le petit et le grand Rhin, appelé alors *Bras Mabile;* deux ponts en bois facilitent les communications avec cette île, dans laquelle l'armée du Rhin érigea un monument à la gloire du général *Desaix*. Le héros est ici dans ses domaines, puis-

que, de ce monument, on aperçoit les ruines du fort de Kehl, dont la défense rappelle un des beaux faits d'armes du *Sultan-Juste*. On critique généralement l'ensemble de cet obélisque; mais on en admire les bas-reliefs, exécutés par le célèbre sculpteur Ohmacht, qui habite Strasbourg, et à l'embellissement duquel il consacre son habile ciseau.

J'étais dans cette ville depuis quarante-huit heures, et, grâce à mes promenades autour et hors de son enceinte, je n'avais encore rien vu de son intérieur : Léon me fit remarquer combien cette grande ville est irrégulièrement bâtie; des rues sombres et étroites, des maisons avec pignons sur le devant, des étages saillans, tout rappelle le vieux et mauvais goût de l'architecture allemande, et contraste avec de belles rues, de beaux hôtels, des habitations élégamment bâties, etc.; mais c'est sur la cathédrale que la vue se porte avec un sentiment d'admiration! Plus de quatre siècles s'écoulèrent pendant sa construction; ses premiers fondemens datent de l'an 510; ils furent jetés, sous le règne de Clovis, à la place même où se trouvait, dans des tems plus reculés encore, le temple de *Crutzmann*, vieux guerrier

101981

vénéré à Strasbourg, et chez les anciens Germains. Le chœur, commencé sous Pépin, avait été continué sur un fort mauvais plan par son fils Charlemagne, qui décora cette église, l'enrichit, et lui fit présent de plusieurs reliques : mais, frappée de la foudre en 1007, ce fut *Wernher*, évêque de Strasbourg, qui entreprit de la réédifier en 1015, et qui posa la première pierre de la cathédrale proprement dite ; la nef ne fut achevée qu'en 1276. On assure que, durant les treize premières années de sa construction, plus de cent mille personnes concoururent aux travaux dirigés par un sentiment religieux, lequel rappelle la puissance de celui qui éleva en Egypte les fameuses pyramides. En 1277, l'évêque *Conrad III* fit construire l'une des deux flèches projetées * ; l'architecte *Erwin* donna les dessins, et en dirigea l'exécution jusqu'en 1318. Son fils, sa fille *Sabine*, puis Jean *Hultz* de Cologne, continuèrent les travaux d'après le même plan. Ce dernier mourut en 1365, après avoir élevé la flèche jusqu'au couronnement ; et ce fut l'archevêque Guillaume de *Dietsch* qui eut la gloire de l'achever en 1439. Mais comment

* L'autre ne fut point exécutée.

décrire les merveilles de cet édifice? sa forme grandiose, l'harmonie de ses proportions, le fini de ses détails, la délicatesse de ses nombreuses sculptures, son magnifique portail, la rosace qui le surmonte, les statues qui le décorent, la belle division de ce portail en deux étages, sa hauteur prodigieuse qui couronne une vaste plate-forme d'où s'élève majestueusement cette flèche pyramidale qui commande l'admiration : tout attire, surprend, étonne, dans ce monument, chef-d'œuvre d'architecture gothique, et témoignage frappant de la puissance religieuse.

La tour est octogone, mais les quatre tourelles dont elle est flanquée font croire d'abord que sa forme est carrée.

Ces tourelles renferment un petit escalier en spirale soutenu par des piliers fort délicats; l'effet d'ombre et de lumière qui se projette dans l'intérieur, joint à la marche ascensionnelle tournante, fatigue et cause souvent une sorte de vertige qui empêche beaucoup de personnes d'arriver jusqu'au sommet, dont la hauteur a été déterminée trigonométriquement, en 1804, par le corps des ingénieurs-géographes à quatre cent

trente-six pieds et un quart ou cent quarante-deux mètres *.

L'intérieur de l'église se divise en trois nefs ; le chœur a été rebâti dans les tems modernes : une horloge exécutée en 1474, et placée sur la droite dans un des bas-côtés, est un chef-d'œuvre de calcul astronomique ; les mouvemens des corps célestes, les heures, jours et mois, les phases de la lune, tout y est indiqué ; de petites figures y marquent le tems par leurs gestes :

* Plusieurs auteurs anciens ont porté cette élévation à cinq cent soixante-quatorze pieds (cent quatre-vingt six mètres), et les Strasbourgeois, habitués à considérer leur cathédrale comme plus élevée que la plus haute des pyramides d'Egypte, qui a cent quarante-six mètres, contestent l'exactitude des opérations des ingénieurs. Afin de prouver que le calcul établi pour servir aux bases géodésiques de la nouvelle carte de France manque de justesse, M. le chevalier *Coqueugniot* cite à l'appui, les résultats des anciens géographes, Lacroix et Moréri, et s'en rapporte surtout à l'historien Rollin, qui, dit-il, a consulté les auteurs grecs et romains.

M. le chevalier Coqueugniot sera sans doute plus heureux dans ses recherches historiques sur les Sarrasins, et il justifiera, par de meilleures preuves, la réputation qu'il s'est acquise parmi ses concitoyens par d'autres travaux littéraires.

cette machine très-compliquée n'est plus en mouvement depuis bien des années, et ne pourrait y être remise qu'au moyen d'une dépense d'environ cent mille francs. *Dasypodius*, mécanicien d'un mérite rare pour l'époque, en est l'auteur. On admire également la chaire à prêcher, construite en 1485, et remarquable en effet par la délicatesse de ses sculptures.

Beaucoup d'autres édifices méritent encore d'être cités; mais une description trop exacte deviendrait fastidieuse, et je me contenterai de les désigner sans ordre, et selon qu'ils se présenteront à ma mémoire. Je dois la priorité, cependant, au *château royal* et à sa magnifique terrasse; c'est en effet, après la cathédrale, le plus bel édifice de la ville : commencé par Gaston de *Rohan* en 1728, et fini en 1741, il fut successivement palais épiscopal, palais impérial; il est aujourd'hui château royal, et résidence de l'évêque, qui toutefois n'en occupe pas les grands appartemens. *L'hôtel de la préfecture* est au moins aussi vaste; il a été bâti en 1730 par le préteur royal *Klinglin*, qui l'habita longtems.

L'hôtel-de-ville, autrefois hôtel de Hanau ou

de Darmstadt, fut bâti au dix-huitième siècle; il renferme une belle collection de tableaux provenant de nos conquêtes en Italie, en Belgique et en Hollande. Près de l'hôtel des *Deux-Ponts*, habité par le commandant de la division militaire, se trouve, dans une petite rue qui conduit à la nouvelle salle de spectacle, un bâtiment appelé *Luxhof*, vieux palais destiné à recevoir des souverains, et qui aujourd'hui est transformé en brasserie. En 1433, l'empereur Sigismond y logea. La dépense de sa table n'était fixée qu'à six pfennings (deux sous de notre monnaie) par personne. Il est probable que, dans ces siècles peu éclairés, les dindes *truffées*, les *Gibraltar* de foie gras, les *terrines* de Nérac et tant d'autres richesses gastronomiques, n'exerçaient pas, comme de nos jours, leur influence ministérielle sur les élections et sur le bonheur des contribuables.

La plus ancienne église de Strasbourg (celle de *Saint-Etienne*, construite en 718) avait été convertie en salle de spectacle, tandis qu'une autre, destinée aux troupes allemandes, est devenue une synagogue. Après plus de quinze ans de délibérations, de projets commencés, aban-

donnés et repris, une salle de spectacle, digne d'une ville de cette importance, est enfin terminée. Elle est ornée d'un péristyle composé de six colonnes d'ordre ionique, provisoirement couronné par six muses. On ne peut regretter dans cette construction aussi élégante que solide, qu'une chose, c'est que les lois de l'acoustique n'y aient pas été mieux observées; défaut presque général des salles de spectacle de province.

Le caractère et les inclinations des Alsaciens m'étaient un sûr garant que les établissemens militaires n'avaient pas été négligés; aussi accordai-je une entière confiance à tout ce que m'en dit le jeune Léon, mon guide fidèle. En effet, l'école d'artillerie de Strasbourg est aussi bien établie qu'honorablement et savamment dirigée par l'officier-général qui en a le commandement depuis dix ans. Elle est placée dans un bel hôtel situé près de la salle de spectacle, et possède un musée d'armures antiques et gothiques, dont quelques-unes semblent n'avoir pu appartenir qu'à des géans. On a toujours reconnu le mérite des professeurs de cette école, et l'on ne peut passer sous silence des noms tels

que *Lombard*, *Argobast*, *Brakemhoffen et Dobenheim*.

La fonderie de canons, si renommée par l'excellence de ses procédés nouveaux introduits par l'ancien directeur M. *Maritz*, est attenante à l'école d'artillerie, ainsi que toutes ses dépendances.

L'arsenal, situé au nord-est, entre la ville et la citadelle, est très-remarquable par la beauté et l'étendue de ses bâtimens. Il est du petit nombre de ceux dans lesquels nos fidèles alliés, en 1815, n'ont point eu la faculté de puiser des gages de leur amitié pour nous.

Ne quittons pas les établissemens militaires sans parler des casernes de la *Finckmat*, au devant desquelles on passe en se rendant à l'église de *Saint-Pierre-le-Vieux*, dont la nef appartient aux protestans, et le chœur aux catholiques. Celle de *Saint-Pierre-le-Jeune* n'a de curieux qu'une tour et le tombeau du maréchal *Dubourg*. Il n'en est pas ainsi de l'église de *Saint-Thomas*, vieil édifice de peu d'apparence dont l'origine remonte vers l'an 670, mais où se trouvent de belles statues, exécutées par

Ohmacht, déjà tant de fois cité. Nous signalerons entre autres celles des professeurs *Schœpflin*, *Oberlin* et *Koch*. Le mausolée de ce dernier, célèbre professeur de droit, mort en 1813, représente son buste de grandeur plus que naturelle; au bas du piédestal sur lequel il est placé, est assise une figure qui lui offre une couronne de feuilles de chêne : c'est la ville de Strasbourg; près d'elle, est un génie pleurant la mort du savant; ce génie tient sous son bras des rouleaux de papiers qui indiquent ses ouvrages.

Mais le monument le plus remarquable renfermé dans cette église est, sans contredit, le tombeau en marbre de *Maurice*, électeur de Saxe, maréchal de France. Ce magnifique ouvrage est de *Pigal*, et suffirait seul pour immortaliser son auteur.

Le héros de Fontenoy, la tête couronnée de lauriers, le bâton de commandement à la main, et le corps couvert d'une armure guerrière, descend avec dignité les marches du tombeau, à la gauche duquel est la Mort que le héros regarde avec mépris, tandis qu'elle le presse d'entrer dans la tombe qu'elle tient entr'ouverte. A la gauche du maréchal, est un génie éploré

qui éteint son flambeau renversé, en observant l'auguste victime ; à la gauche de ce génie, les drapeaux français s'élèvent et rappellent les victoires de Maurice, tandis qu'à la droite du vainqueur on voit un lion, un léopard, un aigle, animaux symboliques des trois nations alliées dont il triompha dans les guerres de Flandre. Leur attitude d'épouvante, et les drapeaux brisés de ces puissances, indiquent leur défaite. Sur les degrés et au dessous du maréchal, paraît une figure pleine de grâce et d'expression, inspirant, dans sa douleur et sa dignité, le plus touchant intérêt : c'est la France, qui paraît vouloir d'une main retenir le héros, et de l'autre repousser la Mort. Derrière une pyramide, au bas de laquelle est le maréchal, Hercule témoigne aussi sa douleur, et on lit sur le devant de la pyramide, cette inscription en lettres dorées :

MAURITIO SAXONI
CURLANDIÆ ET SEMIGALLIÆ DUCI
SUMMO EXERCITUUM REGIORUM PRÆFECTO
SEMPER VICTORI
LUDOVICUS XV
VICTORIARUM AUCTOR ET IPSE DUX
PONI JUSSIT.
OBIIT XXX NOV. ANNO MDCL ÆTATIS LV.

A Maurice de Saxe, duc de *Courlande* et de *Semigalle*, maréchal général des armées du roi, partout vainqueur. Louis XV, auteur et témoin de ses victoires, lui a fait ériger ce monument. Il est mort le 30 novembre, l'an 1750, dans la cinquante-cinquième année de son âge.»

Je citerai cette autre épitaphe en vers blancs, remarquable par sa singularité; chacun des vers se termine par un nombre dont le total produit 55; elle nous a paru mériter une place ici:

Son courage l'a fait admirer de chac. 1
Il eut des ennemis, mais il triompha. 2
Les rois qu'il défendit sont au nombre de. . . . 3
Pour Louis son grand cœur se serait mis en. . . 4
Des victoires par an il gagna plus de. 5
Il fut fort comme Hercule et beau comme Tyr. . 6
Pleurez, braves soldats, ce grand homme *hic ja* 7
Il mourut en novembre, et de ce mois le. . . . 8
Strasbourg contient son corps en un tombeau tout 9
Pour tant de *Te Deum**, pas un *De profun.* . . 10

Total pareil. 55

Nous échangeâmes, mon guide et moi, nos observations sur ce magnifique mausolée. La

* Maurice de Saxe était protestant.

figure, la démarche, l'attitude du maréchal sont sublimes; et en général tout le côté droit qui se compose du héros, de la *France* sous les traits d'une femme désolée, du *génie* éteignant son flambeau, et de la *Mort* entr'ouvrant la tombe, est admirable; seulement la Mort représentée sous la figure d'un squelette, quoique presque entièrement voilée, offre une image repoussante; l'autre côté présente une allégorie assez froide; l'*Hercule*, chef-d'œuvre pris isolément, n'est plus, eu égard à l'ensemble de la composition, qu'une figure sans rôle essentiel ayant toute la froideur de l'allégorie mythologique; j'aurais préféré un vieux compagnon d'armes du maréchal.

Strasbourg réunit à son commerce, déjà si actif, une autre branche d'industrie autrefois très-importante, et qui vivifiait toute l'Alsace, mais que le monopole a retirée des mains des particuliers, pour la concentrer dans celles du gouvernement, qui s'en est par là approprié les bénéfices les plus considérables, ceux de la fabrication et de la vente exclusive : je veux parler de la culture et de l'exploitation du tabac.

Toutefois, la culture de cette plante occupe

encore une grande portion du sol dans le département du Bas-Rhin. Les tabacs qui ne sont pas livrés à la régie jouissent de la faculté d'être exportés, et vont alimenter à l'étranger les nombreuses fabriques qui s'y sont élevées depuis le régime du monopole en France. J'ai vu la *manufacture royale des tabacs;* elle occupe un vaste terrain et un grand nombre d'ouvriers de tout âge et tout sexe.

Le *palais de justice* tient encore un rang distingué parmi les édifices de cette ville.

Avant de parler des bibliothèques, des musées, et des différentes écoles, il est tems de considérer les Strasbourgeois sous un nouveau point de vue : j'ai rendu justice à leur loyauté, à leur dévouement pour la patrie, à leur vertu guerrière, à leur émulation pour tous les genres d'industrie, examinons-les actuellement sous les rapports de l'instruction, des belles-lettres et des beaux-arts. Les villes allemandes, depuis le seizième siècle, se sont toujours distinguées par leur goût pour les établissemens littéraires ; les sciences et les arts y ont trouvé de dignes interprètes, dans des tems même où les ténèbres de l'ignorance régnaient encore sur toutes les

contrées voisines. Strasbourg, ville libre et protégée par les empereurs, n'est point restée en arrière; déjà, avant la fin du quinzième siècle, il y avait une société littéraire et un gymnase établi en 1537, sous les auspices du célèbre *Jean Sturm*, qui, faisant rougir la noblesse de son peu d'aptitude aux sciences, et de son mépris pour l'accroissement des lumières, compta bientôt parmi ses disciples, outre la foule des plébéiens, trois princes, vingt-quatre comtes et barons, et plus de deux cents gentilshommes; mais ce fut surtout l'établissement du culte protestant à Strasbourg, qui acheva d'y étendre et d'y propager cette noble émulation pour le développement des lumières que l'on remarque aujourd'hui dans toutes les classes de la société. En adoptant la doctrine de la confession d'Augsbourg, les chanoines du chapitre Saint-Thomas avaient promis de se vouer à l'instruction publique; ils le firent, et c'est là l'origine de l'académie de Strasbourg, à qui l'empereur Maximilien II accorda, en 1560, de nombreux priviléges, qui furent confirmés vingt ans plus tard par Ferdinand II, et maintenus lors de sa réunion à la France. Convertie en séminaire protestant, par

un décret du 20 mai 1803, cette académie est actuellement subordonnée au consistoire général de la confession d'Augsbourg; son président est directeur né de l'académie, et c'est sur sa présentation, d'après toutefois les avis de l'académie, que sont nommés les professeurs; déjà, avant la révolution, on y avait réuni un pensionnat, désigné sous le nom de *collége de Wilhelmiles*, dans lequel on reçoit gratuitement, ou pour une pension modique, de jeunes étudians qui se destinent au ministère du culte protestant de la confession d'Augsbourg; n'ayant plus de professeurs particuliers, ils suivent les cours de l'académie protestante, désignée sous le nom de *gymnase*, et y reçoivent des leçons de théologie et de droit romain; ils y étudient en même tems les langues hébraïque, grecque, arabe et syriaque. Strasbourg renferme une académie proprement dite, dont toutes les sections étaient réunies naguère dans un vaste et magnifique bâtiment attenant à la cathédrale et communiquant au collége royal; elle en a été évincée par le grand séminaire. Placée aujourd'hui dans l'ancien hôtel de la prévôté, et dans d'autres édifices isolés, elle n'offre plus cet ensemble si

nécessaire, si précieux, qui permet de tout coordonner, et d'offrir à la fois aux élèves, tous les moyens d'instruction que l'institution des académies a pour but de leur procurer.

Cette dislocation a été très-fâcheuse, et le sera aussi long-tems que la ville ne trouvera pas le moyen d'affecter à son académie, qui méritait peut-être plus d'égards, un local digne des richesses qu'elle possède et de la célébrité qu'elle a acquise. Parmi ses richesses on distingue surtout un beau cabinet d'anatomie comparée, enrichi tous les jours par les travaux du savant J. Frédéric *Lobstein*, et du conservateur M. *Graüel*, homme aussi modeste qu'instruit; une belle collection d'instrumens, un laboratoire de chimie et un riche musée d'histoire naturelle, qui vient en partie de celui du célèbre *Hermann*, acheté par la ville : parmi les cent soixante espèces de mammifères qu'il contient, et dont quelques-unes sont fort rares, je remarquai un loup énorme, qui avait été pris par les habitans du village et de la forêt de Haguenau pour un *loup-garou;* mon guide m'avoua qu'en dépit de leur goût pour l'instruction, ses compatriotes avaient toujours eu la faiblesse de

croire aux revenans et aux sorciers ; que cette ridicule superstition était si répandue, qu'il y a peu d'années encore que le loup qui était sous nos yeux, et qui fut tué d'un coup de hache par un homme peu robuste, en 1799, avait jeté la terreur dans tous les environs, et qu'on croyait voir revenir, sous la forme de cet animal, un infâme brigand puni de mort, dans ce tems-là, pour ses crimes.

Une anecdote plus ancienne, mais aussi authentique, fait voir à quel excès de crédulité peuvent s'abandonner des hommes privés de toutes lumières. En 1417, un grand nombre de nobles se trouvant réunis pour les affaires de l'état, le chevalier Jean de *Westhuse*, décédé depuis huit jours, apparut dans l'assemblée, monté sur une chèvre ; la stupeur fut si complète parmi ces gentilshommes, que vingt-deux en tombèrent malades, et que la moitié en mourut.

Outre les bibliothèques particulières de chaque faculté, la ville en possède deux, l'une située dans l'une des tours sur le rempart, à laquelle on a réuni un observatoire et un cabinet d'antiquités, appelé pompeusement le musée de Strasbourg ; l'autre, beaucoup plus considéra-

ble, est la *bibliothèque publique*, placée dans le *Temple-Neuf*, près du gymnase protestant, établi dans l'ancien couvent de *Saint-Guillaume;* cette bibliothèque en réunit trois bien distinctes, savoir : celle de l'ancienne université protestante, celle du professeur Schœpflin, et celle qui est formée des débris des bibliothèques des couvens; la première, quoique publique comme les autres, appartient au séminaire protestant; c'est la plus curieuse; elle contient plus de quatre mille volumes des premières époques de l'imprimerie, une centaine même ont été imprimés avec des caractères sculptés; elle possède encore plusieurs rares manuscrits, parmi lesquels on remarque une lettre autographe de François Ier adressée aux états d'Allemagne en 1535, un traité en grec, appelé *synodicum*, rédigé au neuvième siècle, par un auteur anonyme, et contenant le sommaire des conciles tenus pendant les neuf premiers siècles de l'Eglise chrétienne.

Je remarquai surtout avec plaisir, dans ces vastes salles, le portrait de Jean *Guttemberg*, inventeur de l'imprimerie; il naquit à Mayence, mais ce fut à Strasbourg, en 1436, qu'il fit ses

premiers essais. Jean *Mentel*, ou Mentelin, cultiva, après lui, cet art, et fit paraître la première Bible allemande en 1466. L'épitaphe du célèbre imprimeur est placée auprès du portrait de Guttemberg. On y voit également d'autres portraits d'hommes plus ou moins célèbres ; l'épée de Kléber et le poignard de son assassin y sont aussi déposés.

Au dessous de la bibliothèque, est l'*auditoire* du séminaire protestant, où l'on célèbre les actes publics et où se fait la distribution des prix aux élèves du gymnase.

Tant de bibliothèques, tant d'établissemens littéraires, un goût si prononcé pour les belles-lettres, ont dû produire des hommes distingués ; aussi les Strasbourgeois citent-ils avec orgueil une foule de savans, d'érudits, que chaque siècle a vus naître dans ses murs : les nommer tous ici serait impossible ; mais comment ne pas signaler Sébastien *Brandt*, orateur, poète, professeur de législation, auteur d'une satire accueillie avec transport dans toute l'Europe ; Thomas *Murner*, que son esprit vif, que son imagination brillante placent au premier rang des poètes satiriques de son tems ; Jean *Fischart*, comparé à Aristophane

et à Rabelais pour l'esprit et la verve comiques ; Michel *Moscherosch*, à qui l'on accorde le tact d'observation, la finesse de Lucien ; *Agérius*, qui enrichit la botanique de ses précieuses découvertes ; Daniel *Speklin*, qui, de simple fermier, devint l'un des plus habiles architectes du quinzième siècle ; *Blessig*, célèbre professeur en théologie, dont le monument, exécuté par Ohmacht, doit être placé au Temple-Neuf ; *Obrecht Obry*, que Bossuet considérait comme *un abrégé de toutes les sciences et un homme de toutes les nations; Silberrad* et *Ehrlen*, ses élèves ; *Schœpflin*, le même qui a légué sa bibliothèque à la ville, l'un des plus illustres professeurs de l'ancienne université protestante ; Michel *Lorente*, son disciple, historien aussi profond qu'érudit, mort en 1800 ; *Brunck*, savant helléniste, membre agrégé de l'Institut, ainsi que *Lombard* et *Arbogast*, savans mathématiciens ; *Villecourt*, mort à vingt-deux ans, et que M. de Laplace comparait à Pascal ; Jean *Hermann*, médecin et naturaliste distingué, le premier qui ait donné des leçons publiques d'histoire naturelle, et qui a laissé dans son fils Frédéric *Hermann* un digne successeur de ses vastes et utiles connaissances ;

Jean-Frédéric *Hermann*, frère du premier, ancien doyen de la faculté de droit, ancien maire de Strasbourg, et l'un des hommes qui méritent le plus l'estime et la considération de ses concitoyens, tant par les services qu'il leur a rendus, par ses vertus publiques et privées, que par son excellent ouvrage sur l'histoire de la ville.

J'ai déjà cité quelques poètes, en voici d'autres encore qu'il n'est pas non plus permis d'oublier; on doit à *Ollfried*, de Vissembourg, le plus ancien et le plus curieux monument de la Tudesque; c'est une traduction paraphrasée de l'Evangile en vers. Le pape *Léon IX*, de la famille des comtes de Dabo, à laissé un recueil de poésies religieuses; enfin, au couvent de Sainte-Odile, trois abbesses cultivèrent les lettres et la poésie avec succès; *Rélinde*, au douzième siècle; *Héralde*, plus célèbre encore, et enfin *Edelinde*, sa sœur ou sa parente. Ce sont ces trois femmes illustres qui ont fait dire à M. Grandidier : « Au douzième siècle, on vit » Hohenbürg rempli de chanoinesses également » savantes et régulières; et, tandis que presque » toute l'Europe était plongée dans la barbarie » et l'ignorance, on vit quelques femmes rappe-

» ler dans l'Alsace l'amour de la littérature et » des sciences. »

Je citerai encore *Gunther*, qui s'est immortalisé par son poëme de *Ligurinus*, réimprimé en 1812; *Godefroy*, de Strasbourg, le plus célèbre des troubadours alsaciens; Jean *Sapidus*, ami d'Erasme; Paul *Crusius*, auteur de comédies héroïques latines; Jacques *Balde*, appelé l'Horace des Allemands; Gaspard *Brubow*, connu par plusieurs drames latins; le baron *Nicolaï*, fils d'un magistrat de Strasbourg, précepteur de l'infortuné Paul Ier, empereur de Russie, puis conseiller d'état, et président de l'académie de Saint-Pétersbourg, l'un de nos poètes les plus féconds, et dont le fils, diplomate éclairé, a épousé une princesse de Broglie, petite-fille d'un maréchal de France. Strasbourg revendique encore la gloire d'avoir donné le jour au baron *Ramond*, conseiller d'état et membre de l'Institut, section des sciences; au savant et spirituel *Andrieux*, l'un de nos académiciens et de nos professeurs les plus distingués! *Arnold*, *Ehrenfried*, *Staeber*, *Schaller-Jaeglé*, *Lamey*, méritent aussi d'être cités parmi les poètes dont s'honore notre Parnasse alsacien.

Les beaux-arts ne sont pas moins heureusement cultivés à Strasbourg que les belles-lettres. Dans tous les tems, à toutes les époques, cette ville a produit d'habiles artistes : reportons-nous au quatrième siècle, nous trouvons les noms illustres des deux *Wurmser*, inventeurs de la peinture à l'huile; *Diéterlin*, bon peintre, grand architecte, inventeur du pastel; *Scheffer*, non moins célèbre dans les mêmes parties; *Bauer*, peintre et sculpteur de Ferdinand; *Gassner*, paysagiste des plus distingués; Jean *Weyler*, reçu, en 1791, membre de l'académie de peinture, lequel a excellé, ainsi que sa femme, dans la miniature sur émail; *Lutherbourg*, reçu également à l'académie à peine âgé de vingt-six ans; *Manlich*, dont les tableaux de genres sont si recherchés, et enfin *Benjamin de Zix*, qui nous a laissé de belles vues d'Alsace.

Parmi les modernes, j'ai déjà signalé le célèbre sculpteur Ohmacht, né en Souabe, mais fixé depuis long-tems et pour toujours à Strasbourg, qu'il embellit de ses chefs-d'œuvre. Je retrouve ici un nom cher à la nouvelle école, *Christophe Guérin*, dessinateur et graveur distingué; son frère, peintre en miniature, Ga-

briel *Guérin*, qui remporta la médaille d'or à l'exposition de 1818; *Heim*, qui obtint le grand prix l'année précédente; *Sculler*, *Bein*, *Muller*, graveurs célèbres; et enfin Louis *Merlin*, habile paysagiste, fils de Charles Merlin, à qui l'Alsace doit la création d'une grande partie de ses mécaniques, de ses filatures et de ses fabriques. Heureux l'amateur admis dans la galerie nombreuse et si remarquable du baron *Mathieu Faviera*, ancien intendant des armées en Espagne, où il a recueilli la plupart de ces beaux ouvrages, dans la crainte, dit-on, qu'ils ne tombassent en des mains sacriléges, et ne fussent perdus pour l'admiration de la postérité!

Strasbourg ne m'offre plus rien de curieux à voir, et pourtant j'ai peine à quitter cette grande et belle cité, où tant d'élémens de gloire, d'illustration et de bonheur se trouvent réunis!..... Sa population, d'environ cinquante-quatre mille habitans, présente une agglomération assez singulière. Les cinq cultes différens qu'on y professe sont divisés dans les proportions suivantes: *vingt-sept mille catholiques*, *vingt-cinq mille luthériens*, *neuf cents réformés*, *quinze cents juifs et cent quarante anabaptistes*.

La tolérance religieuse n'est pas la seule cause de la prospérité de cette ville florissante. Avant de la quitter, cherchons à nous faire une idée des goûts et du caractère propre de ses heureux habitans. La fertilité du sol, l'industrie, le commerce et l'indépendance qui en est la suite naturelle, y attirent de tous côtés une foule de Suédois, d'Allemands, d'Espagnols, dont les caractères et les goûts ont dû nécessairement modifier ce que j'appelle la physionomie alsacienne. Le Strasbourgeois n'en diffère pas moins de ces aventureux cosmopolites qu'un sol ingrat emporte si souvent loin de leur patrie, ou que le besoin du changement porte à l'émigration; rien n'altère son attachement à la terre qui l'a vu naître : c'est là que, de loin comme de près, il place son bonheur, ses délices; et si des événemens impérieux l'en éloignent, ses souvenirs l'y reportent sans cesse : il est rare qu'il ne vienne pas de tems à autre saluer ce berceau chéri, ou du moins lui faire un dernier adieu.

Doué par la nature d'une force et d'une vigueur particulières, il fait servir ces avantages à la prospérité de son pays; sa patience, sa persévérance qu'aucun obstacle n'arrête, se-

conde le génie, et le conduit souvent aux éclatantes découvertes; mais, si tous les arts, toutes les sciences, ont droit à son hommage, il est cependant facile de remarquer sa prédilection pour tous ceux qui ont un but d'utilité publique; ce qui n'est que brillant ne parvient pas à le séduire; et c'est à cette préférence pour les avantages réels et solides, qu'il faut sans doute attribuer le développement de tous les genres d'industrie dans ces contrées : toutefois sa patience, son économie, son désir même d'acquérir des richesses, sont loin de le rendre égoïste; froid au premier abord avec les indifférens, il est franc et généreux envers le malheureux, il prévient sa prière; et son insouciance que l'on croirait naturelle se change bientôt en un vif empressement lorsqu'il s'agit de faire le bien : sa gravité apparente ne détruit pas un véritable penchant à la gaieté; et si elle cesse avec l'occasion, elle n'en est que plus ardente les jours consacrés aux plaisirs, ce qui forme alors un contraste bien plus frappant avec l'austérité un peu monotone de sa vie habituelle; du reste, observateur rigide des devoirs que lui imposent son état, sa constitution politique, et les bien-

séances sociales; dévoué à sa religion et aux formes de gouvernement; sensible à l'injustice et aux malheurs, sa tête s'exalte, son cœur se passionne lorsqu'il croit voir les intérêts de la patrie compromis ou méconnus... : son enthousiasme alors tient de la colère; il se calme rarement sans avoir commis quelques excès, et menace encore après avoir recouvré son sang-froid : en un mot, calme et modéré au sein de la paix, il sait mieux que tout autre faire fleurir les arts et l'industrie; mais, ardent et impétueux dans la guerre, il se précipite dans les combats, sûr d'y rencontrer la victoire ou la mort.

Je me répéterais en parlant des nombreuses fabriques qui enrichissent Strasbourg et ses environs comme le reste de l'Alsace; cependant je ne puis me dispenser de dire un mot de la manufacture d'armes blanches établie à *Klingenthal*, d'où il sort des lames damassées, égalant au moins celles de Perse et de Syrie; de six fabriques de crics; de celles où se confectionnent les instrumens de chirurgie, de mathématiques, de musique et de physique; enfin des fabriques d'orfévrerie, à la renommée desquelles a si puissamment contribué le célèbre ciseleur *Kirstein*,

qui fait en ce genre des ouvrages vraiment admirables.

Rien de plus joli, de plus élégant, de plus riche, que le costume alsacien. Les hommes portent de prédilection un habit noir de ratine, sans collet, de forme carrée, et chargé de brandebourgs. Cet habit reste ouvert, et laisse voir une veste rouge à boutons dorés; leur culotte, de même étoffe que l'habit, est recouverte au dessus du genou par des bottes molles, ou par de longues guêtres s'ils sont chaussés en souliers: un chapeau de paille ou de feutre complète l'habillement des hommes. Les femmes portent également un grand chapeau de paille; la forme en est basse, et les longues tresses de leurs cheveux qu'elles laissent flotter au dessous sont terminées par des nœuds de rubans; celles dont la tête est découverte (j'ai déjà dit que c'était le privilége de la sagesse) relèvent ces longues tresses en forme de couronne, et les fixent avec de longues épingles ou des flèches d'or: elles portent une pièce de carton terminée en pointe devant leur corsage; cette pièce, couverte d'ornemens, est retenue par d'élégans nœuds de rubans, tandis qu'une longue cravate de soie noire, après

avoir fait plusieurs fois le tour de leur cou, vient retomber sur la poitrine ; un justaucorps qui dessine gracieusement la taille, des manches de toile d'une blancheur éclatante, et dont l'ampleur disparaît au poignet, où elles se terminent par une petite manchette plissée, une jupe de serge fine, qui est ordinairement de couleur verte, complètent l'habillement des femmes du peuple et de la petite bourgeoise ; cette jupe, bordée d'un large ruban pourpre dont le vert fait encore mieux ressortir l'éclat, présente mille plis par derrière, et ne tombant que jusqu'à la moitié de la jambe, laisse voir un bas fin du plus blanc coton ; le soulier, dont le talon est ordinairement très-haut, est serré par une boucle d'un métal brillant.

Je me disposais à quitter l'antique Argentina, et à porter mes pas vers de nouvelles contrées, lorsque Léon me décida à faire encore une excursion au dehors. « Vous avez, me dit-il, parlé des talens de trois célèbres abbesses de *Sainte-Odile ;* mais vous ignorez l'intéressante histoire de la sainte, et c'est sous les ruines mêmes du monastère fondé par elle, que je veux vous en entretenir. » Nous dirigeâmes nos pas vers le

sud-ouest, et après quatre heures de marche nous arrivâmes à la petite ville de Barr.

En sortant de ses murs, au milieu des nombreuses vallées qui l'environnent, nous aperçûmes l'ancien château de *Landsberg* et le *Mont-Chauve*, dont le nom indique la stérilité. Landsberg, dont l'origine remonte à *Frédéric Barberousse*, est tombé sous la faux du tems; il n'en reste plus qu'une haute tour carrée, deux tourelles et une muraille antique : à travers les arbres qui disputent à ces ruines ce sol oublié, je m'avançai jusqu'au sommet de la montagne. C'est là où se trouve l'ancien monastère; mais, avant de nous y rendre, Léon dirigea mes pas vers le nord, et bientôt la terre ne nous offrit plus qu'un sol sans végétation. Parvenus sur la crête d'un énorme rocher environné de précipices : « C'est ici, me dit mon guide, le *Manoelstein*, nom qui signifie la pierre du *Petit-Homme.* » Une vue magnifique se déroule alors à nos regards; le vaste bassin de l'Alsace, les belles vallées qui le coupent, les collines qui le forment, les rivières qui le fertilisent, attirent tour à tour notre attention : j'aperçois le *Hungersberg*, qui élève sa cime au dessus des autres

montagnes; le beau val de *Villé* s'étend à sa base; d'autres sommités moins élevées m'offrent de sombres forêts, et les ruines des châteaux d'*Andlau* et de *Sperburg :* mais il faut quitter ce charmant point de vue, et revenir à travers des masses de rochers sur le plateau du Hohenbürg, où l'on voit encore des vestiges d'une muraille romaine qui comprenait une enceinte de quatre lieues : au delà d'un bâtiment que nous traversons sous un passage voûté, on arrive sur une esplanade plantée de vieux arbres; à droite s'élèvent les murs du monastère, à gauche la chapelle des Anges, construite sur un rocher à pic. A l'entrée, un arbre antique, entouré d'un banc de pierre, offre le repos et l'ombrage aux pélerins et aux jeunes filles qui viennent demander des maris, et qui, pour voir leurs vœux exaucés, doivent faire sept fois le tour de la chapelle. Nous entrons enfin dans l'enceinte où sont déposés les restes de sainte Odile; l'aspect en est sombre et pénible : sous ces voûtes surbaissées, quelques ouvertures rares laissent à regret pénétrer une sinistre lumière; à peine aperçoit-on la statue de sainte Odile placée à genoux sur son tombeau.

C'est là que je devais apprendre les malheurs de cette infortunée fille d'*Attichus*, duc d'Alsace, qui la voua à la mort, parce qu'elle était aveugle. Plus chère, par son malheur même, au cœur de *Béréshinde*, cette tendre mère parvint à la soustraire à la fureur de son père, et la confia aux soins d'une abbesse, son amie : un médecin célèbre lui rendit la vue; mais son ame sensible se reportant sans cesse près de ses parens, elle passait ses jours dans le chagrin et la douleur. Bientôt, dévorée du désir d'embrasser les auteurs de ses jours, elle parvient à informer son jeune frère *Hermand* de ses sentimens; celui-ci les partage; mais ses sollicitations sont repoussées par la colère et l'emportement de son père, irrité de savoir la victime échappée à ses ordres cruels. Ce barbare les renouvelle, et veut de rechef livrer à la mort sa fille infortunée; mais Hermand ne peut croire que son père résistera à la vue d'Odile, il engage sa sœur à venir se jeter à ses pieds; le lieu est fixé : c'est sur la cime même du Hohenbürg. Attichus y faisait construire un château; il s'y arrêtait souvent pour en surveiller les travaux; c'est là, c'est dans ce lieu paisible, que le frère d'Odile veut la

présenter à son père. Au jour marqué, le jeune Hermand suit le duc à la chasse; tandis qu'Attichus contemple, en se reposant, les murs qui s'élèvent, un murmure confus semble partir du fond de la vallée ; des voix se mêlent, des prières se font entendre, et deviennent à chaque instant plus distinctes ; c'était Odile, objet de respect et de pitié!..... Le peuple se précipitait sur son passage et admirait sa grâce, sa modestie, en sollicitant sa bénédiction. Le duc, étonné, demande au jeune Hermand d'où vient ce rassemblement; mais à peine celui-ci lui a-t-il répondu, en lui montrant la vertueuse Odile qui vient essayer de fléchir son courroux, que ce père dénaturé saisit l'épieu dont il est armé pour la chasse, en frappe son fils, qui tombe sans vie à ses pieds. Le remords cruel vient alors se fixer dans le cœur de ce père barbare; sa fille paraît, mais c'est lui qui tombe à ses pieds; il fait vœu de passer sa vie à prier sur le tombeau d'Hermand, et ne comptant plus, pour fléchir l'Eternel, que sur les prières de sa fille, il lui demande le sacrifice de sa liberté; la douce vierge l'avait déjà résolu : elle renonce sans peine au bonheur de l'hymen, aux pompes d'un monde

qu'elle ne connaît pas, et bientôt le château de Hohenbürg, changé en monastère, se peuple de filles nobles, accourues, à la voix d'Attichus et de sa fille, de toutes les parties de l'Europe. Odile alors fit construire, dans la vallée de *Niéder-Munster*, un second monastère, qu'elle gouverna, comme le premier, selon la règle de saint Augustin : charitable autant que pieuse, elle éleva aussi un hôpital où elle soignait elle-même les vieillards et les malades, et c'est au milieu de ces soins pénibles qu'elle vécut un siècle, entourée du respect et de la vénération publique. Il ne reste plus de Niéder-Munster que des voûtes en ruines, et de l'hôpital, qu'un hermitage ombragé par de vieux arbres.

En descendant du Hohenbürg, vers Niéder-Munster, nous trouvâmes, à droite du chemin, une fontaine formée, dit la chronique, par les pleurs de sainte Odile; on prétend que son eau a la vertu de guérir les maladies des yeux, et l'on voit suspendu en *ex voto*, à la chapelle de la sainte, un grand nombre de tableaux représentant des yeux de toute espèce.

Il fallut enfin me séparer du jeune militaire et de son bon et respectable parent; ils m'accom-

pagnèrent jusqu'à la voiture, et de loin encore j'apercevais le vieil invalide agitant son mouchoir du seul bras qui lui restait.

Je dirigeai ma course vers la Lorraine : en traversant *Saverne*, petite ville de quatre mille ames sur la frontière du département du Bas-Rhin, à cinq lieues de Strasbourg, on me raconta une anecdote assez curieuse, relative au goût prononcé des Alsaciens pour la valse ; en voici, dit-on, l'origine : En 1418, une femme, sujette à des maux de nerfs, se mit à danser, et, au bout de quatre jours, dansait encore, lorsqu'on la conduisit à Saverne, dans la chapelle consacrée à saint *Guy*, lequel, suivant l'opinion générale, guérissait de la passion déréglée de la danse. Il suffisait de faire sauter les malades autour de cette chapelle ; cette femme fut guérie ; mais bientôt d'autres femmes éprouvèrent les mêmes accès, et il fallut avoir recours au seul remède efficace ; toutefois, plus il en guérissait, plus le nombre des danseuses semblait s'accroître : en moins d'un mois la maladie devint contagieuse ; on fut alors obligé de répartir plus de deux cents de ces femmes dans de grandes salles rondes, où on les laissa danser tout à leur aise.

en tournant deux à deux : la chronique ne dit pas si on leur envoya des danseurs ; mais on prétend et il est notoire, que c'est depuis cette époque que date le goût prononcé des Strasbourgeoises pour la valse, et c'est de là aussi qu'est venu le proverbe autrefois si commun en Allemagne : *Das dich sanet veits-taur ankomme !* Que la danse de saint Guy te prenne !

« Quels sont, demandai-je à un de mes compagnons de voyage, ces bons paysans qui sortent avec nous de Saverne, emmenant leurs voitures attelées d'un ou deux chevaux? Leurs habits taillés à l'antique n'ont pas de boutons ; leur tournure simple, leurs figures paisibles, offrent un caractère qui leur est particulier. — Ce sont des *anabaptistes*, me répondit-il ; mais ce nom ne me rappelle plus les cruels disciples de *Stock* et de *Muncer*. Ce ne sont plus ces fanatiques féroces qui, se fondant sur ces paroles : *Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive*, désolaient l'Allemagne, égorgeaient tout ce qu'ils appelaient les ennemis du Seigneur ; et qui, sans s'intimider de la mort de leurs chefs, renouvelaient sans cesse leurs vengeances et leurs assassinats. Les anabaptistes actuels n'admettent

pas d'autres principes que celui de la justification de l'homme par les mérites de Jésus-Christ..... Ils rebaptisent leurs enfans *, parce que le Sauveur du monde fut lui-même baptisé une seconde fois : mais du reste ce sont les plus doux comme les plus humains des hommes ; ce sont les quakers de l'Alsace : livrés aux travaux agricoles, à ceux des manufactures ou du commerce, ils vivent au milieu des autres communions, condamnés par elles, mais paisibles, ignorés, pratiquant toutes les vertus, et n'en affichant aucune. Ils n'habitent que les montagnes, et ne descendent dans la plaine que fort rarement. »

Nous étions sur la montée de Saverne ; c'est une grande et belle route qui conduit au sommet des montagnes qui séparent deux provinces également intéressantes pour l'observateur. Ici l'œil ne rencontre plus ces monts élevés, si communs en Alsace ; à peine aperçoit-il quelques sommités peu remarquables, et, de distance en distance, des collines qui divisent le département en une foule de vallons ; s'il est vrai, comme me l'assurèrent mes compagnons de voyage,

* C'est ce qui leur fit donner le nom d'Anabaptistes.

que celui-ci soit le plus fécond en rivières, en ruisseaux, une fertilité abondante, une végétation qui se renouvelle sans cesse, doit régner dans cette belle contrée.

Me voici à *Sarrebourg*, siége d'une sous-préfecture et d'un tribunal de première instance, petite ville de quinze cents ames, qui n'est importante que par sa situation sur la grande route conduisant de Nanci à Strasbourg, et considérée sous ce rapport comme le point le plus favorable pour l'établissement d'un entrepôt militaire, d'où l'on tirerait les subsistances pour alimenter une armée qui se trouverait sur le Rhin. La ville de Sarrebourg renferme dans son enceinte de vastes magasins et huit fours de boulangerie, qui peuvent fournir trente-deux mille rations de pain par jour. Quoique petite, cette ville a des manufactures importantes; on y fabrique des faux, des scies, du fer-blanc, de l'alun, de l'eau-forte, de la porcelaine et des tabatières. La manufacture de toile à voiles, de M. Demange, a aussi de la réputation. Tout l'arrondissement offre de belles plantations de merisiers, et l'excellent kirchen-wasser, que l'on en distille, est en grande quantité.

A quelques lieues de Sarrebourg, et toujours sur la grande route, je traversai la petite ville de *Blamont*, arrosée par la Vezouze, qui prend sa source au milieu des forêts limitrophes du département des Vosges; cette petite rivière passe à très-peu de distance et à l'est de Blamont, près *Cirey*, ce lieu charmant, immortalisé par le séjour de Voltaire et de Mme du Châtelet. C'est là, dans cette douce retraite, embellie par le travail, l'étude et l'amitié, que le grand homme traça les beaux vers d'*Alzire*, de *Mahomet*, qu'il acheva ses admirables *Discours sur l'homme*, qu'il écrivit l'*Histoire de Charles XII*, prépara les belles pages du *Siècle de Louis XIV*, et rassembla les précieux matériaux pour son *Essai sur les mœurs*.

C'était en méditant sur les traits sublimes qui devaient animer l'entretien du génie universel, et de cette femme si extraordinaire par le but de ses études, par son savoir profond, par sa rare supériorité, qu'elle cachait avec tant de grâce dans les cercles frivoles, où son rang, son âge, sa fortune, et même son enjouement naturel l'entraînaient; c'était, dis-je, en m'occupant de Mme du Châtelet, que j'arrivai à

Lunéville, où mourut cette femme célèbre, dans un âge où elle promettait de faire encore long-tems les délices de la cour et des cercles les plus brillans, cette femme enfin, dont son illustre ami a dit en si beaux vers:

L'univers a perdu la sublime Emilie,
Elle aima les plaisirs, les arts, la vérité:
Les dieux, en lui donnant leur ame et leur génie,
N'avaient gardé pour eux que l'immortalité.

Lunéville est située à l'entrée d'une belle plaine sur la gauche de la Vezouze, à droite de la Meurthe, et un peu au dessus du confluent de ces deux rivières. L'opinion la plus accréditée sur l'origine de cette ville est qu'elle n'était qu'un simple rendez-vous de chasse, mais que son heureuse position y fit multiplier les habitations; en sorte qu'au dixième siècle Lunéville était déjà chef-lieu d'un comté, qu'un duc de Lorraine, *Mathieu II*, réunit à ses états en 1243. Entourée de fortifications par ses successeurs, elle les perdit peu de tems après que le maréchal de Longueville s'en fut emparé: mais c'est au duc Léopold, qui y fixa sa résidence, que Lunéville a dû une partie de ses agrandissemens.

Ce prince y fit construire un très-beau palais; et Stanislas, roi de Pologne, qui depuis y avait aussi établi son séjour, l'embellit encore en y créant de nouveaux édifices, de superbes jardins, de belles pièces d'eau, et une chapelle construite sur le modèle de celle du château de Versailles.

Ce palais, où habita un bon roi, où naquit un empereur (François Ier), n'est plus, depuis la mort du prince qui y laissa de si chers souvenirs, qu'une vaste caserne. Les deux jardins qui l'entouraient ont disparu : il n'en reste que les bosquets, qui servent de promenade publique; cependant on remarque encore à Lunéville une belle fontaine sur la place neuve; l'église paroissiale, d'une architecture moderne, où l'on voit le tombeau de la marquise du Châtelet; le *champ de Mars* et le *manége couvert*, dont on admire non-seulement l'étendue, mais encore la magnifique charpente en bois de châtaignier.

Le nom de Lunéville vient, dit-on, d'un temple de Diane (Phébé ou la Lune), dont on me montra l'emplacement à peu de distance de la ville, près de Vic et du village de Vitrimont;

on y voit également une source qui était et qu'on appelle encore *la Fontaine-Sacrée*.

C'est dans Lunéville que fut conclu, en 1801, ce traité si remarquable au moyen duquel les puissances contractantes, voulant réparer les pertes occasionées par de longues guerres, s'y dédommagèrent aux dépens de l'Allemagne et de l'Italie, de ce qu'elles avaient perdu ou de ce qu'elles prétendaient leur être dû.

Quoique le département de la Meurthe soit essentiellement agricole, on y rencontre néanmoins une grande quantité de fabriques en plusieurs genres, à l'exclusion des forges : il n'en existe que trois dans tout le département, parce qu'il ne renferme aucune mine de fer en exploitation ; ce ne sont même que les besoins de l'agriculture et le voisinage des forêts qui ont fait établir ces trois petites forges à martinet dans les montagnes des Vosges, à Brecheviller, Cirey et Saint-Maurice, où l'on ne fabrique que des outils et des instrumens aratoires.

La principale branche d'industrie de Lunéville est la faïencerie, qu'exploitent avec succès les maisons Keller, Mouginot et Grand-Mougin,

connues par d'excellentes poteries brunes, plusieurs espèces de terres de pipe émaillées, et d'autres dites *cailloutage*, façon d'Angleterre. Les carrières de gypse diaphane des villages de *Moncel* et de *Léomont*, situées près de Lunéville, sont précieuses : on en extrait des morceaux susceptibles du plus beau poli, et dont plusieurs ont servi à la décoration, des palais des ducs de Lorraine et des églises de Nanci.

Lunéville est la patrie de Charles de Lorraine, gouverneur des Pays-Bas, général des armées autrichiennes, né en 1712, et mort en 1780; de Chiron, excellent graveur de médailles, né en 1635; de Desnesles, né en 1702, célèbre dessinateur de jardins; de Jean Girardet, peintre d'histoire; de François Richard, mécanicien ingénieux; du docteur Rivard, lithotomiste célèbre.

C'est à *Vetro*, petit village à l'est de Lunéville, que naquit l'évêque de Blois, cet abbé *Grégoire*, dont le caractère et les principes inflexibles en religion et en politique ont été un sujet d'admiration pour les uns et de blâme pour les autres, mais qui, considéré simplement comme moraliste et comme philanthrope, mérite

la reconnaissance de tous les peuples et de tous les cultes, par les idées religieuses et tolérantes dont ses écrits brillent de toutes parts.

Je devais d'abord suivre la Meurthe, qui m'eût conduit à Nanci; mais le désir d'examiner les salines porta mes pas vers le nord-est, et j'arrivai bientôt à la petite ville de Moyenvic, située dans le lieu le plus fertile du département, et arrosée par la Seille, qui sort à l'est d'un étang considérable appelé *étang de Lindre;* cette rivière est remarquable par la lenteur de son cours, par la vase épaisse dont ses eaux sont chargées, et que le peu d'élévation de ses bords lui fait déposer à la moindre pluie sur les vallons qui l'entourent; les terres elles-mêmes reposent sur une espèce de marne, sur des bancs de pierre calcaire, et sur des carrières de gypse; mais c'est ici surtout que se trouvent les sources les plus riches de muriate de soude (sel marin): partout on y rencontre, à peu de profondeur, une eau plus ou moins chargée de sel, principalement dans la partie du nord, c'est-à-dire dans l'arrondissement de Château-Salins.

Moyenvic n'a d'importance que par les beaux établissemens qui servent à l'exploitation des

sources d'eau salée; celle que l'on trouve dans la saline même est très-abondante, mais comme elle n'a que treize degrés de salure, on ne l'emploie qu'à défaut de celle que l'on fait venir de *Dieuze*, au moyen d'un aqueduc, et qui lui est bien supérieure en qualité : cent quarante mille quintaux de sel sortent tous les ans de cet établissement. On y voit cinq poëles placés à côté les uns des autres, et élevés d'environ trois mètres au dessus du sol; des régulateurs sont établis pour diriger et graduer les courans d'air, et augmenter ou diminuer la chaleur à volonté. Par une autre perfection empruntée aux constructions économiques en usage dans les salines de Bavière, l'excédant du calorique qui a servi à l'évaporation de l'eau, est employé avec art à sécher le sel déjà cristallisé.

Je traverse la Seille, et me voici à *Vic* : c'est là que se trouve cette fameuse mine de sel gemme, découverte récemment, et qui attire l'attention générale, parce qu'elle est reconnue, par les savans de tous les pays, supérieure à toutes les autres mines de même nature.

Les recherches avaient été commencées en 1818, par le général Tiébault, sur les hau-

teurs de Vic, et ensuite dans l'enceinte même de la ville; pendant plus d'un an elles ne donnèrent aucun résultat satisfaisant : ce ne fut que le 14 mai 1819 que la sonde atteignit le premier banc de sel, à une profondeur de soixante-cinq mètres. Les puits alors furent multipliés, et, après plusieurs années de travaux et une longue série d'expériences, on a reconnu que les bancs de sel gemme occupent une superficie de trente lieues carrées : dans les différens puits, on rencontre la mine à des profondeurs inégales dont la moindre est de cinquante mètres et la plus considérable de quatre-vingt-quatorze. Quant à la profondeur totale de la mine, elle est ignorée et le sera probablement toujours.

Il faut les avoir vus, pour se faire une idée de la difficulté des travaux préparatoires à l'exploitation régulière : de longues galeries souterraines s'établissent, mais avec tant de lenteur et de prudence qu'on ne gagne souvent par jour que trente centimètres de terrain : cependant ces premières galeries ne donnent qu'un sel des plus communs; et c'est au moyen de nouvelles galeries transversales appelées *tailles*, qui coupent les premières à angle droit, qu'on par-

vient à extraire les sels employés dans le commerce.

Jusqu'au premier banc de sel, on trouve, en fouillant le terrain, des débris de coquillages, des roches calcaires, de la marne argileuse, du gypse et du sel fibreux avec des argiles schisteuses salifères; mais lorsqu'on est arrivé à la mine, neuf bancs de sel se succèdent à mesure que l'on creuse. La première couche se compose presque entièrement du plus beau sel blanc, tandis que la seconde ne présente qu'une exploitation de peu de valeur : la partie supérieure de la troisième offre des sels gris-blancs d'une beauté remarquable et d'une grande abondance; plus loin des sels roses, colorés par l'oxide de fer, et enfin, vers la base, des sels mélangés de polialithe. La profondeur de cette mine et la surface du terrain qu'elle occupe la font considérer comme inépuisable; et trois grands avantages doivent en favoriser l'exploitation : 1° la pureté et la salubrité de l'air dans les puits; 2° l'expérience qui a fait reconnaître que, passé le premier banc de sel, il ne se trouve plus de sources, ni d'infiltrations dans les galeries; 3° enfin les bancs de sels et les roches d'inter-

valles offrent une telle solidité, que tout boisage dans ces mêmes galeries est inutile.

Chaque puits de cette mine étonnante peut donner deux cent cinquante mille quintaux métriques de sel par an, et quatre exploitations pouvant en produire un million, on pourrait facilement concentrer dans un seul enclos une exploitation triple de celle des huit salines de l'est réunies.

En continuant ma route au nord-est, j'arrivai dans la petite ville de Dieuze, située sur la rive droite de la Seille, au sein d'une plaine fertile arrosée par le *Verbach* et le *Spin* : c'est une des plus anciennes villes de France, puisqu'elle était connue, du tems d'Attila, sous le nom de *Décempagis;* en 1657, elle fut surprise par des aventuriers sortant de Luxembourg, qui s'y introduisirent sous des habits de femme, et s'emparèrent des principaux postes.

J'allai voir la saline ; elle est connue depuis le onzième siècle, et fut regardée long-tems comme supérieure à toutes celles de France par son abondance : ce sont les eaux superflues de sa source qui alimentent la saline de *Moyenvic*, où elles descendent à travers la vallée de la Seille

par une file de chêneaux. Deux pompes, mues par un courant d'eau et des chevaux qui mettent en mouvement une chaîne sans fin, servent à extraire l'eau salée du puits, et d'immenses chaudières servent à la fabrication; les unes placées au niveau du sol, les autres enfoncées de près d'un mètre dans la terre. On emploie la houille et le bois dans cet établissement : la différence, c'est qu'avec le bois le sel est cristallisé en vingt-quatre heures, tandis qu'avec la houille il faut le double de tems.

C'est à une lieue de Dieuze et au sud-est que se trouve l'étang de *Lindre*, célèbre par sa profondeur et son étendue, qui pourrait le faire considérer comme un lac environné de plusieurs petits étangs. Il se divise lui-même en trois branches principales, dont chacune a plus d'une demi-lieue de longueur.

Dans une petite île, formée par cet étang, j'allai voir le village de *Tarquinpol*, dont la singulière position est le moindre avantage : les nombreuses antiquités qu'on y rencontre à chaque pas le font visiter par une infinité de voyageurs. Tout atteste que là fut autrefois une ville considérable très-fortifiée, dont l'origine remonte à

ces tems où la puissance romaine n'avait pas de limites, ou du moins à la domination des premiers princes de Lorraine. On y voit les ruines d'un vieux château dont les murs, d'une épaisseur extraordinaire, font croire qu'il a dû y exister de grands moyens de défense, tandis que les débris d'une voie romaine, des restes de colonnes, des fragmens de tombeaux, y désignent encore un luxe qu'on ne trouve que dans les sépultures de quelques puissans du siècle.

La petite ville de *Marsal* présente encore un exemple de ces travaux extraordinaires qui semblent n'appartenir qu'aux Romains ; bâtie sur un marais dont on ne peut sonder la profondeur, on a employé, pour donner de la solidité aux constructions, un briquetage, c'est-à-dire l'assemblage d'une énorme quantité de morceaux de terre cuite jetés sur le sol, pour l'affermir et servir de base aux bâtimens; ces morceaux informes n'ont eu d'autres moules que la main qui les a pétris ; quelques-uns même offrent encore l'empreinte des doigts parfaitement marqués ; d'autres, contournés ou percés, font croire que des blocs de terre ont été entortillés et pressés autour d'un bâton : Marsal est assis sur ce

briquetage, dont toutes les parties sont liées entre elles de manière qu'elles ne forment qu'une seule et même masse très-difficile à rompre et à pénétrer ; mais comme le terrain est sujet aux inondations qui y déposent une vase assez compacte, il s'est formé à la surface du sol, et par succession de tems, un second marais, qui, dans quelques endroits, a quatre mètres de profondeur; en sorte que le briquetage sépare deux marais, qui sont l'un au dessus de l'autre ; mais si l'on ne craint pas de fouiller dans cette terre épaisse et gluante on en retire des médailles, des monnaies et des monumens, traces certaines du passage des maîtres du monde.

Un ancien château, construit par les ducs de Lorraine, et dans lequel on a établi une saline en 1730, indique l'origine de *Château-Salins*, petite ville qui compte à peine treize cents habitans ; elle est située au nord-ouest de Vic, et la fabrication du sel s'y fait d'après les mêmes procédés qu'à Dieuze ; son produit est d'un million cent mille myriagrammes.

N° IV. — 20 *juin* 1822.

NANCI,

LE ROI PHILOSOPHE.

Les peuples ne seront heureux que quand les rois seront philosophes, ou quand les philosophes seront rois.

MARC-AURÈLE.

J'AI parcouru avec rapidité la première partie du département de la Meurthe, et toutes ses petites villes, qui s'élèvent à peu de distance les unes des autres, offrent tour à tour à l'observateur leurs utiles établissemens et leurs précieuses antiquités; mais ici trop de souvenirs se pressent dans ma mémoire, trop d'émotions font tressaillir mon cœur..... Je m'arrête, je considère ce qui m'entoure; ces murs, ces palais, ces places magnifiques, tout me parle du bon roi, du roi philosophe, de l'idole de la Lorraine, de *Stanislas* enfin!... Je suis à *Nanci*.

Descendu à l'*Hôtel-Royal*, je prends à peine le tems d'un repos nécessaire; je brûle de parcourir cette ville, l'une des plus belles de France, où chaque édifice, chaque monument, me signalera la bienfaisance et le génie; mais mon hôte me retient : quelques mots lui ont révélé mon enthousiasme, et il veut, dit-il, l'augmenter encore en me donnant pour *cicérone* un de ses pensionnaires, le chevalier *Balesksinski*, vieillard octogénaire, qui vint à la cour de Stanislas avec les enfans même d'Auguste, lorsque celui-ci, accablé par le malheur, crut devoir les confier à son rival : le chevalier avait passé sa jeunesse sous les yeux du nouveau Marc-Aurèle, et fut témoin de ses derniers momens. Soixante ans écoulés depuis cette funeste catastrophe n'ont pas refroidi son amour pour le bon prince; il m'en parle, il voit que je partage ses sentimens; de douces larmes effleurent sa paupière, affaiblie par les années, et je suis son ami. « Vous avez, me dit-il, parcouru déjà plusieurs de nos cités, et partout vous avez dû apercevoir des traces de cette ame généreuse autant que sensible; mais en nous reportant vers cette heureuse époque, si nous arrêtons nos regards tour à tour sur Léo-

pold et sur Stanislas, quel concert de louanges et d'admiration n'adresserons-nous pas à ces deux princes également bons, également justes et adorables, qui, régnant successivement sur cette contrée, y ramenèrent le siècle d'Idoménée, tandis que, de tous côtés, le despotisme, l'ambition, la faiblesse, opprimaient, imposaient, divisaient les peuples!

» Je ne vous parlerai que succinctement de la première origine de la Lorraine. On sait qu'elle échut en partage à l'un des fils de l'empereur Lothaire, qui lui donna le nom de *Lotharinge*, devenu par contraction Lorraine. Cette province formait alors un royaume qui contenait tout le pays situé entre le Rhin, l'Escaut, la Meuse et la mer; le Brabant même était appelé Basse-Lorraine, tandis que tout le reste était connu sous le nom de la Haute. Devenue, par la succession des tems, un simple duché concédé par les rois de France au duc de *Giselbert*, ce n'était plus qu'une faible portion du royaume primitif de Lotharinge. Disputée sans cesse par les empereurs d'Allemagne, la cour de France et les évêques souverains de Liège et de Metz; envahie par les armées françaises en 1644,

malgré les efforts de son vaillant et infortuné duc, Charles IV; ravagée, en 1674, par Turenne; restituée enfin par Louis XIV, lors de la paix de Ryswick (1697), cette malheureuse contrée ne connut le repos et le bonheur que sous le gouvernement de Léopold, fils de ce duc célèbre (Charles V), le soutien de l'empire et l'effroi de la Porte-Ottomane. Léopold fut le digne précurseur de Stanislas; il calma, par la sagesse de son administration, tous les maux causés par des guerres longues et cruelles; il repeupla la Lorraine, l'enrichit, établit une université à Lunéville, où se rendait en foule la noblesse de l'Allemagne, ranima et fit fleurir le goût des beaux-arts et des belles-lettres. Doué lui-même d'un esprit aussi juste qu'éclairé, il savait mettre dans ses manières une noblesse, une affabilité qui lui gagnaient tous les cœurs : « Je quitterais demain ma souveraineté, di-» sait-il, si je ne pouvais plus faire de bien. » Paroles dignes de Titus; aussi bien, les Lorrains, long-tems après sa mort, ne pouvaient prononcer son nom sans répandre des larmes, et il fallut toutes les vertus de son successeur,

non pour les consoler, mais pour adoucir les regrets de l'avoir perdu.

» On connaît les résultats de ce traité célèbre, qui, amenant une pacification générale, fit passer sur le trône des Médicis, François, duc de Lorraine, fils de Léopold, et gendre de l'empereur Charles VI, tandis qu'elle amena à Lunéville le héros de la Pologne, le bon, le juste, le vertueux Stanislas. Quel historien nous retracera, avec la dignité convenable, ce caractère toujours grand, toujours noble, toujours lui-même dans les vicissitudes inouies qui traversèrent sa longue et honorable carrière! Il naquit en 1677; son père, homme d'un grand caractère, dirigea son éducation, forma son ame, et sut, par une instruction aussi élevée que solide, le préparer à toutes les faveurs comme à toutes les disgrâces de la fortune. On sait avec quel éclat il parut à la diète de convocation, qui eut lieu après la mort de Jean *Sobieski*, roi de Pologne. Déjà les hommes les plus impartiaux ne doutaient pas qu'il ne dût être un jour la gloire de son siècle, et le considérajent comme la joie de sa nation; mais, sans le suivre

pas à pas dans ces tems orageux, voyons-le en présence de l'Alexandre suédois. Sa jeunesse, sa franchise, cette physionomie ouverte où se peignent les plus nobles sentimens, lui ont bientôt acquis le cœur de Charles XII : « Ce Polo-» nais, dit-il, sera toujours de mes amis ; il man-» que d'ambition, j'en aurai pour lui. » En effet, il voulut porter sur le trône cet ami aussi modeste que magnanime ; les suffrages du peuple et des nobles Polonais l'y portèrent également. Cependant la fortune trahit d'aussi nobles espérances sans abattre celui qui ne regardait la couronne que comme un moyen de faire des heureux ; aussi grand, plus grand peut-être au milieu des disgrâces, on le vit constamment opposer aux caprices de la fortune le courage, la patience, la résignation ; il renonça lui-même à toutes les chances que voulaient tenter encore ses nombreux partisans : « Jamais, dit-il, ja-» mais on ne me verra prendre les armes pour » me faire restituer ma couronne. » Etranger désormais aux rêves de l'ambition, l'étude, les soins prodigués à sa famille, les doux exercices d'une bienfaisance active, remplirent ses journées ; heureux, si l'avenir incertain de tout ce

qui lui est cher n'inquiétait et n'affligeait son ame. Tout à coup sa destinée change; le sort de sa fille chérie est fixé, elle devient reine de France; on veut encore le reporter lui-même sur le trône de Pologne. Il cède..... Mais enfin, cessant d'être le jouet d'une ambition qui ne lui fut jamais personnelle, il se fixe à jamais dans la Lorraine, dont il accepte la souveraineté jusqu'à sa mort.

» C'est alors que toutes les qualités de sa belle ame se déploient; simplicité, grandeur, bienfaisance, économie, amour des arts, sage administration, lui méritent à l'envi les hommages de l'univers et l'amour des peuples; c'est ce dernier sentiment surtout qu'il est jaloux d'inspirer; la ville de Nanci le fait consulter sur le cérémonial à observer à son égard comme roi de Pologne et duc de Lorraine : « Qu'on » dise aux Lorrains, répond ce prince, qu'ils » peuvent oublier le roi de Pologne, et que, » pourvu qu'ils m'aiment comme leur père, je » serai content d'être honoré comme leur duc. » Loin d'être mortifié des regrets que ses nouveaux sujets firent éclater lors du départ de la famille de son prédécesseur, il s'écrie : « Ah! que j'aime

» ces sentimens, ils m'annoncent que je vais ré-
» gner sur un peuple sensible et reconnaissant,
» qui m'aimera aussi quand je lui aurai fait du
» bien. »

» Impatient de connaître les besoins des Lor-
rains, il travaille avec ses ministres le jour même
de son arrivée; il rejette les vains hommages des
courtisans; il éloigne tout ce qui ne tend pas à
prévenir et à réparer les abus; c'est là sa pre-
mière occupation, son premier soin, son premier
vœu; et il y subordonne tout ce qui ne regarde
que sa personne. On lui présente un plan pour
l'embellissement du château de Lunéville, où
sa cour était fixée : « Il n'en est pas encore
» tems, dit-il; quand nous aurons réglé les
» affaires publiques, nous songerons aux petits
» détails du palais. »

» Mais comment citer tant de mots heureux,
qui peignent ou qui caractérisent cet excellent
homme? comment énumérer ses actes de bien-
faisance de tous les jours, de tous les momens?
Deux millions lui suffisent pour créer des pro-
diges de générosité et de magnificence; des
ponts s'élèvent de toutes parts, des routes nou-
velles sont tracées, les anciennes se réparent,

tandis que l'exploitation des salines, celle des mines, auxquelles on adapte de nouveaux procédés, et l'agriculture honorée d'une protection toute particulière, doublent et triplent la valeur des terres; l'industrie n'est pas oubliée, et des hommes habiles, choisis par le souverain, parcourent la province pour apprendre aux artisans les découvertes nouvelles. Les manufactures fleurissent et se multiplient; mais ces bienfaits ne se concentrent pas dans une seule ville. A *Bar* ainsi qu'à Nanci, s'élèvent des greniers d'abondance; la ville de *Saint-Diez* sort de ses cendres, et renaît, construite sur un plan mieux ordonné; *Plombières* voit embellir son établissement, et soixante pauvres malades peuvent aller à ces bains soulager, aux frais du roi, leurs souffrances. « Je ne veux pas, dit Stanislas, » qu'il y ait un seul genre de maladie dont mes » pauvres sujets ne puissent se faire traiter gra» tuitement. »

» Des charlatans abusent de la crédulité des bons Lorrains, mais d'habiles médecins vont bientôt sortir de l'école qui s'élève dans la capitale : un jardin des plantes se forme; de tous côtés l'éducation publique favorisée reçoit de

nouvelles améliorations et prend un nouvel essor au sein des écoles gratuites qui se fondent dans les principales villes de la Lorraine ; car ce n'est pas seulement en créant des hôpitaux, en les surveillant lui-même, en multipliant les institutions de bienfaisance que Stanislas satisfait les généreux sentimens de son cœur ; aussi éclairé que bon, il met aussi sa gloire et son plaisir à rétablir les colléges, à fonder de nouvelles chaires, à assurer enfin les progrès des connaissances humaines : une bibliothèque publique est ouverte ; une académie nationale se forme, et bientôt les noms des Hénault, des Saint-Lambert, des Montesquieu, des Solignac, des Tressan, viennent grossir la liste de ses membres : ils donnent à l'auguste fondateur le surnom de *Philosophe bienfaisant*, et la postérité le confirme. Lui-même réunissant la théorie et la pratique, de la même main qui traça tant d'édits pour le bonheur de son peuple, il trace encore les devoirs du prince, répond au fameux discours de Rousseau sur les sciences, et répand une foule d'observations aussi neuves, aussi morales que philosophiques ; ces observations annoncent non-seulement l'homme de bien, le véritable philanthrope,

mais encore l'homme aimable, aussi éclairé que spirituel. Sa cour était un séjour délicieux; une vaine étiquette, un cérémonial gênant en étaient bannis, tandis que le véritable amour des bienséances y faisait régner un ton d'aisance, de douceur, de gaieté, que ne peuvent oublier ceux qui, comme moi, en goûtèrent les charmes; les courtisans eux-mêmes, modelant leurs manières, leur esprit et leur cœur sur celui du monarque, épuraient leur goût et leur caractère, et voulaient être bons, aimables et vertueux, pour ressembler à Stanislas.

» *Le pauvre allait le voir, et revenait heureux*, tandis que lui-même, trouvant son bonheur dans ces témoignages d'amour et de reconnaissance, ne se lassait jamais de leur vif empressement. Bienfaiteur de ses sujets, il eut la gloire de consoler ses ennemis; et quand Frédéric-Auguste, chassé à son tour de la Pologne, devint lui-même proscrit et fugitif, ce fut à ce rival détrôné, persécuté par lui, qu'il envoya ses enfans. Ils retrouvèrent auprès de ce prince un père, un ami, qui ne cherchait qu'à les consoler. « Rassurez-vous, leur disait-il; le ciel sans » doute m'éloigna de ma patrie pour que je fusse

» à portée de vous accueillir dans le malheur ; il » est doux pour mon cœur de pouvoir me ven- » ger sur vous par des bienfaits. Vous ne serez » point étrangers dans ma cour ; et jusqu'au jour » où vous embrasserez votre père, c'est moi, » mes amis, c'est moi qui vous en tiendrai lieu. »

» J'étais exilé comme les enfans d'Auguste, et j'eus part aux bienfaits du roi philosophe. C'est à lui que je dus les conseils qui me dirigèrent avec honneur dans la carrière des armes ; c'est de sa main que je reçus le brevet qui fixa mon sort!... La patrie était où régnait Stanislas Lecksinski, et ce fut sans regret comme sans hésitation que j'abandonnai la Pologne pour vivre sous ses lois.

» Pourquoi faut-il qu'en terminant cette esquisse trop rapide de ses éminentes vertus, je sois obligé de faire la part du blâme,

Quel homme est sans erreur, et quel roi sans faiblesse?

de convenir que, vers le déclin de la vie de ce nouveau Marc-Aurèle, l'âge affaiblit les hautes facultés de son ame, et que sa dévotion jusque là si éclairée, si tolérante, devint minutieuse, tracassière, et entièrement surbordonnée aux

vues étroites, au caprice du père *Menou*, son confesseur! Il éloigna même les comtes de Lucé et de Tressan, devenus odieux à ce jésuite pour avoir voulu venger la philosophie des calomnies des enfans d'Ignace; il reçut et protégea cette orgueilleuse congrégation avec tant de zèle que, lors de sa dissolution ordonnée par le parlement de France, on craignit d'avancer la mort de ce bon prince en chassant les jésuites qui vivaient dans ses états.

» Aurai-je la force de vous retracer l'affreuse catastrophe qui termina la vie de l'adorable Stanislas? Ce fut peu de tems après la mort du dauphin. Le roi voulut aller à Nanci pour assister au service de ce prince; le froid le contraignit de rester à coucher dans cette ville: le lendemain, il arriva tard à Lunéville, ce qui ne l'empêcha pas de se lever, comme à l'ordinaire, de grand matin; il s'approche de la cheminée; sa robe, d'une étoffe légère, prend feu; il sonne..... Ses valets, encore fatigués de la veille, n'étaient pas à leur poste..... Il perd ses forces, chancelle et tombe sur les charbons ardens; un garde-du-corps, averti par la fumée, mais retenu par *l'étiquette* qui lui défend l'entrée des appartemens, ne peut

qu'appeler au secours : il est trop tard ; Stanislas n'a plus que quelques jours à vivre. Toujours bon, toujours calme, il ne s'inquiète que de sa famille, des Lorrains accourus de toutes parts pour avoir des nouvelles de leur roi bien-aimé. Il leur fait donner des secours ; il ordonne qu'on distribue aux plus pauvres l'argent nécessaire pour regagner leurs chaumières : il veut qu'on les tranquillise ; et touché jusqu'aux larmes de leur attachement : « Voyez, disait-il, combien » ce bon peuple m'est encore attaché, aujour- » d'hui qu'il n'a plus rien à craindre ni à espé- » rer de moi. » Le mal allait toujours croissant ; mais conservant jusqu'à la mort toute sa séré- nité, toute sa gaieté même, Stanislas cherchait à nous distraire par des mots heureux qui dissi- mulaient mal ses horribles souffrances. « La reine, » disait-il, me recommande dans ses lettres de » me prémunir contre le froid ; mais elle aurait » dû plutôt me recommander de ne pas avoir si » chaud. » Une jeune dame, accourue aux cris du garde-du-corps, avait été atteinte par les flammes. « Qui nous eût dit, Madame, dit-il le » lendemain en l'apercevant, que nous devions » brûler des mêmes feux? » Mais tout espoir

était perdu ; après dix-huit jours d'affreuses douleurs, supportées avec le courage et la résignation d'un héros, la mort saisit sa proie, et le ciel compta un ange de plus ! ! »

Le chevalier ne put terminer ce récit sans verser un torrent de larmes ; il me quitta en me demandant la permission de remettre au lendemain les détails ultérieurs qu'il avait encore à me donner sur la Lorraine.

Le lendemain, le chevalier Balesksinski me conduisit à l'église de *Bon-Secours*, située près de la ville, et où sont déposés les restes précieux du meilleur des rois, auprès de ceux de son épouse, Catherine *Opalinski*, morte à Lunéville le 19 mars 1747. Cette église fut le premier monument de la générosité de Stanislas. Ce fut lui qui en posa la première pierre en 1738. Le tombeau de la reine, exécuté en marbre blanc par le célèbre sculpteur *Nicolas-Sébastien Adam*, est un de ses chefs-d'œuvre. La reine à genoux a toute la sérénité d'une bienheureuse ; l'ange qui vient lui annoncer que le tems des épreuves est fini, a toute la légèreté d'un esprit céleste ; enfin l'aigle de la Pologne, qui semble porter son vol vers le ciel, offre une ingénieuse

allégorie. Le tombeau de Stanislas est placé en face de celui de la reine; il fut commencé, par Louis *Vassé*, élève du célèbre Bouchardon, et terminé, après sa mort, par *Félix Comte;* une pyramide assez élevée, en forme le fond : on admire sur un socle la statue de Stanislas vêtue à la polonaise; à sa droite, la Lorraine sous la figure d'une femme suppliante écrivant les bienfaits de ce prince, et le regardant avec douleur; à sa gauche, la Charité éperdue pleure amèrement une perte irréparable : un globe voilé indique le deuil de toute l'Europe. Le 22 septembre 1768, le cœur de la reine de France, Marie Lecksinska, fut déposé dans ce monument, sur lequel on lit deux inscriptions nouvelles, que l'instabilité des choses humaines pouvait seule rapprocher. L'une rappelle le passage du comte d'*Artois* en 1814 *; l'autre, le touchant hommage des Polonais dans la même année. Ces braves guerriers ne voulurent point abandonner la France sans saluer les cendres de celui qui, de loin comme de près, fut toujours leur gloire et leur amour. Un service funèbre fut ordonné

* Aujourd'hui Charles X.

par eux; le général *Sokolnicki* prononça un discours qui rappelait toutes les vertus d'un héros, et où il exprimait tous les sentimens qui agitaient son cœur et celui de ses compagnons d'armes.

Dans ce jour solennel, les Polonais et les Lorrains confondirent encore une fois leurs regrets et leur vénération. Voici le sens de l'inscription placée sous l'égide de ce brave : « Les » débris de l'armée polonaise alliée des Fran- » çais, cherchant dans le monde une patrie que » leur ont méritée et leur persévérance et leur » courage; rassemblés enfin par les soins bien- » veillans d'Alexandre le pacificateur, et allant » retrouver leurs pénates sous la conduite de » Michel Sokolnicki, viennent en pleurant dire » un éternel adieu aux cendres de Stanislas » Lecksinski, leur père bienfaisant, l'aïeul du » roi très-chrétien, et à la nation hospitalière » qui les a recueillies. »

Nous quittâmes cette église et ces monumens en réfléchissant combien est profonde et durable la reconnaissance des peuples pour un bon roi; chaque jour ces lieux sacrés sont visités par le Lorrain et l'étranger, qui viennent tour à tour

y déposer, les uns, les vœux d'une gratitude éternelle, les autres, ceux du respect et de l'admiration.

Avant que de rentrer dans la ville, le chevalier me fit remarquer sa position : elle est bâtie au milieu d'une plaine fertile, au pied de plusieurs coteaux couverts de riches vignobles et couronnés par la forêt de *Heys*. La Meurthe, qui donne son nom au département, arrose cette plaine et passe près de la ville, à *Tomblaine*. Cette rivière a deux sources principales dans les Vosges, l'une sur le penchant de la montagne du *Valtin*, l'autre sur l'un des principaux ballons nommé *Montaben*. Après avoir parcouru le département de la Meurthe, du sud au nord-ouest, dans une longueur de quinze lieues, elle va se jeter dans la Moselle, au dessous de Nanci, entre *Rouard* et *Custine ;* ce n'est qu'à Nanci que cette rivière devient navigable ; jusque là elle n'est utile qu'au flottage, attendu que son lit, souvent trop large, présente des gués et des bas-fonds qui, pendant les sécheresses, réduisent sa profondeur à un banc d'eau seulement.

On divise Nanci en ville vieille et en ville

neuve; l'époque de la fondation de la première ne remonte qu'au onzième siècle : ce n'était, dit-on, qu'un château appartenant à la maison de *Lenoncourt*; mais les ducs de Lorraine y ayant fixé leur résidence, on vit bientôt s'élever une ville autour de son enceinte. Elle fut ensuite fortifiée par les ducs Raoul et René II. Ce commencement de prospérité disparut dans les vicissitudes de la guerre cruelle que lui déclara Charles-le-Hardi, duc de Bourgogne. Prise par ce prince en 1475, assiégée de nouveau l'année suivante, cet ennemi infatigable réduisit les malheureux habitans à la dernière extrémité; mais il vint bientôt lui-même expirer sous ses murs, dans une bataille livrée le 5 janvier 1477. Son corps, retrouvé après la victoire dans l'étang *Saint-Jean*, qui baigne les murs de la ville, était tellement défiguré, que l'on supposa d'abord qu'il s'était retiré dans une solitude après sa défaite. Cependant le chevalier m'assura que ce prince téméraire avait son tombeau dans l'église des *Cordeliers*, devant laquelle nous passions, et qui fut élevée par le vainqueur, comme un monument de son triomphe sur l'ennemi impitoyable qui dé-

sola si long-tems cette contrée : plus tard, les restes de ce prince furent transportés à Bruges pour être mêlés aux cendres de sa fille.

La ville neuve, commencée en 1603, fut continuée et fortifiée par les soins de Charles III, et embellie, ainsi que la vieille, par Léopold ; mais c'était à Stanislas qu'il était réservé d'achever ce grand œuvre et de faire de Nanci une des plus belles villes de l'Europe. Sous ce prince, les fortifications n'existaient déjà plus ; Louis XIII et Louis XIV les avaient fait démolir ; mais ce fut d'après ses projets et toujours à ses frais que s'élevèrent tant d'édifices dont on ne peut se lasser d'admirer la magnificence. La préfecture, l'hôtel-de-ville, la salle de spectacle, le palais de la Bourse, le palais de Justice, qui lui est parallèle ; la cathédrale, l'église des Minimes, la bibliothèque, les magnifiques casernes, le séminaire, le collége, l'hôpital, le musée, attirent à l'envi les regards et l'étonnement. Quatre grandes rues, tirées au cordeau, et dont toutes les maisons présentent des façades régulières, commencent aux quatre portes de la ville ; elles furent également élevées par Stanislas, et viennent aboutir sur une grande place, que

décorent une grille magnifique, quatre fontaines et de beaux hôtels : au milieu de cette place, nommée *Royale*, la reconnaissance et l'amitié du bienfaiteur de la Lorraine lui avaient fait élever la statue de Louis XV; cette statue, coulée à Lunéville en trois minutes, avait quatre mètres de hauteur; détruite par la révolution, elle a été remplacée par une autre statue colossale, représentant le génie de la Lorraine distribuant des couronnes. Les formes athlétiques de cette statue ont quelque chose de mâle, son attitude a une expression de commandement, et son manteau est attaché d'une manière qui semble annoncer qu'en la composant l'artiste était préoccupé d'une autre pensée que celle qu'il a définitivement exprimée. Quelques personnes prétendent que, s'il se fût abandonné à sa première inspiration, cette figure eût offert l'image encore plus fidèle d'un génie.

Stanislas réunit la *place Royale* à une autre place un peu moins grande, nommée *Carrière*, par un arc de triomphe qui excite encore aujourd'hui l'admiration. On a le projet d'embellir cette place en y élevant la statue de son fondateur.

La troisième place remarquable de Nanci est celle de *Saint-Stanislas* ou *d'Alliance*, non moins magnifique que les deux autres. Quatre rangs de belles façades l'entourent et la décorent, tandis que le milieu est occupé par une fontaine surmontée d'une pyramide triangulaire que soutiennent trois fleuves, dont l'union fait allusion à celle des maisons de Bourbon et d'Autriche. C'est de cette fontaine que la place a pris la seconde de ses dénominations.

Enfin les yeux, fatigués de tant de monumens d'architecture, se reposent avec plaisir sur les promenades qui sont généralement agréables. Les plus fréquentées sont celles du *cours Bourbon* et de la *place de Grève*, nom qui ne rappelle point d'aussi funestes idées que dans la capitale. Quelques vieux philosophes ou de jeunes amans vont seuls rêver ou soupirer sous les ombrages de la *pépinière*, dont la fraîcheur doit être pourtant aussi glaciale pour la vieillesse que pour les feux de l'amour.

« Vous devez trouver, me dit le chevalier, nos belles rues un peu désertes; en général, la ville n'est pas assez peuplée. Le mouvement des hommes et des choses y paraît dans un état égal

de stagnation. Les transactions sont rares : je ne vous en citerai qu'une preuve. Dans les autres villes, quand on veut vendre ou louer une maison, il suffit de l'annoncer par le moyen d'une affiche, apposée quelque tems sur les places ou dans les carrefours les plus fréquentés, et l'affaire est bientôt conclue. Ici, où les maisons restent à vendre et à louer pendant plusieurs années, on a recours à un autre expédient ; on est obligé de faire peindre les écriteaux en grandes lettres sur les murs. Et comme il arrive souvent qu'on néglige d'effacer ces inscriptions, il en résulte que la presque totalité de notre ville paraît être à l'encan et semble attendre un moderne Jugurtha. Il n'en était pas ainsi autrefois ; la beauté de Nanci, l'attrait de sa situation, y attiraient de toutes parts un grand nombre de familles opulentes ; mais depuis que les événemens ont divisé les fortunes ; depuis surtout qu'un élan général vers l'industrie a fait sentir le besoin de se rendre utile, le nombre des oisifs a grandement diminué, et les villes manufacturières, commerçantes ou propices au développement des arts et des sciences, se sont peuplées aux dépens de celles qui, comme

Nanci, ne présentent qu'une stérile magnificence. Je me suis toujours étonné que cette ville, où la vie est si abondante et si bon marché, où les monumens ont si beaux, où les maisons particulières sont si bien bâties, n'ait point attiré l'attention et fixé le choix de ces nombreuses familles anglaises, qui viennent se procurer en France, avec les débris de leur fortune, une abondance qu'elles ne trouvent pas dans leur patrie, même en s'y ruinant. Quoi qu'il en soit, notre ville n'est pas restée absolument en arrière; il y a ici plus d'industrie, plus de commerce qu'autrefois; le luxe et l'étiquette ont fait place à une louable activité qui augmente tous les jours; et Nanci, toujours beau, voit déjà diverses branches de commerce vivifier son existence morale et politique. On y trouve des fabriques de draperie, de boutonnerie, de lainage, de faïence et surtout de poterie façon d'Angleterre; les chandelles ont beaucoup de réputation, et il s'en fait une exportation considérable tant dans les départemens de l'intérieur qu'à l'étranger; nos liqueurs, nos papiers peints, nos boules vulnéraires d'acier, connues sous le nom de *boules de Nanci*, ne sont pas moins re-

cherchées : enfin nous possédons une fabrique de produits chimiques où l'on procède en grand à la fabrication de l'acide sulfurique, du muriate ammoniacal (sel ammoniac), et du prussiate de fer (bleu de Prusse).

» La broderie des étoffes de mousseline est encore une source des plus lucratives de l'industrie de Nanci. Ce genre de travail, qui ne peut se faire qu'à la main, occupe un grand nombre d'ouvrières et même d'ouvriers, qui ne le cèdent en rien aux femmes pour l'adresse et l'habileté. Mon vénérable compagnon de voyage prit plaisir à me montrer d'anciens militaires, décorés du signe des braves, qui, revenus aux travaux de leur première enfance, ont échangé leurs armes si long-tems redoutables contre les légers instrumens de cette industrie nationale.

» La toilette des femmes est ici fort recherchée, et il est peu de villes en France où l'on ait plus de penchant à sacrifier à la mode; ce qui n'empêche pas qu'on ne puisse, à tout autre égard, adresser encore aujourd'hui aux Lorrains le reproche d'une économie sordide passée depuis long-tems en proverbe. Si vous les suivez au sein de leurs familles, et surtout à leur ta-

ble, vous y trouverez la parcimonie la plus ridicule : telle personne qui affecte un grand luxe de vêtemens ne se nourrit que d'un pain grossier et d'alimens peu délicats; les plus riches donnent rarement à dîner : cependant on aime les réunions, et d'agréables soirées viendraient embellir nos hivers, si nous pouvions nous affranchir de cet esprit de coterie et de caquetage, de cette disposition malheureuse à critiquer sans ménagemens nos amis, nos voisins, VOIRE même nos parens.

» Toutefois, malgré ces tracasseries et ces jalousies sans cesse renaissantes, les habitans de la Lorraine ne sont pas susceptibles de haine durable : on y est rarement méchant avec constance, et les mésintelligences entre les citadins cèdent presque toujours à la voix de la conciliation. Il n'en est pas ainsi dans les campagnes, où il n'est pas rare de voir les querelles suivies du ravage d'un champ, de la destruction d'un arbre, ou de quelques ceps de vigne; néanmoins les Lorrains de la Meurthe vivent en bonne intelligence avec leurs voisins, et particulièrement avec les habitans du Haut et du Bas-Rhin; il existe même un usage antique entre ces trois

départemens qui a quelque chose de patriarcal ; c'est celui de s'envoyer des enfans en échange, pour les instruire réciproquement dans les langues française et allemande : ces mutuels rapports occasionent des alliances, et il en résulte d'autres avantages relativement aux progrès des arts, du commerce, et de l'industrie.

» Il est question, depuis quelque tems, d'un projet qui vivifierait cette ville ; on doit former ici des camps d'instruction pour l'infanterie et la cavalerie ; leur utilité s'est fait sentir chez tous les peuples guerriers : c'est dans ces rassemblemens, où les troupes de toutes armes sont exercées avec succès, que l'éducation militaire de tous les grades acquiert le degré de perfection qu'elle ne peut atteindre dans des garnisons éparses ; il s'établit au camp une noble émulation qui excite l'ardeur des militaires ; tous y retrouvent l'image de la guerre, souvenir de gloire pour les uns, espérance de fortune militaire pour les autres. »

Le dîner vint interrompre notre conversation ; mais ce repas amena des observations d'un autre genre. Au dessert, on servit des prunes d'une forme ovale, et de la grosseur d'un bel œuf de

pigeon; ce fruit, inconnu dans la plus grande partie de la France, appartient spécialement au département de la Meurthe, où il porte le nom de *coëtche :* il est très-savoureux, et l'on en fait sécher une grande quantité ; on nous servit également des abricots, connus sous le nom *d'abricots de Nanci :* cet excellent fruit fut apporté de Syrie par les ducs de Lorraine. L'éloge de ces fruits amena le chevalier à me parler de la préférence, accordée par les habitans de la campagne, à la culture des vergers sur celle des jardins et des potagers ; cela vient de ce que leur commerce ne se compose que du produit de leurs vaches, de leur volaille, et surtout de leurs salaisons, qui arrivent en abondance jusque dans la capitale ; la grande culture toutefois n'est pas négligée, car le pays produit de beau blé, du chanvre, du lin, du houblon, et surtout de la pomme de terre, à laquelle ils donnent un soin particulier. Ils affectionnent encore la culture de la vigne; elle couvre une grande partie de coteaux, et il n'est pas rare d'y voir les plants se soutenir l'espace d'un siècle, sans diminuer de produit; mais, en général, les vins de ce département sont faibles et froids; cependant ceux de *Pagny*, *Thiancourt*,

Arnaville et *Vic* sont agréables. Nous buvions et nous jugions celui de *Baudonville*, près Nanci, qui n'est pas sans qualité.

C'est dans les murs de Nanci que naquit le célèbre *Bassompierre*, maréchal de France; le grand ministre *Choiseul;* et ce noble général, qui, après s'être illustré dans vingt batailles, se signala dans ces derniers tems par un désintéressement digne des siècles antiques; je parle de *Drouot*, l'un de nos meilleurs généraux d'artillerie, jugé digne, à seize ans, d'être admis au nombre des officiers de ce corps, et dispensé des deux années d'école d'application. Nous rencontrâmes l'illustre général, et je saluai avec vénération ce modèle des guerriers philosophes, qui, sans fortune, renonça si généreusement à des pensions acquises au prix de son sang, mais désormais payées par un gouvernement qu'il n'avait pas servi. Le général Drouot vit heureux, dans la retraite, au sein de sa famille et de ses amis.

Nanci présente avec orgueil, aux amis des lettres, les noms du chantre harmonieux des saisons, l'aimable *Saint-Lambert;* de Mme *Graffigny*, auteur des *Lettres d'une Péruvienne;* de

Mme de *Vannoz*, connue par ses poésies élégantes; de *Palissot;* de *Chompré*, auteur du *Dictionnaire de la Bible et de la Fable;* et de *Laffize*, aussi célèbre médecin que bon littérateur; de *Sonini*, collaborateur de Buffon, et en se rapprochant davantage de notre époque, de M. *Hoffman*, critique si distingué et auteur dramatique si spirituel; de *Henri*, auquel on doit plusieurs traductions d'ouvrages anglais; du tribun *Mallarmé*, de M. *Mollevault*, imperturbable traducteur de Catulle, de Tibulle, de Properce et de Salluste; et enfin de M. *Guilbert*, dont le nom réuni à celui de *Pixérécourt*, petit village des environs de cette ville, occupe le premier rang dans nos fastes mélodramatiques. Nanci est la patrie des frères *Adam*, sculpteurs distingués; du célèbre graveur *Callot*, dont le nom ne rappelle pas seulement un beau talent, mais encore un généreux patriotisme; on sait qu'il refusa de graver la prise de sa ville natale par Louis XIII, en disant *qu'il se couperait plutôt le pouce que de rien faire contre l'honneur de son prince et de sa patrie;* de *Jacques-Charles François*, inventeur de la gravure en dessin; de *Sylvestre Israël*, fameux graveur, qui laissa

dans ses fils et petits-fils, une suite d'artistes recommandables; d'*Isabey*, ce peintre charmant dont le suave pinceau a immortalisé le genre du portrait en miniature où il excelle; de *Mansion*, de *Singry*, qui ne marchent pas sans honneur sur les traces de leur célèbre compatriote; du musicien *Garandé;* de Mlle *Rousselois*, de *Fleury*, qui reproduisait si bien sur la scène française ces légers et insolens marquis qu'on n'y reverra plus; et de *Solié*, plus distingué encore comme compositeur que comme acteur de l'Opéra-Comique; de *Mandel*, célèbre pharmacien, agronome et philantrope non moins éclairé; de l'abbé *Vautrin*, auteur de l'*Observateur en Pologne;* du docteur *Valentin*, auteur de voyages estimés; de *Charles*, bon peintre d'Histoire; du général *Denoue;* du médecin *Harmant*, qui, le premier, a traité de l'asphyxie par l'effet du charbon; du savant antiquaire *Mory d'Elvange;* et enfin de l'aimable chevalier de *Boufflers*, si connu dans les lettres par une foule de contes spirituels.

Nanci s'honore en outre de quelques réputations locales, auxquelles il n'a manqué qu'un horizon plus vaste pour s'étendre davantage. Il faut mettre de ce nombre celles de M. *Saladin*,

magistrat intègre et loyal; de M. *Chippel*, son collègue, philosophe un peu austère, qui, en rendant la justice aux hommes, semble plutôt agir par respect pour lui-même que par égard pour eux. Le barreau peut offrir M. *Bresson* aux partisans d'une éloquence sage, forte et soutenue, et le frère du généreux et brave philhellène *Fabvier* à ceux qui préfèrent une éloquence douce, insinuante et persuasive.

M. *de Haldat*, secrétaire de l'académie de Nanci, en soutient l'honneur de concert avec MM. *Lamoureux* et *Braconnot*, chimiste distingué, qui, pour prouver jusqu'où pouvait s'étendre la puissance magique de son art, a pris plaisir à faire du sucre avec de vieux chiffons. La société d'agriculture est fière de compter parmi ceux de ses membres qui réunissent l'exemple au précepte, M. Mathieu *de Dombasle*, chef d'une ferme expérimentale, située à *Roville*, et MM. *Turc* et *Berthier*; cette ferme qui, chaque jour, prend de nouveaux accroissemens, n'aurait plus besoin que d'un léger capital pour arriver à son plus haut degré de prospérité.

Le clergé et les fidèles s'estiment heureux

d'être gouvernés par l'aimable et bon M. *d'Osmont* *, sous la houlette vraiment pastorale duquel on espère ne connaître ici ni saintes haines, ni dissentions religieuses. Il est d'ailleurs parfaitement secondé dans ses vues pacifiques et chrétiennes, par le vénérable abbé *Charlot*, curé de la cathédrale, apôtre *fénélonien*, aussi charitable que tolérant. On n'a point oublié que, il y a quelques années, une pauvre comédienne étant tombée malade, il se rendit auprès d'elle, la secourut, l'enterra, permit à ses camarades de la suivre jusqu'à sa dernière demeure, et ne dédaigna point de recevoir avec bonté les remercimens de toute la troupe reconnaissante.

A côté du tableau des vertus qui rendent l'espèce humaine si respectable, Nanci, comme toutes les autres villes, présente aussi sa collection de ridicules et de travers. Dans sa galerie d'originaux, j'ai remarqué d'abord ce minéralogiste passionné, que vous ne rencontrez jamais sans qu'il ait vingt-cinq à trente livres de

* Les regrets qui l'ont depuis suivi dans la tombe ont puissamment justifié l'éloge que l'on fait ici de ce digne prélat : on se rappelle les mandemens de son successeur et les missions de Nanci.

cailloux dans ses poches. Il en porte en outre un à chaque main, et, pendant la conversation la plus sérieuse, il vous étourdit en les heurtant l'un contre l'autre. Celui-ci se livre à une espèce de mouvement convulsif dont vous chercheriez inutilement la cause; mais ses amis vous diront que cet homme, d'un caractère si grave et d'un savoir si profond, voit toujours sur le bout de son nez une mouche qu'il s'occupe sans cesse à en chasser. Celui-là ne s'est pas livré sans quelque succès à l'étude des langues orientales, et il en a contracté la manie d'être une espèce de truchement universel; nouveau sphinxinet, il explique également les logogriphes et les boîtes à thé, les charades et les tablettes d'encre de la Chine, les énigmes et les éventails. Il a trouvé l'histoire de l'Atlantide écrite en hiéroglyphes sur un quartier de rocher qui lui a été expédié d'Amérique; sectateur de *Whisnou*, il voit le système du monde entier dans un œuf. A cet extérieur froid et sévère, à cette longue queue autrichienne, pour laquelle quelques aunes de ruban

« Ont réparé des ans l'irréparable outrage; »

à ces sourcils qui se froncent toutes les fois que

les yeux qu'ils couronnent rencontrent quelques insignes du gouvernement français, vous reconnaîtrez l'inamovible modèle de la fidélité la plus stationnaire que puisse concevoir l'esprit humain, car ce vénérable voltigeur lorrain porte encore au fond de son cœur l'image de ses ducs; il ne se croit point délié des sermens qu'il leur a prêtés, et, à ses yeux, les Bourbons ne sont que des usurpateurs.

N° V. — 2 *juillet* 1822.

MASCO.

—

Qu'on m'aille soutenir après un tel récit
Que les bêtes n'ont point d'esprit.
LA FONTAINE, liv. X, fabl. 1.

AVANT que de me rendre à Epinal, situé dans les Vosges, au sud-est de la Meurthe, B*** m'engagea à visiter avec lui *Pont-à-Mousson*, non pour la ville elle-même, mais pour les lieux qui y conduisent. Nous partîmes, et, en dirigeant notre course vers le nord-ouest de Nanci, nous arrivâmes en peu de tems à *Dieulouard*, bourg situé au pied d'une côte escarpée, sur la rive gauche de la Moselle. Près de là, et dans une île formée par cette rivière, on voit un petit hameau nommé *Scarponne;* c'est tout ce qui reste d'une ville puissante, qui autrefois se réunissait à Dieulouard; et qui fut détruite au

dixième siècle : ses ruines désertes sont fécondes en vases, statues, et autres restes antiques qui attestent la splendeur de son origine.

Plus loin se trouve un village situé sur un ruisseau, entre deux coteaux couverts de vignes; c'est le *Blénod*, dont le nom pourrait bien venir de Blénus, mot gaulois qui signifie Apollon, puisqu'on a découvert en cet endroit les vestiges d'un temple et d'une statue consacrés à ce dieu : les évêques de Toul, qui en avaient fait le chef-lieu de leur seigneurie temporelle, y avaient un château fort; dans le quinzième siècle un de ces prélats, *Hugues-des-Hasards*, né dans ce village, y fit construire une superbe église.

Nous voici à Pont-à-Mousson, ville agréablement située dans un large vallon arrosé par la Moselle; elle tire son nom de la montagne de Mousson, au pied de laquelle elle est bâtie, et du pont qui communique à une ancienne forteresse qu'on voyait autrefois sur cette montagne. Pont-à-Mousson était jadis une des villes les plus importantes de la province; elle devait son importance non-seulement à son université, fondée par Charles III, et qu'elle posséda long-

tems, mais aussi à sa position commerciale sur une rivière navigable; le tems n'a pu lui enlever ce dernier avantage : on y trouve des filatures de coton, des chapelleries, des manufactures de draps communs, une belle fabrique de sucre de betterave; et l'on en tire des vins, des grains et des eaux-de-vie. Cette ville est bien bâtie; on y remarque une belle place : elle est la patrie du général *Jacquinot*, et du maréchal *Duroc*, qui avait et méritait toute la confiance de Napoléon, et qui mourut si glorieusement dans les champs de Bautzen.

Le village de *Noroy*, situé à peu de distance de Pont-à-Mousson, fut, en 1817, le théâtre d'un singulier accident : des coteaux couverts de vignes entourent cette commune; un jour les habitans n'y retrouvèrent plus leurs terres : les vignes, les jardins, renversés pêle-mêle, ou transportés plus loin, avaient changé de place; la terre végétale avait glissé vers le bas du coteau avec toutes ses plantations. La société des sciences de Nanci a expliqué ainsi ce phénomène : La couche de terre végétale, qui recouvrait le coteau, s'étant détachée du fond argileux, à la suite de grandes pluies, et n'étant plus

soutenue, fut entraînée par son propre poids dans la plaine.

Noroy, au nord de Pont-à-Mousson, et *Mousson*, autre village à l'est de cette ville, ont cela de commun qu'on trouve, dans l'un comme dans l'autre, un grand nombre d'antiquités. A Noroy, dans les excellentes carrières qui fournissent de bonnes pierres à bâtir, on a découvert deux inscriptions consacrées l'une à Jupiter et l'autre à Hercule; sur une colline près de là, l'abbé Garnier a également trouvé un petit autel romain du tems de Titus; et enfin de nouvelles fouilles ont amené des médailles, des vases, et d'autres objets précieux, qui prouvent évidemment que, dans cet endroit, existaient un camp romain et un temple, dédié à Jupiter.

Nous traversâmes, en revenant à Nanci, un petit village où je fus témoin d'un usage qui s'est conservé dans les campagnes de ce département, et qui rappelle les mœurs antiques. Aux mariages, le banquet nuptial est toujours célébré dans la famille de l'époux; la mère du jeune homme attend sa bru sur le seuil de sa maison, et lui présente une assiette, sur laquelle se trouvent une poignée de grain, du lin et des œufs;

la jeune femme répand le grain autour d'elle, et garde le surplus. Il est probable que cet usage n'est qu'une allégorie emblématique des devoirs d'une femme de ménage. Le lendemain des noces, les jeunes gens du village vont porter aux nouveaux époux une soupe copieuse avant leur lever, et, pour prix de cet hommage, ils ont le droit d'enfoncer la porte si l'on refuse de la leur ouvrir : à cette cérémonie burlesque et toujours accompagnée de plaisanteries dignes d'une telle coutume, on en joint une toute religieuse, et dont la tristesse contraste singulièrement avec la gaieté des noces; les deux familles réunies font célébrer, pour leurs parens communs, un service funèbre qui termine la cérémonie nuptiale.

En rentrant à Nanci, le chevalier rencontra Mme de *Saint-Ouen*, à laquelle il me présenta : c'est l'aimable éditeur des œuvres choisies du bon Stanislas ; dans une notice qui les précède, elle a su retracer, avec autant de grâce que de sensibilité, les vertus du bienfaiteur de la Lorraine.

Lors de mon premier séjour à Nanci, mon respectable ami m'avait fait l'énumération des

principaux établissemens publics ; mais nous ne les avions point parcourus. Je lui demandai à les visiter en détail à mon retour. Les hôpitaux furent les premiers objets de notre inspection ; ils sont administrés d'une manière digne des plus grands éloges. Dans le cours de notre entretien, ce ne fut pas sans surprise que j'appris qu'il y avait aux environs de Nanci trois maisons de fous. Je laisse à mes lecteurs à en tirer telle induction qu'ils jugeront convenable contre la raison ou en faveur de l'imagination des Lorrains ; mais ce qui leur fait un honneur incontestable, c'est le régime de douceur et d'humanité qui préside dans ces divers établissemens.

Des hospices, nous nous rendîmes au musée, placé provisoirement et assez mal à-propos au dessus de la salle de spectacle ; on se propose de le transporter dans l'hôtel du gouvernement. M. B*** m'apprit qu'un des parens de notre célèbre peintre de genre, *Laurent*, en était le directeur. Il était absent, et les honneurs du salon nous furent faits par une grosse servante Lorraine, qui nous dit en nous plaçant devant un grand et vaste tableau : *Voilà un Ruben*. Il ne s'agissait pas d'un des fils de Jacob,

mais d'une transfiguration attribuée au pinceau du célèbre peintre de la galerie du Luxembourg. Je remarquai, avec le secours de mes propres lumières, *une Peste de Milan*, d'un style commun, mais vrai; des *Nymphes au bain*, que je crois de Boucher; un *Jonas jeté à la mer* et une copie réduite des *Noces de Cana*, de Léonard de Vinci; des plâtres de *Laocoon*, de *la Vénus de Médicis*, de l'*Apollon du Belvédère*, un *Caïn*, et un *Ajax* de *M. Jacquot*, artiste de Nanci, composent toutes les richesses que le musée possède en sculpture.

« Notre ville est trop moderne, me dit le vénérable M. B***, en sortant du salon nancéen, pour avoir des ruines bien antiques à offrir aux savans et aux voyageurs. L'ancien palais des ducs est le seul morceau de quelque intérêt que nous ayons à livrer aux recherches des uns et aux méditations des autres. On a restauré depuis quelques années la chapelle où reposent leurs cendres. Nous y avons penétré d'abord. Le caveau rappelle ceux de Saint-Denis. Ici, comme dans le somptueux asile des tombes royales, il règne une fraîcheur de décoration qui nuit à l'impression qu'on attend de semblables lieux.

Pour qu'ils aient tout leur effet, il faut que la main du tems noircisse ces voûtes si éclatantes, ternisse ces statues gratées à neuf, et mutile quelques-uns de ces marbres si polis.

» Il ne reste de l'ancienne demeure des ducs que la galerie nommée salle des cerfs, qui longe la grande rue sur laquelle elle a deux portes. »

M. B*** attira d'abord mon attention sur les sculptures qui embellissent la plus grande, et particulièrement sur un singe, habillé en cordelier, qui s'y trouve. « Il y a peu d'années, me dit-il, vous auriez pu voir encore dans une chaire à prêcher qui surmontait le pilastre qui est à votre gauche, un bœuf revêtu du même froc. On montrait autrefois ces deux morceaux comme une des sept merveilles de Nanci. La tradition ne nous a transmis ni l'origine, ni l'interprétation de ces bizarres allégories. Peut-être était-ce un monument de l'humilité des moines?

» La petite porte, continua M. B***, que l'on appelle ici *la porte Masco*, doit sa célébrité aux souvenirs qu'a laissés parmi le peuple un de ces faits attendrissans qui honorent le plus l'instinct animal. C'est un ours qui est le héros de

l'histoire ; je vous la raconterais bien en vile prose que je vous laisserais ensuite le soin d'ennoblir ; mais je crois qu'en vous récitant les vers gracieux et faciles dans lesquels M. de *Caumont*, un de nos plus spirituels compatriotes, s'est plu à consacrer cette anecdote lorraine, il y aura tout à gagner pour vous et pour moi. »

M. B***, après avoir promené quelques instans sa main sur son front, comme un homme qui cherche à rappeler ses souvenirs et m'avoir prévenu qu'il passait l'introduction sous silence pour arriver directement au fait, commença en ces termes :

Au tems où sur les bords que la Meurthe féconde,
René, le bon René * faisait chérir ses lois,
Un prince, trop fameux par les sanglans exploits
Dont il fit retentir le monde **,
Répandit en ces lieux le meurtre et la terreur!
En proie à la famine, en ces momens d'horreur,
La capitale enfin allait être asservie,
Lorsqu'à l'appel sacré du devoir, de l'honneur,
Les fils de l'antique Helvétie,
Secondant des Lorrains le généreux effort,
Aux rangs des Bourguignons vinrent jeter la mort.

* René II.

** Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne.

Depuis cet heureux jour qui vit fuir les alarmes,
L'ours dont les traits hideux figuraient dans les armes
De ces guerriers libérateurs,
Loin d'inspirer l'effroi, porta dans tous les cœurs
Un souvenir rempli de charmes,
Et sous le toit pompeux par le prince habité,
Dès lors gage vivant de l'antique alliance
Maint ours, bien à regret perdant sa liberté,
Reçut des mains de la reconnaissance
Une triste hospitalité.

De ces nombreux reclus vous esquisser l'histoire,
N'est pas mon projet aujourd'hui :
Je dirai seulement, et l'on pourra m'en croire,
Qu'après avoir vécu sans gloire,
La plupart moururent d'ennui.

Enfin dans le palais de Léopold-le-Sage,
Un de leurs épais successeurs,
Du fond de ses forêts réduit en esclavage,
De la cage à son tour recueillit les honneurs.
Masco, c'était son nom, peu fait pour les grandeurs,
Au milieu de la cour garda le ton sauvage.
Si, devant son manoir un passant arrêté,
Sur le lourd montagnard jetait un œil timide,
Soudain Masco, blessé de sa témérité,
Grinçait en grommelant une dent homicide.
Aussi dès qu'au logis quelque indocile enfant
S'avisait de crier, la menace était prête,
C'était le méchant ours qu'on nommait à l'instant
En répétant :
Prenez garde à la bête

Cependant en ces lieux versant les noirs frimats,
Régnait alors l'hiver le plus terrible
Dont le soufle jamais ait glacé nos climats *.
La famine au teint pâle accompagnait ses pas
Et l'affreux désespoir, suivant le couple horrible,
Pour ressource au malheur apportait le trépas.

Dans un asile obscur, cédé par l'indigence,
Gémissait sous le poids de sa triste existence
L'un de ces utiles enfans
Qui des monts de Savoie, au retour des autans,
Vont vendre leurs travaux à l'heureuse opulence.
Plein de courage, au milieu des douleurs,
Le pauvre enfant, sans plainte, endurait sa misère,
Et MICHEL ne versait des pleurs
Qu'en songeant qu'il mourrait sans embrasser sa mère.

Une nuit que le vent du nord,
Autour de son grabat redoublant de furie
Dans ses sens engourdis allait porter la mort,
L'infortuné MICHEL, par un dernier effort,
Voulut encor tenter de prolonger sa vie.
La loge de l'ours prisonnier,
Bien à l'abri de la tempête,
Comparée au désert de son affreux grenier,
A sa pensée offrit la plus douce retraite:
Morfondu, grelotant, il s'y traîne à pas lents.
La lune l'éclairait de ses feux pâlissans,
Et les barreaux entre eux offrant assez d'espace,
MICHEL auprès de l'ours s'insinue et se place.

* L'hiver de 1709.

Troublés dans leur premier sommeil
Les gens d'humeur atrabilaire
Ont toujours un fâcheux réveil!
L'ours mugit; il se lève et d'un bras furieux
Va venger son repos, punir le téméraire.....
Mais à l'aspect du faible enfant
Qui d'un accent timide implore sa clémence,
Et devant lui tombe tremblant,
De la douce pitié MASCO sent la puissance;
Ces bras, où dans sa rage il allait étouffer
L'innocent objet de sa haine,
Le pressent maintenant; et de sa tiède haleine
L'animal attendri cherche à le réchauffer.
Après des soins si doux vous devinez, je pense,
Que des nouveaux amis le sommeil fut parfait;
MICHEL était bercé par l'heureuse innocence,
MASCO dormait sur un bienfait!

Le lendemain, sitôt que la lumière
Blanchit les bords de l'horizon,
L'enfant, sans l'éveiller, quitta son compagnon
Et la cabane hospitalière.
D'une nuit de repos ses bras étaient plus forts,
Aussi des noirs circuits de sa route secrète
La suie, à pleines mains, tombait sous ses efforts;
Et, le travail fini, de plus joyeux accords,
Sur le sommet des toits ornaient sa chansonnette.

Aux murs de la cité, quand la paisible nuit,
Eut déployé son voile sombre,
MICHEL, à la faveur de l'ombre,
Au gîte protecteur revint encor sans bruit,

Déjà, dans son inquiétude,
Masco de son retour accusait la lenteur;
Du plaisir d'être deux il connaît la douceur
Et désormais il craint la solitude.
Michel a reparu; de frivoles discours
Vous peindraient mal les transports de notre ours,
Qui, cette fois, après mainte embrassade,
Non content de coucher son petit camarade,
Lui montra qu'à sa table il aurait à souper.
Qui croirait d'un tel soin qu'un ours pût s'occuper!
Plus sobre qu'à son ordinaire
Le bon Masco, de son ample repas,
Avait, pour son ami, pris le soin de distraire
Les morceaux les plus délicats.

Depuis long-tems Michel ne dînait guère;
Le régal lui sembla parfait,
Et, quand il eut terminé le banquet,
Nos deux amis en songes
Retrouvèrent dans leur sommeil
Ce plaisir pur, ce plaisir sans mensonges
Qui les devait encor attendre à leur réveil.
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
Pendant long-tems d'une amitié si rare
Un mystère profond favorisa le cours;
Mais qui peut constamment compter sur d'heureux jours!
Le destin ici bas en est toujours avare!

Or, il advint qu'un soir le cuisinier,
Du souper, par mégarde, ayant oublié l'heure,

Ne parut que la nuit dans l'obscure demeure
De son vorace prisonnier.
Il pensait que MASCO, ravi de sa présence,
Après une longue abstinence,
Sur ce repas tardif s'élancerait joyeux.
Mais en vain du festin il montre l'abondance :
Immobile en un coin, l'ours, d'un œil furieux,
Semble au bruyant valet commander le silence.
Un enfant, contre lui doucement appuyé,
Sommeille sur le sein de l'animal farouche ;
Et, fils d'un souvenir, voltige sur sa bouche
Le sourire de l'amitié !

De cette étrange scène historien fidèle,
L'observateur ému se retire sans bruit,
Et, malgré l'ombre de la nuit,
Dans le palais en répand la nouvelle.
Parmi les courtisans il est si peu d'amis
Qu'on traita ce récit de fable,
Et que pour admirer ce bienfait incroyable
Maints témoins près de l'ours bientôt furent admis.
Tout entier à MICHEL, MASCO voit avec peine
Ces nombreux spectateurs en son étroit domaine
Et jusqu'au retour du soleil,
Veillant sur son ami, retenant son haleine,
En son geste il leur dit : Respectez son sommeil !
La sombre nuit enfin terminant sa carrière,
Dès les premiers accens de l'oiseau du matin,
L'enfant soupire, bâille, et d'un œil incertain
Cherche la naissante lumière.
Mais de quels mouvemens n'est-il pas agité
A l'aspect imprévu de la foule attentive,

Dans laquelle il croit voir, en sa terreur naïve,
Les juges, les vengeurs de sa témérité?
Il implore à genoux leur générosité;
L'ours cependant le flatte, l'encourage
Quitte MICHEL, revient, lui montre le potage
Et lui répète en son langage:
Mange donc, tu n'as pas soupé.
Mais hélas! cette nuit de gloire
Des deux amis termina le bonheur!

Du bon MASCO le prince protecteur,
Emu par le récit de leur touchante histoire,
De MICHEL à son tour devint le bienfaiteur.
L'aimable enfant nagea dans l'abondance,
Au milieu du fracas d'une brillante cour;
Mais pour qu'il prît le ton de ce nouveau séjour
De revoir le pauvre ours il reçut la défense.
Hélas! il préférait les soins de l'indigence
Aux présens dédaigneux d'une froide pitié,
Et le triste MICHEL, en sa reconnaissance,
Souvent sur le duvet qu'étale l'opulence,
Regrettait en pleurant le sein de l'amitié.
Fléaux toujours croissans de sa nouvelle vie,
Les soucis destructeurs, la brûlante insomnie,
Se joignant aux chagrins dont il est obsédé,
Sous leurs coups redoublés MICHEL enfin succombe,
Et bientôt descend dans la tombe
Où MASCO l'avait précédé.

Pendant le cours de cet intéressant récit, M. B*** m'avait ramené jusqu'à la porte de

mon hôtel. Je ne dirai pas avec quel regret je fis mes adieux au vénérable Polonais, dont les souvenirs et les observations avaient jeté tant d'intérêt sur mon séjour à Nancy. Il est des sentimens dont il suffit de convaincre ceux qui les inspirent.

N° X. — 20 *juillet* 1822.

LES VOSGES.

Là, parmi des rochers qu'entassa la nature,
Aux cris des aquilons sur ma tête grondans,
Libre, et le cœur bercé d'une palme future,
J'égare à l'aventure
Mes pas indépendans.
Ennemi né des routes ordinaires,
Ambitieux d'un nom par moi seul ennobli,
Déjà ma lyre insulte au pâle oubli,
Fier d'un talent que des chants mercenaires,
Qu'un culte adulateur n'ont jamais avili.

Ode sur l'Inspiration des Montagnes,
Par PELLET, d'Epinal.

Pour me rendre à *Epinal*, je remonte la Meurthe vers Lunéville ; cette partie du département est remarquable par les vallons larges et fertiles qui la traversent, et par les plaines riantes qui bordent cette rivière. A deux lieues de Nanci, je passe sur la rive droite, dans la petite ville de *Saint-Nicolas-du-Port*, qui n'était encore qu'un hameau, avec une petite chapelle,

en 1087; mais, à cette époque, on y apporta un doigt de saint Nicolas, évêque de Myrrhe, et les pélerins, qui vinrent en foule, concoururent à son rapide accroissement. On peut juger de l'importance qu'elle avait acquise en 1397, par l'établissement d'une justice consulaire qui eut lieu vers cette époque; sa position sur la Meurthe fut aussi une des causes de cette prospérité, qui toutefois fut entièrement anéantie après l'affreux incendie de 1635. Je m'arrêtai pour admirer son église, superbe édifice commencé en 1495 par les bénédictins, et achevé en 1644 par les libéralités des ducs de Lorraine, d'Alsace, et des seigneurs de la Suisse : sa voûte élégante, soutenue par de frêles piliers de vingt-huit mètres de hauteur, ressemble parfaitement à la carène d'un vaisseau; sa nef se compose de deux parties qui font un pli à leur jonction, mais il est dissimulé avec beaucoup d'art.

Je laisse la route qui m'aurait ramené à Lunéville, et, prenant celle de droite, pour arriver plus directement à Epinal, je passe près de la petite ville de *Rosières-aux-Salines*, ainsi désignée à cause des sources salées qui sillonnent son territoire.

Je ne suis pas éloigné d'un village sur lequel on m'a raconté une anecdote qui prouve l'extrême superstition des habitans. En 1792, une épizootie désastreuse régnait sur les bestiaux; ils périssaient misérablement. Un charlatan accourt, et persuade d'immoler le taureau de la commune : « Ce sacrifice, dit-il, étant le seul » moyen de salut des autres animaux. » On pare de fleurs la victime, on la conduit en pompe au chœur de l'église, et, pour rendre la cérémonie plus solennelle, le curé l'attend revêtu de ses habits sacerdotaux : tous les paroissiens font les honneurs de leurs places à leurs bestiaux; bœufs, vaches, moutons, chèvres, ânes et pourceaux, occupant pêle-mêle le chœur et la nef, mêlent leurs *chants* à ceux des assistans : après l'office divin, le prêtre bénit l'assemblée, et, ayant arrosé l'holocauste d'eau lustrale, il le livre aux sacrificateurs, qui le brûlent sur un bûcher dressé à la porte de l'église. On ne dit point si l'épidémie céda, mais, depuis, les habitans sont devenus la fable des environs par leur sotte crédulité.

En côtoyant presque toujours la Moselle, j'atteins, après quelques heures de marche, la li-

sière du département des Vosges, et j'entre dans la petite ville de *Charmes*, située sur la frontière. Je traverse un beau pont auquel on compte dix arches : les fenêtres de la ville sont en partie ornées de vitraux de couleur, peints avec goût, et bien conservés.

Cette ville, ruinée plusieurs fois dans les guerres des quinzième, seizième et dix-septième siècles, a repris une sorte de vie, grâce à son commerce et à l'activité de ses habitans; tout son territoire abonde en grains, en vins et en bois. La forêt de Charmes, qui touche à cette ville, est une des plus belles des Vosges. Située sur la Moselle (rive gauche), Charmes à de plus l'avantage d'avoir dans ses environs de belles forges et de nombreuses tanneries. C'est près de Charmes, au village de Chamagne, qu'est né le célèbre paysagiste *Gelée*, plus connu sous le nom de *Claude le Lorrain*, fils d'un paysan pauvre, et qui, par ses gracieux tableaux, s'est fait un nom impérissable.

Les bords rians de la Moselle m'amènent enfin à Epinal, où je descends à l'*hôtel des Vosges*. Un singulier personnage m'y attendait ou plutôt attendait tour à tour chaque voyageur : c'était

un grand jeune homme de la figure la plus intéressante, et dont les traits, beaux et réguliers, auraient pu servir de modèle pour peindre l'enthousiasme, si ses regards un peu égarés n'eussent provoqué la compassion; l'infortuné n'avait cependant qu'une grande exaltation, suite malheureuse d'un travail trop assidu, et d'un amour trop passionné pour les beaux-arts : fils d'un riche propriétaire, qui ne négligeait rien pour le rendre heureux, il venait de parcourir les Vosges avec un de ses amis; et, malgré le désordre de ses récits, ce dernier m'assura qu'ils étaient exacts, nullement exagérés, et pleins de lucidité : au reste, ses descriptions, entremêlées de longues tirades de vers, de peintures riantes et pittoresques, me donnaient les avant-goûts les plus agréables de ce département; il appuyait d'ailleurs son opinion de témoignages honorables, et sa narration rapide autant que séduisante ne laissait pas plus de prise à l'ennui que de regrets à la curiosité. « Le département des Vosges, disait-il, tire son nom des monts qui l'environnent; c'est sans doute un des plus curieux de toute la France, et rien certainement n'est plus varié, plus pit-

toresque que l'aspect de ses hautes montagnes, rivales heureuses de celles de la Suisse, alors surtout que l'on prend pour terme de comparaison celles qui s'élèvent dans l'arrondissement de *Remiremont :* c'était l'opinion de l'un de nos poètes modernes, de l'ex-ministre *François de Neufchâteau*, qui s'exprime ainsi sur ces belles contrées où il reçut le jour :

« Curieux empressés, dans vos courses perdues,
Qu'allez-vous demander à la Suisse? Des vues,
Des eaux, des lacs, des rocs? un peuple fier et doux?
Ne cherchez pas si loin ce qu'on trouve chez vous.
C'est de l'esprit humain l'éternelle devise :
Il ne sait rien de beau s'il ne se dépayse;
Ce que l'on voit de loin a toujours plus d'attraits,
Et l'on connaît bien moins ce dont on est plus près.
Marmontel fut plus juste. Aux Vosges, dans Bruyère *,
Il conduisit exprès l'Alceste de Molière. »

» Tout, en effet, dans les Vosges, présente l'aspect le plus gracieux, et l'on pourrait appliquer à ces lieux enchanteurs, ce que l'auteur d'Anacharsis dit si élégamment d'une contrée de la Grèce : *De tous côtés l'œil semble respirer la fraîcheur, et l'ame recevoir un nouvel esprit de vie.*

* Petite ville à cinq lieues d'Epinal.

Aussi les plus hautes cimes ont des habitations comme les plus sombres forêts, et partout et toujours, cette terre accessible est aussi féconde que variée.

Adorateurs des grandes cultures, allez d'Epinal à Nanci, ou de Mirecourt à Neufchâteau; là, de toutes parts, s'offriront à vos regards surpris de vastes plaines où l'or des moissons et le pampre joyeux étalent à l'envi leur opulence. Peintres de la nature, cherchez-vous de gigantesques montagnes, les unes nues et décharnées, comme celles des Alpes, les autres gracieuses encore dans leur imposante majesté? gravissez les cimes orgueilleuses du *Ballon*, du *Saint-Mont*, et du *Framont*. Désirez-vous d'épaisses forêts, où les rayons du jour ne pénètrent qu'avec peine, où le silence habite avec la paix, où l'on n'entende que le murmure des zéphyrs, celui des ruisseaux et les chants de mille oiseaux divers? enfoncez-vous dans les forêts d'*Hérival*, de *Nossencourt*, de *Longegoutte*, de *Saint-Maurice;* là, loin de tout chemin frayé; isolé du monde entier, livrez-vous librement à la contemplation des merveilles de la nature: mais si vos pinceaux cherchent des eaux limpides; de

frais gazons, des rivières imposantes, des lacs transparens, des cascades bruyantes, des eaux minérales ou thermales, égarez-vous dans les vallons d'Epinal, de Remiremont, de Saint-Dié ; de tous côtés, chaque site vous offrira des sources vives et cristallines pour apaiser votre soif, des lits de verdure, des ombrages délicieux pour accueillir votre repos. Suivez le cours de la Moselle ou de la Meurthe ; ces deux rivières, en déroulant lentement leurs ondes argentées, vous rappelleront le fabuleux Pénée : en voyant le lac de Gérardmer vous croirez qu'il existe deux lacs de *Zug* ou de *Bienne*, tandis que la cascade de *Tendon* vous offrira une miniature des grandes cascades de la Suisse, ou plutôt ce sera celle de *Chède*, près de Genève, mais plus ombragée, plus agréable encore ; les eaux minérales de Bussang, à l'extrémité sud-est du département, et sur la limite du Bas-Rhin. Les eaux thermales de Plombières, les bains de Contrexeville, de Saint-Dié, vous offriront les autels du plaisir à côté des autels d'Esculape, et les ris et les jeux toujours de moitié dans les miracles du dieu d'Epidaure.

» Mais ici, dans ces belles montagnes, le

premier attrait c'est la variété ; vous y voyez renouveler sans cesse les singuliers contrastes qu'offre le *Valais*, non dans ces scènes horribles d'avalanches qui entraînent et détruisent le voyageur imprudent et l'habitation paisible, mais sous le rapport des plus aimables oppositions ; si, d'un côté, l'œil s'égare sur les rochers stériles, ailleurs la culture étend ses bienfaits sur un sol rocailleux : une autre source de richesse se présente, et ce qui manque aux productions céréales est remplacé par le produit des nombreux troupeaux que le pasteur conduit au sein des forêts, ou sur les brillans pâturages qui embellissent les hauteurs. Le lait coule en abondance, et les fromages anisés, connus sous le nom de fromages de *Gérardmer*, amènent l'aisance dans la chaumière. Si vous abandonnez ce séjour de la vie pastorale pour celui de la vie agricole et industrieuse, allez admirer ces campagnes fertiles que couvrent de toutes parts le blé, l'avoine, le chanvre, le colza, le houblon, sans que la vigne refuse d'y ajouter ses dons précieux. Arrêtez vos regards sur ces vergers magnifiques et féconds que le prunier et le merisier, arbres pri-

vilégiés de ces contrées, décorent toujours, l'un pour donner ses pruneaux exquis, l'autre ses fruits délicieux, ou une liqueur plus délicieuse encore. Aucune plante, aucun produit n'est étranger à ces belles plaines, où le cultivateur éclairé sait apprécier le sol, deviner ses besoins et conduire avec habileté l'eau dans les champs qui en sont dépourvus.

» Partisans de l'heureuse industrie, pénétrez dans ces gorges profondes, interrogez les entrailles de la terre, et bientôt les mines de plomb, d'argent, de fer, de cuivre et d'antimoine paraîtront à vos regards étonnés; descendez avec ces ruisseaux, ces torrens qui serpentent ou se précipitent, et vous trouverez les fabriques où l'on sait mettre en usage ces matériaux précieux. Là, mille petits moulins à scie fendent les bois résineux en planches qui s'exportent par la Meurthe, la Meuse et la Moselle. Ici, vous voyez sortir des papiers, des fils de fer, de cuivre; ailleurs, des dentelles pour orner la beauté, des instrumens pour charmer ses loisirs : amateurs de la magnificence, nos montagnes vous donneront la pierre pour bâtir vos palais, l'ardoise qui les couvrira, le marbre et le granit

qui doivent les décorer; et près de toutes ces richesses, toujours des eaux salutaires et abondantes pour réparer une santé perdue dans les plaisirs ou dans la vie indolente de l'inactive opulence. »

L'imagination encore remplie du tableau que m'avait tracé avec tant d'enthousiasme le jeune et malheureux Théodore, je sortis de mon hôtel pour parcourir Épinal, avant d'en vérifier l'exactitude. Cette ville a toujours vaillamment combattu pour son indépendance; fortifiée dans les tems anciens, elle soutint en 1670 un siége contre l'armée de Louis XIV, commandée par le maréchal de Créqui; et, prise avec peine par les Français, elle fut démantelée en punition de sa résistance. On voit encore les ruines d'un antique château qui la dominait; mais, du reste, ce chef-lieu de département, qui ne compte à peine que huit mille habitans, n'a de remarquable que sa situation agréable dans une plaine fertile et sur deux bras de la Moselle, qui la divisent en *grande* et *petite*. La *petite ville* est dans une île. Cette séparation topographique a suffi pour établir une légère nuance entre les mœurs des habitans des deux villes. Il y a, par exem-

ple, dans la petite ville une observation plus rigoureuse de certaines pratiques extérieures de religion. Au nombre des prêtres qui desservent sa succursale, il en est un qui n'a peut-être pas assez oublié les rigueurs de l'exil qu'il a supporté. On assure qu'il les rappela assez mal à propos à un prince de la famille royale, à son passage à Épinal. « Monseigneur, lui dit-il, j'ai » souffert dix ans pour la cause de la légitimité. » — Et moi trente, monsieur le curé; offrons-» les à Dieu, repartit le prince. » Quelques habitans même de la grande ville croient qu'il y a plus d'efficacité dans les prières de ce *martyr* que dans celle du curé de la ville, M. l'abbé *Petit-jean*, qui n'est qu'un ecclésiastique doux, modeste, charitable et tolérant. Les rues d'Épinal sont irrégulières; les sombres masures qui bordent la rivière attristent la vue : elle a néanmoins les richesses littéraires et scientifiques d'une ville importante; on y voit une bibliothèque, un cabinet de physique et d'histoire naturelle, un collége, une société d'agriculture, une salle de spectacle et de jolies promenades; on y voit en outre un musée, avec une école de dessin linéaire, dirigée par M. *Laurent*, dont plus d'une

fois nous avons eu occasion d'admirer les portraits aux expositions publiques du Louvre. Je passai devant l'ancien collége des jésuites, converti en hôtel de préfecture, et devant les casernes qui m'ont paru belles ; l'hospice était anciennement un couvent de capucins. Dans les grandes sécheresses, on a recours, pour les faire cesser, à la châsse de saint *Georgy*, suspendue dans l'église.

Un trait qui honore le caractère des habitans d'Épinal et en général celui des Lorrains, c'est le culte des tombeaux. Le cimetière d'Épinal, situé à mi-côte, dans une position tout-à-fait romantique, est parsemé de nombreux monumens, moins pompeux, mais généralement mieux entretenus que ceux du cimetière du Père Lachaise. Il y a moins d'étalage de beaux sentimens dans les inscriptions ; mais, chaque année, l'enceinte qui entoure la pierre tumulaire est soigneusement cultivée et parée de fleurs nouvelles.

Parmi les établissemens d'administration publique, les prisons méritent surtout d'être distinguées. La partie réservée aux condamnés pour délits politiques a l'apparence d'une maison agréable. On a poussé l'attention jusqu'à garnir

les croisées de persiennes, leçon pour messieurs les ministres qui, à Paris, envoient les hommes de lettres à Poissy. Rien n'égale les soins et l'humanité avec lesquels les prisons d'Épinal sont administrées. Des fontaines d'eau vive entretiennent à l'intérieur la propreté et la salubrité. Il est rare que les prisonniers qui y sont détenus n'en sortent pas meilleurs qu'ils n'y sont entrés.

Le principal commerce de cette ville consiste en fils, grains, chanvre, lin, colza, bois, bestiaux; les routes adjacentes sont couvertes de voitures de roulage, chargées de planches de sapin, qu'on amène à Epinal pour être embarquées sur la Moselle et les faire descendre jusqu'à Metz. Son industrie consiste en fil, toile, faïence, huile et potasse; dans les environs, à quelques lieues de distance, on rencontre des papeteries importantes, renommées surtout pour les papiers à impression. Epinal a aussi des brasseries dont le produit considérable a enrichi plusieurs entrepreneurs.

Je rentrais à mon hôtel pour faire mes préparatifs de départ, lorsque le jeune T***, et que son ami, me grondèrent sérieusement de ce que je voulais partir sans avoir visité les jardins

de M. *Doublat*, ancien député. Rien de plus beau que ses jardins, où la curiosité attire sans cesse les baigneurs et les voyageurs; on y remarque non-seulement un magnifique parterre, mais encore de belles ruines, et un pont jeté avec élégance sur un chemin vicinal. Je ne saurais mieux faire que de répéter les vers qu'on me récita, en me prévenant que ces lieux charmans les avaient inspirés à un jeune poète:

Le doux parfum des fleurs, le cristal de ces eaux,
L'air frais, l'air embaumé de ces pompeux berceaux
Ont enivré mon cœur d'une volupté pure.
Des flancs de ce rocher tout couvert de verdure,
Sur ces vieux chapiteaux, sur ces marbres épars,
Sur ces dieux renversés, promenons nos regards.
Hélas! partout du tems j'aperçois les ravages;
Vieux débris! murs sacrés noircis par les orages,
Jadis avec orgueil votre superbe front
Semblait braver la foudre au sommet de ce mont.
Le tems a fait un pas, et vos tours écroulées
Ont vu des châtelains les ombres consolées,
Avec les vents du soir se glisser doucement
Sous le feuillage épais de ce bosquet charmant.
O nature! en ces lieux tout cède à ta puissance;
Ton éclat, ta fraîcheur, ta brillante opulence,
Confondant les efforts de l'art imitateur,
Ont surpassé partout son prestige enchanteur.

Nous rencontrâmes le propriétaire, dont l'accueil obligeant me mit à l'aise ; les seules prérogatives que cet homme aimable se réserve dans ses jardins consistent à en faire admirer les détails, à en indiquer les arbustes rares, les plus frais ombrages, les magnifiques berceaux, en un mot, à en faire lui-même les honneurs de la manière la plus gracieuse.

Tandis que T*** cherchait de nouvelles inspirations ou de nouveaux souvenirs dans les objets qui nous environnaient, son ami voulut bien me dire quelques mots sur les hommes du pays. Après M. Doublat, il me nomma M. *Welche*, également député, administrateur habile, et qui a mérité l'estime de toutes les classes de la société par sa modération et sa justice ; l'ancien maire d'Epinal, M. *Drouel*, homme de bien dans toute l'acception de ce mot ; *Pellet*, homme de lettres, avocat aussi distingué par ses talens, comme orateur, comme poète, que par son caractère noble et désintéressé. Les amis de la belle poésie doivent désirer ardemment qu'il se rencontre un libraire assez audacieux pour révéler au public les hautes *inspirations* de cette muse inconnue et sauvage. Les

odes que M. Pelletan a déjà publiées dans quelques recueils périodiques sur *l'Inspiration des montagnes*, sur *la Chute des empires*, etc., ont montré quelles espérances on pouvait concevoir de son talent quelquefois incorrect, mais toujours élevé; *l'Invasion*, *les Tombes des Pharaons*, *le Retour dans la patrie*, et plusieurs autres morceaux qu'il possède en portefeuille, ont justifié toutes celles dont ses amis avaient pu le flatter.

C'est aussi un génie dont les Vosges sont fières que celui de ce meunier *Gérardot*, qui, sans autres notions d'astronomie que celles que lui présentait l'almanach de Mathieu Laensberg, est parvenu à deviner notre système planétaire, et à exécuter avec la hache et la scie, qui lui servaient à raccommoder les *mouvemens* de son moulin, une espèce d'*uranorama* qui en reproduit toutes les phases et tous les phénomènes.

Bientôt mon jeune biographe, qui aimait les contrastes, amena d'autres hommes sur la scène; il m'en fit voir un assez grand nombre qui pourraient figurer, en première ligne, dans une nouvelle édition du dictionnaire des *girouettes*. L'un, fils d'un bon fermier, désavoue son origine, ne voit et ne pense plus que comme les grands sei-

gneurs d'autrefois; l'autre, ancien magistrat, après s'être signalé par mille excès révolutionnaires, est devenu, depuis 1815, le défenseur ardent de la religion et de la légitimité; tandis qu'un troisième, après avoir fait des confitures à Versailles, est devenu maréchal-de-camp, possède un titre, des charges, qu'il a bravement acquis dans une administration des plus paisibles.

Je fus charmé d'apprendre que je retrouverais les deux amis à Plombières, et après des vœux de part et d'autre pour notre heureuse rencontre, je sortis d'Epinal : je remontai la Moselle, et partout je reconnus la vérité des descriptions du jeune T***; des sites, des points de vue ravissans, passent tour à tour devant moi, et s'éloignent à mesure que je fuis moi-même : de brillantes prairies, des bois épais, des ruisseaux qui serpentent, des sources qui bouillonnent, des vallées profondes, charment mes regards. C'est ainsi que j'arrive à *Remiremont*, l'une des plus jolies villes du département, et que sa position contribue à rendre le centre d'un commerce considérable tant en fer, bois, chanvre, bestiaux, qu'en kirch-wasser, fromages,

glu et térébenthine. De toutes parts les habitans des montagnes voisines y viennent vendre leurs denrées et y acheter, en échange, ce qui leur est nécessaire. On y trouve des fabriques de toiles de coton, de siamoises, de velours, de basins, établies par un des membres de la respectable famille Koechlin de Mulhausen : elle n'est qu'à un demi-quart de lieue de la Moselle, et de belles routes y aboutissent de tous côtés, soit par Epinal, soit par Bâle, soit enfin par Plombières. Les rues sont larges, régulières, et toutes arrosées par des ruisseaux d'eau vive et embellies de fontaines. Mais les maisons peu élevées ne sont remarquables que par leur propreté; l'hôpital surtout se distingue par son excellente administration, qui le rend le véritable sanctuaire d'une douce charité, d'une tendre prévoyance. Une bonne bibliothèque, formée des débris des anciennes bibliothèques des moines, se trouve encore dans ce bâtiment, et s'augmente chaque jour de nouvelles richesses scientifiques et littéraires.

Derrière l'hôpital, sur un mamelon fort élevé, est le *calvaire;* de son sommet, on découvre un pont de bois, d'une construction élégante et

solide, que l'on vient de jeter sur la Moselle, et de ce pont, la vue se porte, avec admiration, vers les monts d'où se précipite, en torrent fougueux, ce fleuve devenu paisible sur lequel on se trouve; la base des uns se perd sous les eaux, tandis que leurs sommets cherchent à atteindre le ciel, dont ils empruntent la teinte bleuâtre.

Je quittai à regret la vue de ces montagnes, qui offrent au naturaliste tant d'excursions intéressantes, et au poète tant d'inspirations gracieuses, pour aller visiter la riche et brillante église des dames du chapitre, qui sert aujourd'hui de paroisse, et dont l'architecture rappelle les élégantes églises de l'Italie. Là, j'apprends l'histoire de cette fameuse abbaye de Remiremont, où des princesses dotées de seize quartiers de noblesse paternelle et maternelle, contestèrent aux filles de nos rois le droit de prendre place au milieu d'elles, parce que le sang plébéien des Médicis s'était allié au noble sang des Bourbons. C'est au fondateur de cette belle église collégiale et séculière, que Remiremont doit sa première célébrité, c'est-à-dire à saint Romaric, comte d'Hapsbourg en Sicambrie, et prince royal du sang de Pharamond,

dans le cas où il y aurait eu un Pharamond : quoi qu'il en soit, il était fils de ce Romulphe, premier prince de la cour de Théodebert, roi d'Austrasie, qui, partageant le sort de son maître, fut massacré comme lui par Théodoric, roi de Bourgogne, frère de Théodebert. Ces deux meurtres, et celui des deux fils du malheureux roi, n'ayant pas satisfait l'infâme Brunehaut, elle persécuta le fils de Romulphe, et lui ravit son héritage. Rentré dans tous ses biens sous le règne de Clotaire, saint Romaric devint maire des deux palais d'Austrasie et de Bourgogne; mais bientôt, dégoûté du monde et de la cour, il se retira, suivi de ses deux filles Adalonde et Segoberg, de saint Amé et des principaux seigneurs de sa maison au nombre de trente-huit. Ils allèrent d'abord à Luxeuil suivre la règle de saint Colomban; mais, plus tard, quittant ce séjour avec les siens, saint Romaric convertit son château de Hapsbourg en un couvent et une église; il bâtit ensuite sept corps-de-logis, ornés de sept chapelles, pour le logement des vierges du monastère qu'il allait fonder. C'est depuis ce tems que la montagne de Rombech, vis-à-vis Miremont, fut appelée le

Saint-Mont, et que les récluses de saint Romaric prirent le titre de dames chanoinesses de Remiremont. « Elles n'étaient, dit la chronique, » entretenues dans ce saint lieu que pour servir » Dieu plus librement, en attendant qu'elles se » mariassent, ou qu'elles choisissent telle autre » condition qui leur serait inspirée. »

Saint Romaric mourut le 8 octobre 653. Il fut enterré au sommet du Saint-Mont, à côté de saint Amé, mort en 627. Ses restes furent ensuite transférés à Remiremont, le 17 mai 910. A cette époque, les Huns, envahissant la France, réduisirent le monastère en cendres; les dames descendirent alors à Remiremont, séjour fort agréable, où Louis-le-Débonnaire allait chasser et pêcher. Louis III accorda aux chanoinesses une portion de ce domaine pour bâtir l'église. Quelque tems après, une partie des religieux, qui habitaient avec les chanoinesses, allèrent s'établir dans le désert appelé Asprevalle (aujourd'hui Hérival); et, en 1090, les autres se retirèrent au Saint-Mont, où il relevèrent ce que les barbares avaient détruit.

L'abbaye de Remiremont était gouvernée par une princesse du sang. A Rome les vestales

étaient enterrées toutes vives, lorsqu'elles venaient à faillir; ces nouvelles vestales, plus indulgentes ou moins barbares, n'étaient condamnées qu'à être décoiffées publiquement.

Le lundi de la Pentecôte les paroisses voisines étaient obligées de venir, en procession, apporter leurs hommages et leurs prières à l'église de *Mesdames;* les habitans portaient des branches d'arbres odoriférans, tels que le genièvre, le genêt, l'aubépine; d'autres étaient forcés d'apporter un bloc de neige, ou de fournir deux génisses blanches. La marche était accompagnée de vieux cantiques, ou *kiriolés*, qui ne brillaient ni par la poésie, ni par le charme des pensées. Un des couplets chantés par les jeunes filles de *Vagney*, village à deux lieues de Remiremont, en donnera une idée :

Criaulé est bien chanté, chanterons-nous?
Criaulé, chanterons-nous? jouirons-nous?
Criaulé, c'est pour Madame qui est aux fenêtres;
Criaulé, elle voit venir la croix tant belle;
La croix tant belle et le pennon; oyez-nous Dieu!
Criaulé, ô Jésus-Christ! oyez-nous Dieu!

Les chants des sauvages étaient-ils plus barbares?

Je sortais de l'église, lorsque mon attention se fixa sur une troupe de jeunes filles, vêtues en blanc, qui s'avançaient en faisant retentir les airs de chants religieux, plus agréables que les fameux *kiriolés;* une seule était vêtue de noir *; son costume, sa figure candide, ses yeux modestement baissés, m'inspirèrent le plus vif intérêt; un vieillard, qui s'en aperçut, me dit que ces chants étaient un hommage rendu à la vertu de la jeune fiancée, que distinguait son noir vêtement; « autrefois, continua-t-il, un autre usage établissait la distinction entre le vice et la sagesse; on portait, devant la jeune et pudique épouse, une poule blanche, symbole de pureté. » Ici un usage différent sert à rappeler (faiblement sans doute) les longs et pénibles travaux des anciens chevaliers. Le jour du mariage, lorsque le futur arrive dans la maison de sa fiancée, on lui présente plusieurs jeunes filles voilées : et pour posséder celle que son cœur a choisie, il faut qu'il la devine au milieu de ses jeunes compagnes; mais elle lui échappe encore souvent en sortant de l'église, en s'y rendant, ou pendant le repas, comme si elle ne devait

* C'est la couleur usitée pour les robes de noces.

être le prix que de l'amour le plus ingénieux et le plus tendre.

Irons-nous au *coërgé*, disent les jeunes paysans de ces environs; ce qui veut dire, dans le langage des Vosges : Ferons-nous, en troupe, la cour aux jeunes filles; et, si la partie est acceptée, on les voit le samedi, quand le soir arrive, se rendre, au nombre de dix ou douze, dans la maison où il y a de jeunes filles à marier; ils reconnaissent les bonnes ou les mauvaises dispositions aux fumiers qui sont devant les portes; s'ils sont relevés avec soin et propreté, ils peuvent entrer, l'accueil sera favorable, et les jeux innocens les attendent; mais si le fumier ne présente que l'image du désordre, il n'y a point de filles pour eux, et ils peuvent passer outre, sans perdre leur tems et leur galanterie.

Une surprise agréable m'attendait à l'hôtel du *Cheval-de-Bronze*, où j'étais descendu; j'y trouvai les deux jeunes gens d'Epinal, que je ne croyais revoir qu'à Plombières. La vie active et la distraction convenait à T***; et son ami, toujours bon, toujours aimable, parcourait avec lui, pour la troisième fois, ces aimables lieux.

Ils se rendaient dans ce moment à *Xertigny* et à *Ruaux*, villages situés à peu de distance de Remiremont, pour y visiter leurs belles forges. Je les accompagnai, ainsi qu'à *Bellefontaine*, où règne une industrie florissante, due en grande partie au commerce de la coutellerie. Là s'arrêtèrent nos excursions pour nous rendre à Vagney, village placé dans une vallée riante qu'arrose un bras de la Moselle. Nous y goûtâmes, dans les fabriques, d'excellens fromages, de la même espèce que ceux de Gérardmer. Près de ce bourg, il y a des mines d'agathe, de grenat et d'autres pierres précieuses.

T*** voulut partir pour Plombières; et, décidé à les accompagner, il fallut bien me contenter des détails qu'ils me donnèrent sur la petite ville de *Bains*, célèbre par ses eaux minérales déjà connues du tems des Romains, et que leur chaleur rend efficaces pour un grand nombre de maladies.

« Situé au milieu d'un vallon magnifique qui s'étend de l'est à l'ouest, arrosé par un joli ruisseau, appelé *Baignerot*, *Bains*, traversé lui-même par le courant d'eau qui sillonne la vallée, est un séjour des plus agréables; ses promenades

sont charmantes, et les bois qui l'environnent offrent un ombrage assuré contre les ardeurs du soleil. On y compte sept sources d'eaux minérales, dont trois sont renfermées dans un vaste bâtiment situé au milieu du bourg, et appelé le *Bain-Vieux*. Le *Bain-Neuf* en renferme trois autres; et la septième, appelée *Fontaines-des-Vaches*, jaillit près du Baignerot, entourée d'un petit pavillon. Bains possède un médecin distingué dans M. *Bailly*, qui joint à beaucoup d'instruction un véritable amour de l'humanité.

» A une demi-lieue de Bains, on voit une superbe fabrique de fer-blanc, et dans la ville même, une tirerie de fil de fer, la *forge Grenoie* et deux autres dites *Moulins-aux-Bois*. L'exploitation des tourbières complète son industrie. »

C'était pendant un dîner délicieux que mes jeunes conducteurs me donnaient tous ces détails. La truite délicieuse de la Moselle en faisait les honneurs; elle était accompagnée d'une autre plus petite, d'un brun noirâtre, dont le goût est exquis, et qui ne se trouve qu'aux sources mêmes des mille et un ruisseaux qui descendent des montagnes; mais le poisson qui tient ici le premier rang est celui que l'on nomme *René*: on ne

le trouve que dans les eaux de la Moselle : son nom lui vient du duc René, qui l'aimait passionnément et qui en avait tous les jours à sa table.

Au dessert, l'ami de T***, remplissant nos verres du vin léger des coteaux de la Moselle, nous proposa de les vider en l'honneur des grandes notoriétés de l'arrondissement : « Je reprends, me dit-il, mon emploi de biographe près de vous ; car, tandis que mon ami se plaît à explorer nos montagnes et nos vallées, je me mets en quête des originaux du pays. J'en pourrais signaler qui ne donneraient que trop de prise au ridicule et même à la satire ; mais ces hommes-là se trouvent partout, et, puisque le vin dispose à l'indulgence, laissons-les dans l'oubli et portons une santé en l'honneur du bon *Vatot*, chef de bataillon en retraite, homme aussi sage que modéré, attaché franchement aux doctrines constitutionnelles ; de l'abbé *Jamy*, ancien principal du collége, homme doué de beaucoup d'instruction, qui a publié une brochure sur le *Bon sens de la Législation* ; toute propre à ramener aux rêveries de l'âge d'or ; son utopie, bonne à renvoyer au pays des chi-

mères, se ressent un peu de son âge avancé ; *d'Albert Montemont*, jeune écrivain, que son *Voyage aux Alpes et en Italie*, ses *Lettres sur l'astronomie*, qui ont eu plusieurs éditions, ses traductions des poëmes anglais sur l'*Espérance* et la *Mémoire*, et une foule d'autres ouvrages, ont déjà placé dans les lettres de la manière la plus honorable ; enfin de M. *Berguam*, riche négociant et ferme partisan de la charte.

» Les souvenirs s'arrêtent avec plaisir sur de tels hommes, et l'on oublie facilement les autres.....

» Mais il faut partir ; la voiture nous attend, et les charmans environs de Plombières vont nous consoler des paysages que nous abandonnons, tandis qu'une nouvelle galerie d'originaux présentera un champ plus vaste à nos observations. »

N° VII. — 3 *août* 1822.

PLOMBIÈRES.

Nos maladies sont plus agréables et plus voluptueuses que la santé des étrangers.
Madame de Maintenon.

Arrivés à Plombières, nous descendîmes à l'hôtel de l'*Ours*, où mes guides m'assurèrent que je trouverais non-seulement une société choisie, une cuisine fine et délicate, de beaux appartemens, mais encore des domestiques complaisans, fidèles, et des voitures aussi élégantes que commodes pour parcourir sans fatigue les montagnes des Vosges; admis bientôt à une table d'hôte exquise, où brillaient une eau limpide et transparente, des convives aimables et du meilleur ton, j'aurais fait un repas délicieux si deux alimens indispensables aux Français eus-

sent été en harmonie avec le reste : je me rappelai alors l'assertion de Montaigne, qui, en parlant de cette ville, assure que le pain et le vin y sont également mauvais ; et il fallut bien me contenter de l'opinion de mon voisin, qui m'assura avec gravité que ce serait déroger à un usage antique et respectable, si l'on buvait à Plombières du vin potable.

Le lendemain, levés avec l'aurore, nous allâmes parcourir les établissemens de bains ; ils sont au nombre de quatre, tous alimentés par des sources différentes. Le *bain des Dames*, situé sur la rive gauche de l'*Angronne*, rivière qui baigne la ville, eut notre première visite : nous entrâmes dans une grande salle, en forme de parallélogramme, contenant une vingtaine de baignoires en bois, symétriquement rangées les unes à côté des autres ; à droite en entrant, un cabinet à l'usage alternatif de tous les baigneurs de la salle ; les murs de cette salle sont crépis en mortier de chaux et de sable, le sol est dallé, le plafond, d'un peu plus de deux mètres d'élévation, est fait en solives apparentes. Deux petites fenêtres à petits carreaux, qui permettent à peine à la lumière de pénétrer, sont les seuls

ornemens du sanctuaire des grâces, du bain des Dames.

« Ici, me dit mon guide, l'orsqu'on a pris possession de son tonneau, salué à droite et à gauche ses deux voisins, il est permis de se livrer de suite, et sans autre cérémonie, aux charmes d'une douce causerie, aussi libre, aussi bienveillante que si une longue connaissance, une longue amitié l'eussent précédée. Heureux effet de cette espèce de confrérie des baigneurs! de cette longue robe de grosse laine blanche qui les enveloppe depuis la tête jusqu'aux pieds! l'étiquette, la morgue disparaissent; l'égalité du costume, l'identité des positions, la ressemblance des baignoires, tout concourt à effacer les rangs, à rapprocher les conditions en les confondant, et à établir entre tous les baigneurs une franche cordialité : dans ces lieux le *fashionable*, dépouillé de ses vêtemens élégans, semble se dépouiller aussi de sa présomptueuse impertinence. La jolie tournure, les grâces légères de la coquette, ses apprêts, ses atours éclipsés sous le costume commun, la forcent de recourir à une amabilité gracieuse, à une complaisance soutenue, parce qu'il ne lui reste plus que ce

moyen de plaire; et le sot, en dépit de son extrême démangeaison de parler, devient silencieux et réservé, parce que la liberté tolère le rire moqueur aux dépens de celui qui l'excite. »

Nous entrons dans une autre salle; elle est de la même forme que la première; seulement le plafond est voûté, et dans le milieu de la salle se trouve un grand bassin; c'est le bain commun destiné à ceux qui aiment à s'immerger à grande eau; on y descend par des marches servant de siéges aux baigneurs, et qui leur donnent la facilité de s'enfoncer plus ou moins dans l'eau; de hautes guérites encombrent les approches de ce bassin; c'est là que se donnent les douches, remède violent, qui fait acheter bien cher le retour de la santé, et plus souvent, hélas! la simple espérance; car, comme le fit très-bien remarquer Jules, l'ami de T***, en dépit de la salubrité de ses eaux, on meurt à Plombières comme ailleurs, avec cette seule différence que les héritiers du mort restent nantis de sa succession, tandis que jadis elle appartenait de droit au curé de la ville, qui était toujours choisi parmi les moines de l'ancien couvent d'Hérival. Le reste de l'établissement des bains se compose

de corridors voûtés, où se pressent des baignoires en bois et où règnent avec l'obscurité les inconvéniens d'une fraîcheur humide, aussi dangereuse que désagréable.

Au milieu de la grande rue se trouve le bain, appelé des *Pauvres*; le bassin, de forme ovale, et où l'on descend par deux jolis escaliers, est situé au milieu d'une galerie voûtée qui l'entoure, et dans laquelle sont placées les baignoires; le dessus de la voûte de cette galerie forme une terrasse, où l'on se promène, en dominant le bassin qui n'a d'autre voûte que le ciel. Un reste d'aqueduc, des fragmens antiques, quelques médailles trouvées dans les fouilles faites en 1813, attestent que les eaux de Plombières ne furent pas inconnues aux Romains, et justifient assez l'opinion générale, qui leur attribue la construction du sol de ce bassin.

Nous voici devant le *bain Tempéré* et devant le *bain Royal*; le premier offre un vaste bassin circulaire, au centre d'une très-grande pièce hardiment voûtée; le second, qui prend également le nom de *bain Neuf*, se compose d'un bassin semblable, et de plusieurs cabinets, à l'usage de ceux qui ne veulent point user des

bains communs. Cet établissement, construit en 1812, est élégant, mais sans aucune solidité; des infiltrations continuelles dégradent les plafonds, les murailles, et obligent de recourir sans cesse à des réparations dispendieuses; la première pierre en fut posée par l'impératrice Joséphine, qui a laissé dans ce lieu, comme dans toute la France, un si tendre souvenir.

Nous quittons ce dernier établissement, et T***, dont l'heureuse mémoire ne suit pas l'imagination vagabonde, me récita un passage d'un petit poëme latin traduit par un baigneur; ce poëme, tout descriptif, fut inspiré, par le séjour que fit à Plombières le poète philosophe *Camemarius*, né en 1500, à Banberg, lequel s'était rendu dans ces lieux pour chercher un remède salutaire aux fâcheux résultats d'une chute dangereuse. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

« Cependant, à l'embouchure de sa source, » à l'endroit de la plus énergique chaleur, s'est » groupée la foule des hommes épuisés, des » vieillards, des femmes décrépites. Cette po- » pulation, sèche, noire, débile, flétrie, déco-

» lorée, tremblante, et malencontreuse, s'y » tient obstinément attachée.

» Mais plus loin les vierges, brillantes de jeu- » nesse, de fraîcheur et de grâces; belles, gra- » cieuses comme Vénus, dont elles reprodui- » sent les charmes, promenant au dessus des flots » leurs seins arrondis par l'amour, qu'un lin ja- » loux voudrait dérober; appellent les regards » voluptueux, et par leur présence ont rasséréné » les eaux. Le lac attristé se réjouit de leur » éclat, et l'onde troublée se vivifie en les re- » flétant. Gracieusement entrelacées, elles fo- » lâtrent au sein des ondes, qu'elles émeuvent » par leurs voluptueux balancemens; les éclairs » jaillissent de leurs yeux, l'incarnat de la rose » a divinisé leurs joues, et le corail de la gre- » nade a donné à leurs lèvres le feu ravissant de » sa couleur. '

» Au milieu de tant de belles, votre cœur a- » t-il été percé de quelques traits? Ne craignez » pas de soupirer tout haut; ces dames ne sont » point du même rang, et la même patrie ne les » a pas vues naître; le jour ne les a pas montrées » cruelles, et les crêpes de la nuit n'imposent » point à leur sensibilité. Telle fut, je crois,

» la condition des premiers mortels, lorsque » Saturne faisait filer pour eux ces jours d'or et » de soie ; et telle est, encore aujourd'hui, la » vie heureuse des hôtes des bois ; ils y vaguent » sans autres lois que leur instinct ; ils n'obéis- » sent qu'à celles de la nature ; ils ne sont point » courbés sous le joug conventionnel du droit, » de la coutume et de l'usage.

» Dans le bassin toutefois, l'un élève la voix » et module des sons ; l'autre se fait à peine en- » tendre ; celui-ci crie à tue tête, celui-là fa- » tigué d'une toux sèche..... ; à votre droite, on » souffre, on se plaint, on gémit ; à votre gau- » che, on exalte les propriétés des eaux, on » raconte les miracles des rapides guérisons » qu'elles ont procurées ; on offre à votre admi- » ration les pieds et les mains dont elles ont res- » titué l'usage. Derrière vous, ces mêmes eaux » sont chargées de toutes les malédictions par » un malheureux qu'elles ne soulagent pas ; et » de tous côtés les baigneurs, dont les eaux ont » éveillé l'appétit, s'y font servir des alimens : » mille coupes brillantes du cristal mobile d'une » onde savonneuse descendue du sommet le plus » élevé du mont, amenée par un conduit d'en-

» viron treize cents pas, circulent et rendent là » fraîcheur aux lèvres de la multitude que ce » lac igné a desséchées. »

En écoutant cette description, trop fidèle peut-être, nous arrivions aux *arcades* sous lesquelles se promènent les *buveurs*. On appelle ainsi le portique qui forme le devant de quatre ou cinq maisons construites par Stanislas dans la grande rue : sous l'une de ces arcades est un renfoncement que l'on ferme avec une grille de fer pendant la nuit; une eau thermale dont la chaleur est de quarante degrés en sort par deux robinets, et est reçue dans une large cuvette en pierre, d'où elle se rend par un canal souterrain aux établissemens des bains, tandis que les pilastres des arcades qui font face à cette fontaine laissent perpétuellement jaillir l'eau fraîche et transparente qu'on appelle *Savonneuse*, parce qu'elle coule sur un fond glaiseux qui lui donne cette qualité; l'usage de cette eau est très-salutaire, en ce qu'elle tempère l'agitation causée souvent par la force des eaux thermales; aussi la boit-on de préférence à toute autre. Le signe de notre rédemption placé au-dessus des deux robinets d'eau chaude a fait

donner à cette source le nom d'*Eau du Crucifix*. Une inscription en vers latins apprend que cette eau, dont *César* a fait usage, est un bienfait de la religion, apportée aux hommes *par le Christ*.

Les eaux de cette fontaine ont été analysées plusieurs fois, notamment par le docteur *Grosjean*, inspecteur actuel des eaux, et par le docteur *Jacquet-Amé;* on a reconnu que c'était une combinaison de carbonate de chaux, de soude, de sulfate de soude, de sel commun, de silice et de gélatine. C'est, suivant nos médecins à la mode, un remède universel : la goutte, les rhumatismes, les maladies de la peau, celles du cœur, du foie, de la rate, ne peuvent résister à sa bénigne influence; mais c'est sur les maladies des femmes qu'elles ont une vertu toute-puissante : la migraine, les maux de nerfs, les vapeurs, les palpitations, disparaissent après quelques semaines de séjour. On prétend surtout que ces eaux merveilleuses resserrent les liens de l'union conjugale, en procurant aux épouses les plus stériles une heureuse fécondité.

Sous *ces arcades*, la rencontre la plus inattendue et la plus heureuse devait augmenter pour moi le charme de mon séjour dans les

Vosges; c'était celle du lieutenant-colonel de hussards *Demirne*. Ce brave, après plus de vingt campagnes, venait réparer ses forces épuisées par de nombreuses blessures : l'usage des eaux thermales lui avait été ordonné par les docteurs, mais son activité naturelle ne lui permettait pas un séjour trop prolongé dans le même lieu; et, souvent abandonnant les naïades et leurs courtisans, il parcourait les montagnes et les vallées; aussi il consentit volontiers à faire le *quatrième*, et ce fut lui qui guida plus d'une fois nos courses vagabondes. Son aimable caractère ajoutait d'ailleurs beaucoup au plaisir de notre réunion. Il se passionnait avec T***, médisait un peu avec J***, philosophait avec moi, et s'emparait insensiblement de tous nos penchans, comme de toutes nos affections. Le lendemain ce fut lui qui me réveilla, et après avoir bu le verre d'eau de rigueur nous sortîmes pour examiner Plombières.

La ville, située dans un lieu très-pittoresque, n'a rien de remarquable par elle-même; la nécessité qui oblige les baigneurs à se loger près des sources minérales ou thermales, a fait entasser les maisons dans un bas fond, ce qui les rend

peu agréables. Cependant la grande rue (et c'est à peu près la rue unique) est non-seulement propre, mais généralement bien bâtie. Au reste, a-t-on le loisir de penser à la ville au milieu de cette population étrangère qui y chemine sans cesse, dont les liens se forment et se rompent si facilement, dont les caractères, les mœurs, les usages, les goûts, les habitudes diffèrent et se présentent sous tant de formes diverses? Mes réflexions à cet égard amenèrent tout naturellement T*** à me citer encore une fois son auteur favori, le divin Camemarius.

« Hors du bassin, dit le poète, dans les mai-
» sons qui l'environnent, on s'assied à de joyeux
» banquets; alors la gaieté inspire à ses adora-
» teurs et les chants mélodieux et les danses
» gracieuses. Ceux-ci, qui n'ont point sacrifié
» aux mêmes autels, amis du repos, s'abandon-
» nent aux douces langueurs du sommeil; ceux-
» là, infatigables explorateurs, courent les val-
» lées, gravissent les monts, et remontent au
» milieu de l'épaisseur des bois jusqu'aux sources
» sacrées des eaux; ici le malade languissant
» implore le secours de la main pieuse des enfans
» d'Hygie; là il succombe, et soudain il est sous-

» trait à sa couche affligée ; le malheureux ! c'est » un moine qu'il laisse pour héritier ; un moine ! » le plus exécrable des héritiers qu'on puisse » avoir *, et cependant héritier légitime, si l'on » doit du respect à l'antiquité de cet usage. »

Cette citation et les commentaires qu'elle amena de part et d'autre, nous conduisirent jusqu'à l'extrémité de la grande rue. Nous passâmes devant l'église, qui est assez belle, et qui, comme l'hôpital, est un bienfait du roi Stanislas. Bientôt une vaste promenade, plantée d'arbres sur huit rangs, s'offrit à nos regards ; au centre se trouve une fontaine d'eau ferrugineuse entourée d'une grille en fer ; trois ou quatre marches servent à descendre pour y puiser une eau tonique, que les baigneurs doivent éviter lorsqu'ils ont bu le matin celle de la source du Crucifix. Après avoir traversé cette promenade, qui se termine par un pont en bois jeté sur la petite rivière de Plombières, nous vîmes la belle papeterie de M. Desgranges, et continuâmes notre course jusqu'au lieu sauvage appelé *le Désert*. Pour y arriver, il faut d'abord

* J'ai déjà parlé de ce singulier usage qui n'existe plus.

gravir une pente douce à travers un tapis de verdure et de jolis bouquets de bois ; on retrouve alors la petite rivière qu'on a déjà traversée ; mais la rive opposée ne présente plus qu'un rocher vertical, au pied duquel l'eau s'écoule lentement. Arrivé là, un profond silence qu'interrompt seulement le murmure du ruisseau, le chant de quelques fauvettes, ou le bruissement d'un feuillage aride, règne autour de vous. Ce lieu n'est fréquenté que par quelques buveurs mélancoliques ; c'est le Désert!.....

Mes guides dirigèrent ma seconde promenade à l'occident, vers la fontaine de Stanislas.

Nous traversons d'abord un groupe d'arbres superbes, baignés et arrosés par la petite rivière : après avoir admiré leur élévation, qui semble vouloir le disputer à celle des petits coteaux couronnés de bois qu'offre cette portion étroite du vallon, nous franchissons un joli pont en bois, peint en vert, et alors une habitation élégante se présente à notre vue ; c'est la maison du maire de Plombières, et sa magnifique tirerie de fil de laiton. Un courant, qui laisse tomber ses eaux sur une roue, fait mouvoir trente cylindres, d'où le fer ou le cuivre, passant et re-

passant mille fois, se convertissent en un fil d'archal le plus délicat et le plus uni. Après avoir repris haleine sur un banc de pierre établi près d'un vieux chêne, nous fîmes une ascension d'une demi-heure à travers un bois taillis, et nous arrivâmes enfin près d'un rocher taillé angulairement dans sa partie saillante; sur son sommet s'élève un chêne altier qui, ployé vers le milieu, semble se relever avec plus de force; le carbonne qui le noircit vers sa courbure annonce qu'une main incendiaire en approcha la torche; jamais, depuis, une écorce nouvelle ne vint recouvrir cette blessure. Au dessous de ce chêne s'ouvre, couronnée par son ombrage, une petite salle dont on a aplani le sol; et, au bas de cette grotte, à l'endroit où le rocher semble rentrer sous lui-même, on aperçoit à peine un mince filet d'eau qui remplit lentement de ses larmes précieuses une petite cuvette en pierre: c'est la fontaine de Stanislas. Le même prince qui éleva les superbes édifices de sa capitale, qui érigea tant d'utiles établissemens, ne dédaigna pas de faire placer en ce lieu une simple cuvette, où viennent se désaltérer le pélerin voyageur et le pasteur de la montagne.

Une foule d'inscriptions gravées sur le rocher rendent hommage à ce bon prince; il est fâcheux qu'elles soient rarement en harmonie avec la noble simplicité du lieu, du bienfaiteur et du bienfait.

Je passe sous silence tous ces écrits plus ou moins spirituels, plus ou moins convenables, mais je tiens note d'une inscription latine, gravée par la reconnaissance publique, lors de la restauration de cette fontaine :

M D C C L X L

Fons velut hic valles, ditásset regna Stanislas
Orbis munificus, sceptrum si fata dedissent;
Casus expertum varios tandem invida casu
Mors rapuit; phœnix veluti longævus in igne
Deficiens, utinàm phœnix et prole fuisset!
Lecksinsk. max. et ultimus.

D.

R. D. sup. Gall. etc. præf....

Entre plusieurs traductions de ces vers médiocres, je choisis celle de M. Campenon, membre de l'Institut :

Comme de ses vallons cette eau paisible et pure
Fait la richesse et la parure,

Tel, s'il avait régné sur eux,
Stanislas eût rendu tous les peuples heureux.
Contre le sort long-tems il eut à se défendre.
La flamme a consumé ce phénix des bons rois.
Que n'a-t-il pu, du ciel interrompant les lois,
Comme l'autre phénix renaître de sa cendre!

Cette fontaine a donné son nom à la charmante promenade qui suit les bords de l'Angronne, qu'on parcourt pour y arriver. Au retour, nous visitâmes la ferme *Jacquot*, si pittoresquement assise sur le flanc d'une montagne, d'où la vue plonge avec ravissement sur le vallon, les coteaux et les bois de Plombières. Après avoir gravi, pour y parvenir, un sentier sauvage, creusé dans le roc, il est doux de respirer la fraîcheur et de goûter le repos à l'ombre des bois et des belles allées qui environnent ce site, dont le seul défaut est la trop grande symétrie. C'est assis, ou plutôt couchés sur le frais gazon, que mes aimables compagnons de voyage achevèrent de me faire connaître les plaisirs qui embellissent Plombières. « Nos malades, me dit le colonel, sont rarement de ces gens atrabilaires que les jeux et les ris effarouchent; si les douleurs physiques cèdent facilement à l'action mi-

raculeuse des eaux thermales, c'est parce qu'un traitement, que je nommerai traitement moral, vient encore y ajouter sa puissance; les promenades, les jeux, la société, tous les genres possibles de distraction, servent d'auxiliaires à la médecine, ou plutôt la remplacent avec succès; la danse et le spectacle ne peuvent être proscrits à Plombières. Nous avons un théâtre qui toutefois n'est ni vaste, ni brillant; c'est une grande chambre située au dessus de la salle du bain royal; un seul violon compose tout l'orchestre, où il est chef de droit; je ne vous parle du talent de nos acteurs que pour vanter l'indulgence d'un public toujours bienveillant. Le spectacle n'a jamais lieu le dimanche, parce qu'il y a bal. Ainsi, les amateurs de la danse peuvent se livrer à cet aimable exercice sans se priver d'un autre plaisir; Thalie, le lendemain, leur offrira des distractions nouvelles. »

Près de la salle de bal se trouve le *salon de réunion;* ceux pour qui Terpsichore ne peut avoir d'attraits trouvent là le jeu, la lecture des journaux, la conversation folâtre, sérieuse, paisible ou animée, pour apaiser ou adoucir les douleurs cuisantes de la goutte ou du rhumatisme.

Le lendemain, je suis à peine éveillé, que déjà on m'annonce une nouvelle promenade; « Il faut aller au *val d'Ajou*, disait T***; là, vous verrez une famille pauvre, où les vertus comme les talens sont héréditaires. » Je n'étais pas fâché de voir cette vallée également célèbre par les richesses dont la nature l'a comblée, et par la famille de ces *rebouteurs* de membres luxés, dont le talent bienfaisant se fait bénir depuis sept générations. Nous gravissons la montagne au midi de Plombières, et bientôt nous foulons une vaste plaine qui conduit sans interruption sous l'abris d'un taillis jusqu'au lieu appelé *la Feuillée*, où elle se termine.

Nous faisons halte dans l'asile d'un bon cultivateur qui cherche à fertiliser ce sol ingrat, dont il n'a presque jamais recueilli qu'une avoine assez maigre et quelques boisseaux de sarrasin: il nous reçoit sous un berceau que forme une plantation de jeunes charmes élevés et distribués par ses soins; c'est un des lieux en faveur pour les parties de plaisir que les hôtes de Plombières aiment tant à trouver dans ses environs; on y boit le lait de la seule vache de ce brave homme, ou bien l'on étale sur sa table rustique

les mets plus recherchés qu'on a apportés de la ville; et souvent alors le simple asile de la frugalité se trouve favorisé de tous les dons de Comus. La plaine se termine par un versant dont l'apparente roideur impose aux regards; mais il se détourne bientôt pour errer sur le riche val d'Ajou, sur la prairie émaillée que fertilise et vivifie la jolie rivière appelée *Combeauté*, sur le village enfin pittoresquement baigné par les eaux de ce courant, qui suit en serpentant toute la vallée; de riches moissons, de nombreuses métairies répandues çà et là sur la surface du vallon, animent tous les coins de cette terre, à laquelle la nature semble accorder une protection spéciale contre la fureur des vents, en élevant tout autour des coteaux qui les arrêtent et les brisent avant qu'ils aient pu y pénétrer. C'est de ce point que s'élèvent en amphithéâtre jusqu'au sommet des monts des bois magnifiques qui forment un rempart plus invincible encore contre les orages et surtout contre les éclats de la foudre dont ils appellent sur eux toutes les fureurs.

Ce beau vallon, me dit T***, porte aussi le nom de *Joye*. D'où lui vient cette dénomination? je l'i-

gnore; car jamais les plaisirs folâtres ni l'attrayante volupté n'ont fait ici leur séjour; ses laborieux habitans suivent dans leurs travaux la course du soleil : levés avec lui, ils se couchent à la même heure, et chaque aurore les réveille pleins d'une activité nouvelle : ils vivent avec économie, et jamais ils n'ont consumé dans un jour les fruits de plusieurs semaines, de plusieurs mois de travail; ils cultivent, voilà tous les soucis de leur cœur; ils attendent de riches moissons, voilà toutes leurs espérances; ils s'aiment et se suffisent, voilà leurs sentimens; ils sont heureux.

Nous voici donc sur le domaine de cette bienfaisante famille du val d'Ajou, qui se dévoue de père en fils au soulagement de l'humanité, et dont l'habileté reconnue pour remettre les membres fracturés ou foulés ne le cède qu'à l'empressement avec lequel elle prête son art et ses secours aux habitans du pays et à un désintéressement digne des tems antiques.

> Les Fleurot ont d'un roi refusé la noblesse,
> Dans un tems où c'était la commune faiblesse.

En effet, le duc Léopold de Lorraine avait

voulu l'ennoblir ; mais les membres de cette famille, si fort au dessus du vulgaire, après en avoir délibéré entre eux, remercièrent le prince, « craignant, disaient-ils, que, enivrés de leur noblesse, leurs enfans ne se dispensassent un jour de soulager les malheureux, et que, se livrant plus au plaisir de vivre en nobles fainéans qu'à la culture de leurs héritages, ils ne fussent réduits par leur orgueil et leur indolence à des besoins qui, faisant naître des disputes sur les propriétés, amèneraient bientôt leur ruine complète. »

J'avoue franchement que je me défiais un peu de la grande réputation de ces singuliers opérateurs ; je l'attribuais à quelques cures heureuses où le hasard pouvait avoir la plus grande part, et surtout à la crédulité des paysans ; tout en leur accordant une longue expérience, je ne leur soupçonnais nullement ces connaissances réelles qui ne peuvent être que le fruit d'études longues et d'observations approfondies. Avant d'entrer sous le modeste toit, Jules, qui pénétra mes pensées, me dit que le comte de Tressan, gouverneur de Plombières, ayant eu les mêmes idées que moi, voulut leur rendre une

visite dont il me communiqua la relation suivante :

« Après m'être rafraîchi et avoir admiré tout ce qui était du ressort de l'économie rurale et du gouvernement intérieur de la famille, je demandai s'ils avaient quelques livres ; ils me dirent que leurs livres étaient rassemblés dans une maison peu distante qu'occupait un des anciens chefs de la famille : ils m'y conduisirent. Je fus reçu par un homme âgé, respectable, et qui, sous un air rustique, me montra des mœurs douces et polies ; il me fut facile alors d'entrer en matière avec lui : je lui demandai quels principes de son art il avait étudiés ; il me répondit : « Les bons livres, la nature et l'expérience ont été les seuls maîtres de mes pères ; je n'en ai pas eu d'autres, et cette tradition passera à mes enfans. » Il m'ouvrit alors un grand cabinet simplement orné, mais riche de ce qu'il contenait ; j'y trouvai les meilleurs livres de chirurgie anciens et modernes qui soient connus. J'y trouvai des squelettes d'hommes et de femmes de quatre ou cinq âges différens ; des squelettes démontés dont les pièces, confondues ensemble, ne pouvaient être rejointes et remontées que par une main habile.

J'y trouvai des mannequins artistement exécutés qui annonçaient une myologie parfaite.

« C'est ici, me dit-il, que nous nous formons à la science nécessaire pour soulager nos frères; nous apprenons en même tems à nos enfans à lire et à comprendre ce qu'ils lisent. Ceux qui ont des dispositions connaissent ces os et ces muscles avant l'âge de dix ans; ils savent les démonter et replacer chaque pièce; voici une grande armoire où toutes les espèces de bandages et de ligatures propres aux différentes parties sont étiquetées, et où leur usage est défini; nous leur apprenons de bonne heure à joindre la pratique à la théorie; la plupart de ces chèvres que vous voyez, nos chiens même en sont souvent les victimes. L'espèce de cruauté que nous exerçons sur ces animaux en éteint le germe dans le cœur de nos enfans, que nous excitons à devenir sensibles à leurs plaintes et à les soulager. Bientôt ils apprennent à les guérir. Voilà toutes les leçons que j'ai reçues, celles que nous donnons à nos enfans; et la bénédiction de Dieu se répand sur nos soins. »

C'est bien là le tableau fidèle des mœurs simples, des connaissances, de l'éducation, de

l'art enfin de la famille des Fleurot. J'entrai, et je reconnus moi-même la fidélité de la description du comte de Tressan : j'admirai comme lui; comme lui je fus surpris ; et je me retirai pénétré de respect et de vénération pour ces hommes qui, sans autre maître que leur intelligence et la nature, opèrent les miracles de l'art.

Un homme tout aussi digne d'être apprécié, c'est le docteur Jacquot, né à Plombières même ; s'il n'a pas pris, comme les *renoueurs*, pour maître unique la nature, l'expérience et de bons livres, les leçons des docteurs de Paris et de Strasbourg ont perfectionné ses talens sans rien changer à son heureuse simplicité ; son zèle d'ailleurs et son désintéressement sont aussi vifs, aussi ardens que celui des Fleurot; comme eux il partage son tems entre les pauvres, la culture de son champ et l'étude ; à peine âgé de quarante ans, il se condamne à une laborieuse obscurité, ne voulant d'autre prix de ses peines que le bonheur de faire le bien; cependant les riches habitans de Plombières ne peuvent croire au mérite de cet homme modeste et généreux, à qui l'on doit des recherches aussi savantes qu'instructives sur la statistique du pays, son

histoire politique et physique, sa minéralogie, ses sources, leurs propriétés et l'usage qu'on en doit faire.

Nous retournions à Plombières, et mes conducteurs me citèrent encore un personnage extraordinaire, c'est le *père Vincent*, qui habite très-près de la ville, et qu'un grand nombre de voyageurs vont visiter; doué d'une rare intelligence, il a fait, à la seule inspection d'un piano, un instrument semblable; et sans savoir une note de musique, il exécute des airs touchans qu'il compose lui-même sur des paroles également de sa composition.

C'est à lui seul qu'il doit tout l'agrément de sa petite propriété, ornée d'une jolie plantation. Tous les meubles de sa maison ont été faits par les mains de cet homme industrieux; on y voit une pendule, un baromètre dont la précision étonne; heureux de l'espèce d'hommage que lui rend la curiosité, le père Vincent reçoit toujours, avec une gracieuse affabilité, ses visiteurs étrangers, et les laisse rarement partir sans qu'ils aient accepté du lait de ses vaches, des fruits de son verger, ou des fleurs de son jardin. Il reçoit, à son tour, les dons que les voyageurs ont pres-

que toujours l'habitude de lui laisser, mais il les emploie au soulagement des pauvres montagnards des environs.

Le colonel, qui, comme moi, se plaît avec T*** et son ami, consent à suivre les caprices du premier. Nous ne rentrons à Plombières que pour nous en éloigner aussitôt : c'est à *Tendon* que le jeune enthousiaste veut aller ; et il ne nous permet plus de penser aux belles eaux minérales de *Bussang*, qui sont à l'extrémité sud-est du département, à cinq lieues de Plombières. « Qu'y verriez-vous? nous dit-il ; un joli village ; mais voilà tout, si ce n'est un riant coteau près de la côte de Taye, d'où s'échappent les cinq sources minérales, si efficaces contre la langueur des forces digestives, les diarrhées chroniques, les engorgemens des viscères, les maladies de la vessie et des reins : mais vous n'éprouvez rien de ces maux affreux, et l'exercice est le meilleur remède pour le rhumatisme du colonel ; il faut donc vous contenter de savoir que ces eaux, que l'on distingue en *Fontaine d'en haut* et *Fontaine ancienne*, sont d'une grande limpidité, d'une froideur aiguë, d'une saveur piquante, acidulée et ferrugineuse ; qu'elles ont

été analysées, en 1750, par *Lemaire*, médecin du prince Léopold, et en 1777, par le docteur *Didelot*, qui prit pour épigraphe d'une brochure publiée à ce sujet cet aphorisme d'Hippocrate : *Potu quàm cibo reficì proclivius est.*

» — Nous vous suivons, répondit le colonel; mais, avant de quitter Plombières, parlons au bon Hermite des mœurs inoffensives et hospitalières de ses habitans, trop souvent calomniés par quelques malades chagrins. Pour moi, homme simple, de bonne foi et surtout de bonne humeur, j'aime à rendre justice à leur bonté comme à leur obligeance, et je m'étaie du témoignage du philosophe Montaigne, qui, après avoir passé quelque tems au milieu de cette intéressante population, disait : *C'est une bonne nation, libre, sensée et officieuse.* Plus récemment encore, en 1786, *Rollin d'Essars*, grand-maître des eaux et forêts, fit graver ces vers sur le marbre :

Vogesos saltus, magno sub cœsare Carlo
Qui latebræ fuerant, hospitiumque feris,
Candida gens habitat, mutato nomine montes,
Et pia ditescit moribus innocuis, etc. *. »

* Traduction. « Les gorges des Vosges qui, sous Charlemagne, étaient le repaire des fauves, sont ha-

C'est vers la vallée et la cascade de *Tendon* que Jules dirige nos pas ; nous traversons Remiremont, en laissant à notre droite la magnifique forêt d'Hérival. « Cette forêt, me dit mon guide, renferme une glacière naturelle ; le département en possède encore deux autres ; mais la plus estimée est, sans contredit, celle qui est placée près de la source de la *Valogne*, dans une caverne profonde, tapissée, en dehors, d'une mousse aussi épaisse qu'humide, et qui entretient une fraîcheur telle, que les énormes glaçons de son intérieur résistent aux plus grandes chaleurs de l'été. J'ai déjà dit, continue-t-il, que cette caverne, située au fond d'une vallée étroite, cachée en quelque sorte sous les sapins qui la dominent et l'entourent, est près de la source de la Valogne, petite rivière qui est elle-même une merveille, puisqu'elle roule dans ses flots les richesses de l'Orient : la *perle*, dont l'exploitation donnait autrefois des bénéfices considérables. »

Tendon est à deux lieues de Remiremont ; pour nous y rendre nous laissons derrière nous,

bitées aujourd'hui par une nation bonne, hospitalière, et de mœurs irréprochables. »

et sur notre droite, le *Chaumont*, le *Grimoulon*, le *Morbier*, le *Cirey*, sommets imposans des Vosges, dont les beaux granits décorent le Panthéon : c'était à cinq lieues de là que, près du *Thillot*, petit bourg agréablement situé sur la route d'Alsace, existait un superbe établissement appelé *la Mouline ;* on y exploitait en grand ces granits, qui en sortaient sciés et polis ; mais cette belle entreprise, à la tête de laquelle était le lieutenant-général comte *Lemarois*, s'est écroulée avec le gouvernement impérial, qui la protégeait spécialement.

Le village de Tendon, situé à deux lieues de Docelles et de Remiremont, sur le grand chemin d'Epinal à Gérardmer, n'a rien de remarquable que sa position qui, comme celle de tous les villages bâtis dans les montagnes, est agréable et pittoresque ; mais c'est à partir de ce village, en remontant un peu au sud-est, vers Gérardmer, que les poètes et les peintres vont chercher des inspirations qu'ils ne sauraient trouver ailleurs.

L'aspect riant du chemin qui remonte le long de la vallée, en sortant de Tendon, fait oublier les rochers dont il est couvert. De tous côtés on

aperçoit de belles prairies arrosées par un ruisseau qui se perd à travers des massifs d'arbres, et ces prairies sont dominées elles-mêmes par de hautes montagnes, dont les crêtes sont encore couronnées par des bois qui prolongent au loin leurs ombres sur les rochers déserts : un peu plus loin, la vallée se rétrécit; son aspect devient plus âpre, plus agreste; les montagnes grandissent, et la nature prend une teinte de sévérité qui semble empêcher l'habitant des hameaux de rien changer à ce qu'elle créa : le chemin seul annonce au voyageur que l'homme a parcouru cette contrée où jamais la hache ne vint enlever aux arbres leur parure native; le chêne fait serpenter au loin ses racines à travers les rochers couverts de mousse, et ses branches, qui s'étendent plus qu'elles ne s'élèvent, portent au loin l'ombrage et la fraîcheur; le hêtre, plus élégant, le surpasse en élévation, tandis que les aunes à l'enveloppe noirâtre, les trembles à la feuille mobile, les bouleaux légers à l'écorce blanche, les saules argentés, croissent au hasard parmi une infinité d'autres arbustes.

Cependant on marche au bruit des ruisseaux

cachés par les arbres, et à travers les rochers de couleur et de forme diverses : ce bruit croît à mesure que l'on approche; la terre semble trembler sous les pas du voyageur : il écoute, s'étonne et ne voit encore que les rochers suspendus et menaçans; mais à leur base il aperçoit enfin le ruisseau qui se précipite comme un torrent à travers le roc usé par ses eaux : deux chutes principales les font passer tour à tour du vert le plus foncé à l'écume la plus blanche; elles courent se précipiter dans le bassin qui est à vos pieds; les rochers, les bois s'y reflètent, et ce n'est qu'avec regret que l'on quitte ces lieux enchanteurs, malgré l'espèce de terreur qu'ils inspirent *.

Bientôt cette émotion s'évanouit par la variété des sites que l'on rencontre en continuant à s'enfoncer dans la vallée; tantôt on marche sur des rochers brûlés par le soleil, tantôt le chemin s'enfonce dans un bois qui répand une douce fraîcheur. Les ruisseaux descendent en serpen-

* M. Dutac, très-jeune peintre doué du génie, ou, si l'on veut, de l'instinct de la peinture, a exposé au salon de 1811 une vue de cette cascade, qui promet à la France un rival de nos premiers paysagistes.

tant du haut des collines pour animer la végétation de cette belle vallée : quelques habitations placées çà et là tempèrent ce que la nature a de trop sauvage ; mais tout à coup un nouveau bruit se fait entendre : il semble le précurseur de l'orage ou de l'ouragan, et cependant le feuillage n'est point agité, le vent ne se fait point sentir ; on approche d'une forêt de sapins plantée au fond de la vallée, on monte sur le revers opposé, et après avoir traversé un petit bois de hêtres, on découvre, au milieu des sapins qui se lient à une infinité d'autres arbres, la cause de ce bruit semblable au tonnerre : c'est un torrent fougueux qui se précipite du haut de la montagne avec fracas ; il roule ses eaux parmi les groupes de rochers, et s'enfonce au milieu des bois pour ne plus reparaître.

C'est alors que l'aspect de cette belle cascade est vraiment grand et majestueux. L'horizon, terminé au loin par un fond de différentes espèces d'arbres se lient au penchant de la montagne d'où le ruisseau se précipite. Là des rochers semblent sortir du sein de la forêt pour montrer les riches couleurs de la nature abandonnée à elle-même : les nuances les plus tranchantes se

confondent, le violet foncé à côté du jaune lumineux, les rouges vifs près des bleus intenses, les mousses d'un vert noirâtre parmi les blancs lichens, tandis que l'eau roule, à travers toutes ces couleurs diverses, son écume argentée : plus de cent espèces d'arbres environnent ce site imposant; ils se groupent avec une variété infinie; mais d'ici l'on voit l'ensemble de ce tableau sans en connaître les détails. Nous voulons savoir ce que devient ce torrent; nous descendons alors au fond de la vallée en traversant une belle prairie environnée d'arbres qui charmeraient la vue si elle ne se fixait pas irrésistiblement sur les eaux de la cascade que l'on voit briller à travers la verdure : s'enfonce-t-on dans la forêt, on retrouve ces eaux, mais elles ont repris leur transparence et répètent dans leur sein les formes et les nuances des arbres qui les environnent.

C'est alors qu'une fraîcheur délicieuse se fait sentir : un vent frais agite agréablement le feuillage ; ce mouvement devient plus vif sur les arbustes voisins de la cascade; leurs branches semblent lutter constamment contre sa violence, et, si l'on s'en approche, une poussière humide

pénètre les vêtemens ; on a peine à se tenir en équilibre sur ces rochers glissans ; l'eau répand sur tous les objets un vernis que le pinceau de l'artiste ne peut imiter : le soleil réfléchit tout son éclat sur ces mousses, ces granits, sur ces troncs pourris, tandis que les ombres acquièrent plus d'intensité. Mais si on lève les yeux sur ces masses de rocher suspendus, on voit couler à l'aventure des eaux blanches et écumeuses : ici elles suivent les sinuosités, là elles se précipitent rapidement, tandis que plus loin on les voit franchir des masses considérables de granit, pour venir de nouveau se briser sur d'autres rochers.

Je ne fus plus surpris du désir ardent qu'avait T*** de se rendre aux cascades de Tendon : son imagination sensible, autant que bizarre, se plaisait à voir, dans ses eaux turbulentes et vagabondes, ces premières agitations du cœur, ces sentimens vagues, cette inquiétude secrète, qui nous font chercher à l'aventure un bonheur et des plaisirs que nous ne connaissons pas encore ; long-tems après avoir quitté ces rochers, ces bois et ces torrens, nous en conservions encore des idées douces et mélancoliques.

Les habitans de cette contrée ont un caractère qui leur est particulier; la douceur et la crédulité en forment la base : chaque maison a son ange gardien, chaque vallée a son oracle, consulté surtout dans les tems de calamité; du reste, pauvres, et n'ayant jamais de superflu, ils sont cependant hospitaliers, généreux, et préfèrent la mort à l'état honteux des mendians des villes : chez eux, le droit de propriété ne s'étend pas jusqu'à l'égoïsme; l'habitant surchargé de travail est aidé par ses voisins : jamais une main mercenaire ne vient affliger le malade; il est soigné par sa famille, par ses amis, et s'il succombe, c'est encore eux qui creusent sa tombe, et qui le portent à sa dernière demeure : doux et tranquilles dans leurs foyers, ils sont braves et courageux dans les combats; et, lorsqu'il a fallu défendre la terre natale contre les invasions étrangères, ils ont su vaincre avant d'avoir appris à combattre; mais, uniquement attachés au sol natal, ils ne connaissent guère d'autre relation politique, et quelquefois leur vie entière s'écoule sans connaître le prince qui les gouverne.

Depuis plusieurs jours, nous cheminions par monts et par vaux; j'avais besoin d'un peu de

répit : mes guides, aussi aimables qu'attentifs, furent les premiers à me proposer de revenir passer deux jours dans la ville la plus voisine ; nous laissâmes donc le magnifique lac de Gérardmer, que me vantait déjà T*** comme le plus beau du département, ceux de *Longemer* et de *Lispach*, moins importans, mais encore dignes d'attention ; nous négligeâmes même les célèbres papeteries de *Docelles*, au nord de Tendon, et celles d'*Arches*, à l'ouest du même village, et prenant la direction nord-ouest, après quatre lieues de marche, nous arrivâmes à Epinal.

Je pensais que cette petite ville, déjà explorée par moi, n'avait plus rien d'intéressant à m'offrir ; mais le colonel me tira d'erreur en me conduisant chez le perruquier *Mathieu*, antiquaire distingué et possesseur d'une collection presque complète de médailles antiques, qu'il a formée lui-même. On ne sait lequel il faut admirer le plus du talent ou de l'extrême modestie de ce singulier personnage, qui est en relation avec quelques savans assez philosophes pour rendre hommage au mérite, dans quelque classe qu'on le rencontre. Nous trouvâmes chez lui M. *Parisot*, bibliothécaire de la ville, homme aussi

instruit qu'aimable, et dont on m'avait vanté l'obligeance et l'érudition : il a introduit ici un usage qu'on devrait établir dans toutes les villes de province, parce qu'il contribuerait puissamment à y répandre le goût de la lecture ; les livres de la bibliothèque sont prêtés aux habitans sur un simple reçu. Tandis que je causais avec ces deux hommes, que les goûts littéraires réunissaient, en dépit de la différence de leurs professions, Jules entra en m'annonçant une excellente nouvelle : « Nous aurons, me dit-il, un nouveau compagnon de voyage ; c'est M. B***, ancien sous-préfet. — Je le connais, s'écria le colonel ; jeune encore, il sut administrer avec une sagesse et une modération qu'on n'a le droit d'attendre que de l'âge et de l'expérience. J'avais été autrefois très-lié avec son père, excellent administrateur et financier habile, dont les principes et le caractère également honorables lui avaient acquis l'estime générale ; je me réjouis de cette heureuse rencontre.

M. B***, à peine âgé de trente ans, occupe ses loisirs à des voyages pédestres dans la France, la Suisse et l'Italie ; j'ai vu peu d'hommes plus instruits, et doués à un plus haut degré de l'esprit d'observation : toujours guidé par son atta-

chement inviolable à son pays, il fait servir ses voyages à la propagation des lumières; et cherche le mérite sous le chaume comme au sein des palais. » Nous nous rendîmes près de lui, et, après les complimens d'usage, il nous dit qu'il se disposait à partir pour le *Ban-de-La-Roche*, en nous proposant de l'accompagner. T*** était enchanté de cette nouvelle excursion, et, pour me décider à être des leurs, il me présenta un rapport fait à la société royale d'agriculture, par le comte François de Neufchâteau, sur *Oberlin*, pasteur du Ban-de-La-Roche. J'ai trop vécu; la vertu commence à m'étonner: tant de générosité, tant de bienfaits me semblaient tenir du prodige, et ce fut avec défiance que je lus ce rapport; mais, comme je n'en suis pas encore au point de proférer le blasphême de Brutus, je me décidai à partir pour saluer le vénérable pasteur. Sous l'influence de M. B***, mes deux jeunes étourdis sont devenus presque raisonnables; mais cette fois ce ne sera pas dans une voiture bien close, bien suspendue, traînée par trois ou quatre chevaux, que nous nous mettrons en route : M. B*** voyage en observateur philosophe; nous nous conformons à ses allures, et nous partons tous cinq pour Saint-Dié, une

paire de guêtres aux pieds, une chemise en poche et un bâton à la main :

Nous étions résolus de ne faire dans cette ville qu'une halte très-courte; cependant M. B***, tout en nous disant qu'elle méritait peu notre attention, nous en parla avec intérêt : ce n'était pas la suppression de son ancien évêché, de ses chanoines, prébendes, etc., qui animaient ses souvenirs; mais on retrouve dans cette ville, comme dans toute la Lorraine, les bienfaits de Stanislas; on n'y peut faire un pas sans bénir sa mémoire.

Saint-Dié n'était autrefois qu'un assemblage irrégulier de rues tortueuses et mal bâties; un incendie la détruisit presque entièrement, et Stanislas la releva sur un nouveau plan : il y fonda des établissemens de charité, d'instruction publique; il y creusa des canaux, y éleva des fontaines. Cette ville, située sur les bords de la Meurthe, est industrieuse et commerçante; elle possède des brasseries, des filatures de coton, des fabriques de toiles, de mouchoirs, de bonneterie : on admire surtout dans son arrondissement les belles forges de M. *Champy*, député, homme aussi respectable par ses principes que par sa bienfaisance éclairée. Cet éloge

amène celui de M. *Lerh*, manufacturier, ex-adjoint de Saint-Dié; celui de M. *Thomas*, procureur du roi, destitué en 1815, et réintégré en 1818 par la nécessité, nous dit Jules, d'avoir au moins un jurisconsulte dans le tribunal de Saint-Dié. Toujours ami des contrastes, le jeune homme allait nous parler d'un autre magistrat, ancien possesseur d'une belle papeterie, et qui, après avoir fait long-tems du papier avec des chiffons, fait, dit-on, à présent, des chiffons avec du papier; mais le sage M. B*** l'arrêta en lui donnant pour maxime de se défier de son impartialité, quand il s'agira de juger des gens d'une opinion politique différente de la sienne.

Cependant le lever du soleil nous trouve disposés à poursuivre notre route aventureuse; à notre droite s'élèvent à perte de vue les cimes élevées des Vosges, au milieu desquelles le Donon semble dominer la région des nuages.

Nous arrivons à *Saint-Blain*, où un déjeuner frugal nous rend la force et le courage. Assis sous un berceau de pampre et de chèvre-feuille, M. B***, le colonel, les deux jeunes amis et le bon cultivateur qui nous avait cordialement accueillis, forment un concert de louan-

ges en l'honneur du père de la contrée. Pour bien apprécier toutes ses vertus, dit le premier, il faut se reporter à ce qu'était ce pays avant l'arrivée du pasteur Oberlin. La paroisse du Ban-de-La-Roche consiste en cinq villages, *Waldbach*, *Fouday*, *Bellemont*, *Bellefosse*, *Solbach*, et cinq petits hameaux; c'est une contrée pittoresquement assise sur la base occidentale du *Champ-du-Feu*, chaîne très-élevée qui se détache de la partie orientale des Vosges : ce canton s'étend sur une surface montueuse de huit à neuf mille arpens, et ne jouit guère dans l'année que de quatre à cinq mois de beau tems; ce n'est en effet que dans le mois de mai qu'il est délivré des neiges qui commencent à tomber vers octobre : dans cet espace si resserré la température varie suivant les hauteurs, et l'on y peut distinguer quatre régions différentes. L'une (c'est la plus douce) rappelle le climat de Genève, et les autres successivement celui de Varsovie, de Stockholm et de Pétersbourg.

En 1414, cette contrée sauvage et déserte appartenait au seigneur de *Rathzamhausen*, qui la vendit, en 1584, à Jean, duc de Bavière, et comte palatin du Rhin. Mais ces hauts et puis-

sans seigneurs ne daignaient pas s'occuper d'obscurs vassaux qui ne contribuaient ni à leur gloire ni à leurs richesses. Trois cents habitans végétaient au milieu de ces rochers arides : des pommes sauvages, le lait de leurs chèvres, étaient leur unique nourriture, et la dépouille de ces mêmes animaux leurs seuls vêtemens; des mœurs rustiques, un patois inintelligible, une superstition stupide, repoussaient le voyageur que le hasard amenait parmi eux. Cependant, vers le dix-septième siècle, quelques révolutions se firent dans la religion et dans les mœurs; les comtes de *Weldeuz*, ducs de Bavière, y établirent la confession d'Augsbourg, qui, depuis, y fut la religion dominante; mais les jeunes pasteurs ne venaient qu'avec répugnance exercer leur saint ministère dans cette terre sauvage, et la regardaient comme un véritable exil *.

Un demi-siècle s'est à peine écoulé depuis la métamorphose de cette petite contrée; toujours ignorée de la plupart des Français, mais devenue

* En 1793, le Ban-de-la-Roche, qui dépendait de le principauté de Salm, fut réuni au département des Vosges.

féconde, heureuse et habitable par les soins du pasteur Oberlin; l'humanité de son prédécesseur lui avait préparé les voies....; mais, pour opérer une régénération aussi complète, il fallait un homme également bon administrateur, savant agronome, philosophe éclairé autant que philanthrope persévérant; c'est à la voix de cet homme rare, c'est par ses soins actifs que les communications devinrent praticables, que des routes faciles y amenèrent le commerce et les échanges, qu'une culture bien entendue, bien ordonnée, y fit naître l'abondance et la prospérité, et qu'une vie douce et civilisée, un langage pur, des manières honnêtes et gracieuses, remplacèrent l'ignorance grossière et sauvage : aussi cette effrayante solitude vit bientôt s'accroître une heureuse population, et l'on y compte à présent plus de quatre mille ames, formant plus de six cents familles livrées aux travaux agricoles, et jouissant des bienfaits d'une civilisation éclairée; ces précieux, ces étonnans résultats sont dus à un seul homme, à qui on serait tenté d'élever des autels si lui-même n'enseignait qu'il n'y a qu'un Dieu dans l'univers. Allons chercher, allons ressentir, m'écriai-je, les douces émotions que donne la vue d'un sage,

qui consacre sa vie entière au bien-être de ses semblables ; allons apprécier combien est vain et frivole l'orgueil de ces grands, sans titres à la reconnaissance des peuples, devant un vieillard modeste qui les possède tous ; allons retremper notre ame auprès d'Oberlin.

Nous nous décidâmes cependant à passer le reste du jour et la nuit dans l'asile champêtre du bon cultivateur de Saint-Blain ; le lendemain (c'était un dimanche), levés avec l'aurore, nous nous arrangeâmes de manière à visiter le vénérable pasteur, et à assister ensuite à son sermon.

N° VII. — 15 *août* 1822.

BAN-DE-LA-ROCHE.

LE PASTEUR OBERLIN *.

« J'ai vu dans ce canton le pasteur vénérable
Qui depuis quarante ans sert son Dieu, fait le bien,
Reçoit peu, donne tout, et ne demande rien.
Chéri dans le hameau, respecté dans le temple,
Il prêche par ses mœurs, instruit par son exemple :
Des pères, des enfans, il resserre les nœuds ;
L'enfant même l'adore, et souvent dans ses jeux
D'une timide main en passant il arrête
Le vieillard qui sourit en retournant la tête. »

DELILLE.

Le contraste du village catholique de Saint-Blain au village luthérien de Fouday est frappant ; dans l'un, la culture agricole et toute

* Cet homme, presque sans modèle au monde, dont la vie ne fut qu'une longue, bonne, active, et à qui l'antiquité eût élevé des autels, est mort le 1er juin 1826, dans sa quatre-vingt-sixième année.

Pour le pleurer est-il assez de larmes ?
Est-il marbre assez pur pour orner son tombeau ?

Casimir DELAVIGNE.

sa rusticité; dans l'autre, une activité due à quelques fabriques établies nouvellement, et une propreté remarquable. Après avoir traversé ce dernier village et monté l'espace d'une demi-lieue par un joli chemin bien entretenu, qui conduit dans une vallée élevée, au bout de laquelle se trouve Waldbach, nous dominions, à une assez grande hauteur, un torrent qui coule à droite, à travers une belle prairie : l'éclat du soleil levant se réfléchit sur ses eaux limpides, qui bouillonnent de distance en distance, tandis que ses rayons lumineux colorent une rosée bienfaisante que leur chaleur absorbera bientôt. Le hameau de *Truchey*, composé de quelques cabanes, s'offre aux regards; il semble placé là pour varier le tableau. Nous traversons le torrent et des sommités élevées, couvertes de roches incultes, qui contrastent avec de petits enclos bien cultivés; le ruisseau roule ses eaux, tantôt avec fracas au milieu des rochers qui l'irritent, tantôt avec calme au milieu d'une riante verdure qui borde ses deux rives, ombragées par le frêne et le saule.

Nous ne sommes plus qu'à un quart de lieue de Waldbach; nous l'apercevons, et, après avoir

salué l'asile de la paix et des bonnes mœurs, nous nous arrêtons un moment pour le contempler. Il est dans un enfoncement, tandis que les quatre autres villages du Ban-de-La-Roche apparaissent sur les hauteurs environnantes. De tous côtés, au milieu des habitations, s'élèvent des arbres fruitiers, des vignes légères; et près du clocher du temple modeste, on voit s'élancer quelques peupliers qui se balancent au dessus de la cime des montagnes.

Nous voici dans le village. Le chaume couvre toutes les maisons, et nous cherchons vainement une habitation qui surpasse les autres par son apparence; les villageois, sur les visages desquels brillent la santé et la bonne humeur, s'arrêtent et nous saluent avec bienveillance; nous leur parlons, et ils nous surprennent par des réponses aisées, pleines de politesse, qu'ils expriment en un français pur et presque élégant.

Depuis que nous avons mis le pied sur le Ban-de-La-Roche, nous n'avons pas entendu une seule voix qui n'ait fait l'éloge du vénérable pasteur; toutes expriment le respect, l'amour et la reconnaissance; un bon vieillard le bénit en nous indiquant le chemin du presbytère, dont la porte,

constamment ouverte, nous semble le symbole de cette divinité miséricordieuse toujours prête à accueillir le bon pour le faire persévérer, le méchant pour changer son cœur. Nous entrons dans une cour fermée, à gauche, par une grille en bois, qui conduit à un jardin, à droite par les bâtimens de la grange et de l'étable; ces bâtimens, attenant à la maison qui se présente au fond de la cour, forment toutes les dépendances de cette habitation. On nous reçoit dans une jolie salle basse, dont une propreté recherchée fait le seul ornement; c'est Mme *Graff*, la fille d'Oberlin elle-même, qui nous accueille: elle passe sa vie à prodiguer à son vieux père les soins les plus touchans. Son costume la distingue à peine des paysannes; mais ses manières élégantes, la pureté de son langage, la finesse de son esprit, annoncent l'éducation la plus distinguée: on croirait voir et entendre une femme qui, après avoir vécu dans les cercles les plus brillans, serait venue échanger le luxe des cours contre la paix d'une vie champêtre, si la simplicité de ses manières n'égalait son exquise politesse. Madame Graff n'a pas quarante-cinq ans; elle est mariée à un ministre protestant, digne

de partager les travaux du bon pasteur : il arrive des bords du Volga, où il a déjà fourni la carrière la plus honorable pendant douze années, et il est destiné à perpétuer, dans la paroisse du Ban-de-La-Roche, les hautes vertus de son beau-père.

J'ai dit que le costume de madame Graff n'avait rien qui le distinguât de celui des paysannes ; il se rapproche surtout de celui de la bonne *Louise*, qui habite avec le pasteur depuis un grand nombre d'années. Cette femme, dont la figure paisible annonce la santé et le bonheur, est âgée de plus de soixante ans : libre sans trop de familiarité, elle place son mot dans la conversation, et sa maîtresse, qu'elle a élevée, et qui ne l'appelle jamais que sa chère Louise, est toujours de son avis; ce sont les mœurs patriarcales dans toute leur franchise, dans toute leur pureté.

Le pasteur visitait des malades : nous l'attendîmes, et fûmes distraits agréablement par l'arrivée d'un ami du père de T***, que connaissait aussi beaucoup M. B. ; c'était M. *Legrand*, ancien directeur de la république helvétique, homme affable, savant et d'un mérite

éprouvé ; mais le titre dont il paraît le plus fier, est celui d'ami du pasteur. Retiré à Fouday avec sa famille, depuis six ou sept ans, il y fonda une fabrique de rubans, qui prospère et répand l'aisance dans la paroisse sans y introduire la corruption. M. Legrand ne trouva pas étrange que nous fussions passés à Fouday sans nous arrêter chez lui ; l'empressement de rendre, avant tout, notre hommage à M. Oberlin lui semblait naturel, et sa seule vengeance, nous dit-il, sera de nous emmener dîner chez lui avec le pasteur, qu'il venait chercher et qui devait officier ce jour même à Fouday.

Il l'attendit avec nous, et nous donna de nouveaux détails sur les prodiges que l'active humanité opéra dans cette terre disgraciée de la nature, et qui est devenue le séjour de la vertu et du bonheur.

« Vous êtes dans un pays, nous dit-il, que tout le monde fuyait il y a cinquante ans ; c'était la paroisse la plus pauvre de toutes celles qui dépendaient du consistoire de Strasbourg. Aussi quel fut l'étonnement général lorsqu'on vit le jeune ministre Oberlin, frère et fils de professeurs distingués, recommandable lui-même par

des talens supérieurs, solliciter avec empressement cette misérable cure : sa jeune et belle épouse, animée des mêmes sentimens, du même amour pour le prochain, témoignait les mêmes désirs. Il est digne de remarque que le plus vertueux des hommes a été soutenu dans ses grandes et nobles entreprises par la courageuse persévérance et les sages avis de cette femme céleste.

» Une première lueur de prospérité avait brillé dans ces montagnes par les soins de M. *Stuber*, homme de bien, qui avait commencé le grand œuvre de la régénération de cette contrée, à l'aide des maximes religieuses et morales qu'il prêchait avec succès, en les faisant servir au bonheur des habitans; mais cette lumière allait s'éteindre quand Oberlin vint mettre à exécution le plan qu'il avait conçu avec sa digne compagne. C'est en 1767 qu'il entra en fonctions. Il n'y avait dans toute la paroisse d'autre école que quelques chétives baraques, des petites chambres prêtes à s'écrouler, et des maîtres qui ne savaient pas même lire couramment : il fit un appel à la bienfaisance de quelques amis qu'il conservait à Strasbourg ; on ouvrit une

souscription. Mais son zèle impatient n'attendit pas, pour construire des établissemens, que le nombre des souscripteurs fût au complet; il y sacrifia une partie de son revenu, et donna non-seulement son argent et ses soins, mais encore il fit aux habitans, très-peu avides d'une instruction dont ils ne voyaient pas l'utilité, la promesse que l'entretien des nouvelles écoles ne serait jamais à leur charge : peu à peu sa persévérance surmonta tous les obstacles qu'apportait l'égoïsme au bien public, et les années suivantes, les communes elles-mêmes voulurent contribuer à fonder de semblables institutions dans tous les villages.

» Tandis que les maisons se construisaient, Oberlin entreprit l'éducation normale des maîtres qui devaient présider à celle des enfans; pour que l'oisiveté ne vînt pas s'emparer du désœuvrement des futurs élèves, il forma, de concert avec son épouse, des *conductrices*, et loua pour elles des chambres convenables : sous la surveillance maternelle de ces femmes bien choisies et entretenues à ses frais, les enfans de tout âge s'amusent entre eux, et s'habituent à vivre en bonne intelligence.

» Chaque conductrice reçoit de M. Oberlin des estampes enluminées sur l'histoire sainte et l'histoire naturelle, des cartes géographiques, des planisphères; lui-même donne les instructions nécessaires à ces femmes, qui les transmettent ensuite à leurs jeunes élèves; ces cartes sont aujourd'hui répandues dans les familles, et l'étude que les pères et mères en font avec leurs enfans devient souvent la récréation des soirées et du dimanche.

» La plupart des élèves cousent, tricotent, ou épluchent du coton; les autres épellent; d'autres, plus avancés, répètent des histoires instructives mises à la portée de leurs jeunes intelligences; ils étudient les plantes utiles à la nourriture de l'homme ou à celle des animaux; ils en répètent les noms en bon français ainsi que les caractères et les propriétés; au printems, on explore, en petite caravane, les bois, les prés et les champs, et cette troupe folâtre apprend en se jouant à reconnaître les herbes nuisibles ou vénéneuses, pour en purger les terres; elle s'accoutume, en herborisant, à désigner, sur le terrain, les plantes qu'on lui a décrites, et prend ainsi, sans presque s'en

apercevoir, le goût et l'habitude des travaux champêtres; chaque enfant cultive un petit parterre dans l'enclos paternel, et dessine, sous les yeux des conductrices, ses fleurs de prédilection. Ce sont ces premières notions, ces premières habitudes, qui ont produit de si grands changemens dans les mœurs et dans les sentimens de ces paysans sauvages: l'amour du travail, le désir si naturel à l'homme d'étendre ses connaissances, lorsqu'on sait imprimer à son ame une louable émulation, a remplacé une funeste et triste insouciance.

» En sortant des mains des conductrices, les enfans passent dans celles des *régens;* là ils complètent leur éducation, reçoivent des leçons d'écriture, de grammaire, d'arithmétique, de géographie, d'agriculture, d'histoire sainte et de physique applicable aux travaux de la campagne: les plus avancés écrivent sous la dictée, ou apprennent par cœur des cahiers sur la culture et sur la plantation des arbres, extraits des meilleurs auteurs. Tout porte donc à la plus heureuse émulation; il est même un usage singulier établi par Oberlin, qui prouve combien il désire stimuler le goût de ses jeunes paroissiens

pour tout ce qui tient à l'agriculture : ceux qui se préparent à la confirmation chrétienne doivent attester, par un certificat de leurs parens qu'ils ont planté, dans un endroit déterminé, au moins deux jeunes arbres.

» Cependant le pasteur, pour imprimer aux écoles organisées une marche plus régulière, plus solennelle, et pour introduire parmi les maîtres une émulation qui doit tourner aux progrès des élèves, a institué une réunion par semaine des cinq écoles à Waldbach; c'est là que non-seulement il enseigne avec une patience, une persévérance tout évangélique, mais qu'il perfectionne ses méthodes d'instruction, corrige les fautes que lui découvre l'expérience, et intéresse la curiosité des enfans par mille récits auxquels la vivacité de son esprit donne un attrait qu'on ne saurait rendre, car il possède à un degré éminent le talent de conter; et son âge avancé n'a pas encore éteint la richesse, le charme de son imagination; enfin, pour dernier motif d'encouragement, on fait un examen général des études à la fin de chaque année : les enfans y répondent par écrit aux questions qui leur sont proposées, et reçoivent ensuite les prix que l'on

distribue également aux maîtres, qui ont contribué par leur zèle aux progrès des élèves.

» Mais le saint pasteur n'a réservé qu'à lui seul l'instruction religieuse : chaque dimanche, les enfans de toutes les paroisses, assemblés autour de l'autel, présentent une récitation religieuse que leur pinceau a ornée d'un dessin colorié : ils écoutent ensuite une petite exhortation chrétienne, répondent aux questions de leur bienfaiteur et finissent comme ils ont commencé, en chantant avec justesse des cantiques sacrés; enfin sa sollicitude paternelle a établi pour ses jeunes élèves une petite bibliothèque destinée spécialement à leur usage, une collection de plantes indigènes, une machine électrique, et d'autres instrumens de physique, propres à faciliter l'enseignement ou à inspirer le désir de l'instruction. Ce n'est pas seulement sur cette génération nouvelle que se portent ses soins et sa prévoyance; il fonda, il y a quarante ans, dans des vues plus grandes encore, une société d'agriculture composée des hommes les plus instruits de la paroisse; il l'encouragea en y associant, comme membres, quelques hommes distingués de Strasbourg, et les pas-

teurs du voisinage : elle est même affiliée à celle de Strasbourg, qui lui communique les journaux et l'admet au concours de ses prix. Les habitans ont aussi une bibliothèque destinée aux lectures particulières pendant les longues soirées d'hiver ; ils y trouvent des ouvrages précieux sur l'économie rurale, et c'est ainsi que les bons préceptes circulent, s'étendent dans les familles, et détruisent les routines si chères au cultivateur peu éclairé. Tous les quinze jours le pasteur consacre deux heures à leur expliquer ce qu'ils n'ont pu comprendre, et le dimanche on l'entend souvent publier, du haut de la chaire évangélique, toutes les découvertes, tous les avis qu'il a pu recueillir sur les progrès de l'agriculture ; car cet homme sage ne pense pas déroger à ses pieux devoirs en mêlant aux choses saintes tout ce qui a rapport à une science dont la source est une preuve éclatante de la bienfaisance divine.

» Infatigable dans ses projets de prospérité pour sa paroisse, il a bien senti que l'agriculture seule ne pouvait atteindre ce but ; pour y introduire l'industrie, il fallait non-seulement vaincre l'apathie des habitans, mais encore établir des relations entre leur petite contrée et les pays cir-

convoisins. Que d'obstacles! des rochers disséminés sur la pente des montagnes, des torrens qui se précipitent, entraînant les terres dans leurs chutes, et causant sans cesse d'affreux éboulemens: rien ne peut arrêter la persévérance de cet homme aussi ferme que courageux; il entreprend la réparation, l'élargissement des chemins vicinaux, le percement de nouvelles routes. La pioche à la main, une boîte remplie de poudre suspendue à son cou, il marche le premier, s'enfonce dans les pierres et dans les épines, brave le danger, et fait jouer la mine sous le roc que la main seule de l'homme n'aurait pu déplacer. Un si noble exemple enflamme les habitans; c'est un enthousiasme général; chacun veut seconder les efforts de son pasteur; les torrens s'arrêtent ou se détournent, les rochers se déplacent, les murs de soutennement s'élèvent, et de beaux chemins de communication s'établissent entre les cinq villages de la paroisse, qui autrefois étaient privés de relations pendant les grandes neiges. Ce n'est pas tout, il faut établir une route jusqu'à Strasbourg; Oberlin le veut, et rien n'est impossible. On brise la roche, et bientôt cette route des-

cend dans la plaine, soutenue par d'épaisses murailles d'accotement; elle traverse la rivière de *Bruche*, sur un pont construit dans un ban étranger par les soins et aux frais de celui de La-Roche, qui retire de ses peines et de ses sacrifices un double avantage, celui des occupations industrielles et la facilité d'exporter ses denrées dans la capitale de l'Alsace.

» Mais il revient toujours à l'agriculture comme à la source première de toutes les richesses; il élève une pépinière; on admire le succès de ses plantations; on étudie l'art de greffer, et l'on voit toutes les productions de Pomone embellir des lieux qui ne produisaient naguère que de mauvaises pommes sauvages *.

» Il améliore et encourage en outre la culture des pommes de terre, renouvelle les espèces, en introduit de meilleures, fait venir de Riga ces superbes semences de lin qui poussent des tiges de deux mètres de haut, introduit l'usage des prairies artificielles, augmente par ce moyen le produit des bestiaux, et fait décerner par la so-

* A la célébration de chaque mariage, Oberlin introduisit l'usage de planter deux arbres fruitiers, et un à chaque naissance.

ciété d'agriculture des prix à celui des cultivateurs de chaque commune qui entretient le plus beau taureau ou qui possède la plus belle vache.

» Cependant Oberlin envoie dans les manufactures des environs les enfans de ses paroissiens; ils reviennent instruits et établissent des filatures de coton; des encouragemens sont accordés aux meilleures fileuses, et cette nouvelle branche d'industrie amène au Ban-de-La-Roche, dans une seule année, plus de 32,000 fr. Cet heureux succès l'engage à de nouveaux sacrifices; il choisit parmi les jeunes garçons, les plus intelligens, les habille, paie leur apprentissage, et les envoie hors de la contrée: bientôt des maçons, des maréchaux, des charrons, des menuisiers, des vitriers, des peintres, reviennent ouvrir des ateliers dans le pays qui les a vus naître, et l'argent, au lieu de s'écouler hors du Ban-de-La-Roche, y séjourne et y circule au profit de tous.

» Mais comment énumérer tous les établissemens utiles dus à la bonté vraiment divine de ce pasteur vénérable? Son attention se porte sur les moindres détails; elle n'en néglige aucun; si les habitans se trouvent parfois dans l'embarras, si un outil, un harnais, une charrue vient à se

briser, il a formé à ses frais un magasin d'instrumens aratoires, où chacun peut acheter à juste prix et même à crédit l'objet dont il a besoin. Une librairie est établie sur les mêmes principes, et une caisse d'épargne et de prévoyance est ouverte au cultivateur qui n'y dépose que sa promesse, et ne paie que la somme qu'il a reçue; ce n'est pas tout, l'ame délicate du pasteur s'est toujours élevée contre l'échelle de dépréciation des assignats; pressé d'acquitter sa part de la dette de la patrie, il fait depuis neuf ou dix ans deux ou trois distributions par année d'instrumens aratoires, d'outils, d'ustensiles de ménage, etc., qui ne sont vendus que pour la valeur nominale des assignats; c'est une manière ingénieuse de faire des dons à ses chers paroissiens. Enfin une bourse toujours ouverte pour le malheur s'augmente chaque semaine par le produit des quêtes du dimanche, car chaque habitant est ici jaloux d'imiter la bienfaisance du pasteur. Il a fait venir de Strasbourg une pompe à incendie; il a envoyé dans cette ville plusieurs femmes pour apprendre à étudier l'art de l'accouchement, et un jeune homme pour apprendre la pharmacie; il a fondé un cabinet et un labo-

ratoire où les habitans recueillent des avis et des remèdes ; lui-même a étudié la médecine avec succès, et il emploie ses connaissances, non-seulement à soulager le malade, mais à démontrer l'abus des méthodes vicieuses et des drogues du charlatan.

» Est-il besoin de vous répéter que toutes ces institutions et tant d'autres qu'il serait trop long de vous détailler, ne lui ont jamais fait négliger ses fonctions pastorales? Vous le montrerai-je assistant les malades, consolant les mourans, se précipitant au milieu des neiges, au milieu des rochers escarpés où sont disséminées les habitations, pour y voir, comme il le dit si bien, *ses amis?* Au milieu de tant de travaux, de tant de fatigues, cet homme étonnant élevait encore sa famille, et tenait une pension de dix à douze élèves appartenant à des familles opulentes ; il en consacrait les produits au profit de ses paroissiens ; c'est lui qui termina, avec le secours du respectable comte de Marnésia, un procès qui, depuis quatre-vingts ans, existait entre le Ban-de-La-Roche et le propriétaire des forêts et usines du pays, n'acceptant pour seule et unique récompense que la plume qui signa l'acte concilia-

teur. Ajoutons que ce cœur brûlant de charité ne renferme pas ses bienfaits seulement dans sa paroisse et parmi ses co-religionnaires ; tous les villages catholiques qui environnent le Ban-de-La-Roche reçoivent aussi sa visite et ses conseils ; ils viennent chercher des livres instructifs le samedi, et Louise en tient le registre avec exactitude. Calvinistes, luthériens, catholiques, tous partagent ses aumônes, tous sont ses enfans, ses amis dès qu'ils sont dans le malheur.

» Et cependant c'est sans fortune, sans autre moyen qu'une ame courageuse et une volonté inébranlable que ce grand homme a fait de si étonnantes merveilles!..... Mais sortons, nous dit à demi-voix M. Legrand, il est des choses que je ne puis dire devant madame Graff et la bonne Louise. »

Nous allâmes sous un berceau du jardin, et il continua ainsi son intéressante narration : « Vous avez dû remarquer les deux profils tracés en blanc sur un fond noir, renfermés dans un même cadre, et suspendus à la muraille ; c'est le portrait d'Oberlin et de sa femme. Combien elle était digne du culte que lui a voué son mari! c'était la charité, la vertu personnifiées ; quel concert

unanime de sentimens et de dévouement pour le bien général! Quarante ans se sont écoulés depuis qu'elle a cessé de vivre, et elle est toujours présente à la mémoire de ceux qui l'ont connue : cette femme adorable mourut des suites d'une couche, laissant une famille composée de neuf enfans; c'est la bonne Louise qui, jeune alors, en prit soin, les éleva, et seconda son maître avec un zèle, une ardeur qui suppléa souvent aux connaissances et aux talens qui lui manquaient. »

Le pasteur ne rentrait pas. « Les malheureux lui font tout oublier, reprit M. Legrand : visitons son appartement, nous y trouverons des preuves nouvelles qu'aucune louange ne peut être exagérée en parlant de cette noble créature. »

Nous rentrons dans la salle où le pasteur reçoit ; quelle simplicité! Un vieux clavecin, une horloge de campagne, quelques tableaux de famille, une Bible..... voilà tous les ornemens; le seul luxe, c'est la propreté. M. Legrand nous précède, nous montons au premier, nous entrons dans la bibliothèque; elle est peu nombreuse, mais bien choisie; j'y vois les chefs-d'œuvre de la littérature française et allemande,

quelques moralistes anglais, et des livres d'agriculture dans tous les idiomes connus....

On entre, c'est Mme Graff et son père : la vue affaiblie de ce vieillard nous distingue à peine, mais c'est presque le seul indice en lui d'un âge avancé ; sa taille moyenne est droite, et son pas, ferme encore, n'indique point la faiblesse ; sa physionomie noble, douce, est à la fois calme et imposante ; toutefois elle s'anime facilement, et ses yeux alors brillent encore du feu du génie. Il nous accueille avec une franchise cordiale, ne veut pas partir sans que nous ayons goûté de son lait et des gâteaux pétris par la bonne Louise : il connaît mes jeunes compagnons, et leur parle comme à des enfans chéris ; T*** surtout, le jeune et intéressant T***, est l'objet de ses attentions affectueuses ; il l'engage, il le prie de venir passer quelques jours dans sa chaumière ; je pénètre son motif, et j'admire cette bonté attentive à qui rien n'échappe ; cependant j'ose lui exprimer les divers sentimens que j'éprouve ; il m'interrompt avec simplicité, il s'étonne que le bruit de ses vertus et de ses talens parvienne au delà de ses montagnes. Il nous remercie d'avoir fait tant de chemin pour visiter un vieillard.

« Mais, dit-il, on exalte trop des actions toutes simples; je n'ai fait qu'obéir à l'impulsion de mon cœur en soulageant les malheureux, et à mon caractère vif et entreprenant, en changeant les mœurs ainsi que les coutumes de ce pays. Né avec des passions vives, hardies, emportées même, elles auraient pu m'entraîner à des égaremens dangereux; mais une femme, ou plutôt un ange sut m'inspirer l'enthousiasme du bien, de la vertu, et dès lors mes défauts mêmes tournèrent au profit de ces qualités.... Mais on m'attend; partons; une journée passée ensemble bannira toute cérémonie, et nous donnera l'occasion de nous apprécier mutuellement. »

Notre petite caravane reprit la route de Fouday; les jeunes gens marchaient en éclaireurs avec le bon M. Legrand; le colonel donnait le bras à madame Graff; pour moi, j'étais presque fier de mon âge qui me rapprochait davantage du vénérable Oberlin; tous les deux appuyés sur le bâton protecteur, nous cheminâmes à travers cette campagne fécondée par ses soins; une troupe de paysans suivait le pasteur; tous, les yeux fixés sur lui, semblaient attendre sa bénédiction, tandis que leurs enfans, qui n'appré-

étaient encore que son aimable bonté, venaient à chaque instant baiser ses mains en lui présentant des fleurs ou des fruits. « J'ai sans doute beaucoup semé, me dit Oberlin, mais j'ai beaucoup recueilli, car ces montagnards possédaient tous le germe des vertus; vous voyez leur reconnaissance, mais vous ne sauriez l'apprécier; elle éclate dans toutes les occasions; ils partagent toutes mes peines, tous mes chagrins comme des enfans dévoués et chéris; leur humanité surtout excitera votre admiration. Le dimanche, après le service divin, les jeunes filles cousent et tricotent pour les indigens, tandis que les jeunes garçons se réunissent pour cultiver le champ de la veuve et du vieillard; mais je ne vous parle que des vertus communes et générales; que serait-ce donc, si je vous citais mille exemples particuliers? Tout le monde ici vous parlera de la bonne Sophie, morte depuis peu. Veuve, sans fortune, elle s'était chargée de neuf orphelins; les élevait dans la piété et l'amour du travail; trois seulement étaient établis quand elle apprend la détresse d'un père de famille, nommé *Thomas*, habitant sur une des montagnes environnantes. Le malheureux venait de perdre sa

femme après une maladie qui avait épuisé toutes ses ressources. Rien ne peut arrêter la bonne Sophie, elle se met en route par un tems rigoureux, franchit les montagnes, pénètre dans la chaumière, et, sans calculer ses faibles moyens, console le malheureux père en adoptant sa famille. »

Nous voici à Fouday. Je ne parlerai pas de la décence du service divin ni de la dignité du pasteur; que n'ai-je pu retenir l'instruction pleine de noblesse qu'il prononça avec une éloquence aussi douce que persuasive! elle s'exerçait sur la charité que les hommes se doivent mutuellement. Son texte était pris dans l'Evangile; quelle bouche plus digne que la sienne de commenter les paroles d'un Dieu de paix et de bonté!

Nous trouvâmes à l'église la famille Legrand. Les fils de cet homme respectable s'emparèrent de nos jeunes gens, et allèrent visiter avant le dîner un malheureux jeune homme qui appartient à l'une des meilleures familles de Strasbourg; le refus de l'unir à celle qu'il aime a troublé sa raison; mais, doux et tranquille, il passe sa vie sous une espèce de grotte, s'amusant à défricher le terrain qui entoure sa sauvage demeure,

et sans autre société qu'une chèvre, sur laquelle il reporte toute son affection. Je craignais cette vue pour T***; mais Oberlin me fit sentir que tout ce qui lui ferait voir le danger de se livrer trop à une idée dominante ne pouvait que lui être salutaire.

Pendant l'absence de nos jeunes gens, nous visitâmes, le colonel et moi, la maison de M. Legrand, et le bon pasteur me parla de lui comme de son coadjuteur le plus zélé : « Il faut, me dit-il, le voir au milieu de nos écoles, dirigeant lui-même l'instruction d'après le système d'enseignement mutuel, dans nos réunions hebdomadaires, et surtout au milieu de dix jeunes gens choisis par lui pour remplir un jour, dans les cinq communes, les places des maîtres d'école.

Quand il vint s'établir ici, il y a à peu près six ans, les ressources que les habitans trouvaient dans la filature du coton à la main commençaient à diminuer, par l'introduction de la filature au métier dans tous les environs ; l'occupation allait manquer, quand M. Legrand décida ses fils, qui depuis dix-huit ans avaient établi dans le département du Haut-Rhin une manufacture de ru-

bans de soie, à la transporter au Ban-de-La-Roche, où l'infécondité du sol, invitant les habitans à recourir à l'industrie, servirait au développement et à l'extension de la nouvelle fabrique. Ce fut là le motif qu'il leur donna; mais moi qui connais le fond de son cœur, je sais qu'il le fit spécialement pour le bien-être de ses nouveaux compatriotes; plus de deux cents individus, enfans et adultes, trouvent leur subsistance dans les travaux de la manufacture, mais la plupart travaillent dans leurs propres maisons, et, comme vous le voyez, celle de M. Legrand ne contient que ses bureaux, des magasins, le logement de sa famille, et quelques chambres pour l'hospitalité. »

J'admirais, dans le salon, la ressemblance et le fini d'un buste du pasteur, fait par Ohmacht, ce sculpteur célèbre que l'on retrouve partout à Strasbourg et à qui l'on doit également le buste du professeur Oberlin, frère du bienfaiteur du Ban-de-La-Roche.

Après un dîner dont l'abondance n'était pas le seul mérite, nous reconduisîmes le vénérable pasteur, en regrettant de n'avoir pu passer plus de tems avec cet homme adorable, dont nous

ne nous séparâmes pas tout-à-fait en acceptant l'hospitalité chez le bon M. Legrand; de nouveaux détails sur le Ban-de-La-Roche, sur ses habitans, sur Oberlin et sur sa famille abrégèrent la soirée.

« Ce vieillard si calme, si paisible, nous dit M. Legrand, était connu il y a plus de soixante ans, à Strasbourg, comme un jeune garçon fort dissipé, d'une pétulance extrême, ce qui lui avait fait donner le surnom d'*étourdi;* son humeur martiale l'entraînait sans cesse parmi les soldats; son cœur tressaillait au bruit du tambour, des fanfares; on le voyait précéder les bataillons qui marchaient aux exercices, aux revues, et dévorer des yeux tout l'attirail guerrier; il avait même fini par se mêler aux manœuvres militaires sans appartenir à aucun corps.

» Mais son père le destinant à entrer dans les ordres, le respect filial le contraignit à assister aux cours du gymnase protestant; ce fut d'abord avec répugnance; toutefois, doué d'une grande sensibilité, d'une énergie naturelle, redoutant à l'excès les reproches, il porta bientôt dans ses études l'ardeur qu'il mettait à tout ce qu'il entreprenait.

» Combien de fois Homère et ses héros, Plutarque et ses grands hommes, ne remplacèrent-ils pas les livres de théologie et les dissertations savantes des docteurs? *Fritz* (c'est son prénom) se voua au culte des autels sans réfléchir aux devoirs d'un ministre, considérant seulement que c'était l'état auquel sa famille le destinait.

» L'amour vint l'arracher à cette indifférence coupable; celle qu'il adorait possédait toutes les vertus; elle était douée surtout d'une raison sage et éclairée; celui qui aspirait à lui plaire devait acquérir, et les qualités qui seules pouvaient commander son estime, et le savoir qui distingue l'homme de mérite. Mû par le plus tendre sentiment, cet indomptable Fritz sut modérer sa pétulance, la violence de ses passions, et ne conserva de son caractère ardent et belliqueux, qu'une force d'ame, une énergie, une fermeté inébranlable contre les vicissitudes du sort; digne enfin de celle à qui il voulait consacrer toute sa vie, les nœuds les plus tendres vinrent embellir une carrière où chaque jour était marqué par l'exercice des plus hautes vertus.

» Je vous ai parlé, continua M. Legrand, de

la mort de cette femme céleste ; ce ne fut pas le seul malheur qu'éprouva mon ami ; plusieurs de ses enfans succombèrent jeunes encore ; et dernièrement une perte douloureuse vint de nouveau navrer son cœur. L'un de ses fils, après avoir fait, en Russie, l'éducation des enfans d'un grand seigneur, revint auprès de son père, et se dévoua, comme lui, au bonheur de cette contrée ; il partageait ses travaux et répandait ses bienfaits ; tous les habitans étaient ses frères ; il les chérissait autant qu'il en était aimé. Les troubles politiques l'engagèrent à aller remplir une mission, qui n'était pas sans danger, dans le midi de la France ; il revint, un an après, attaqué d'une maladie mortelle. Le jour où il fut porté au cimetière de Fouday, plus de deux mille personnes se pressaient à la suite de son convoi : des pleurs et des soupirs interrompaient seuls le silence religieux de cette funèbre cérémonie ; mais combien ils redoublèrent lorsque le président du consistoire de Strasbourg prononça l'éloge du digne fils d'Oberlin! combien ils acquirent d'énergie, lorsque le père, calme et résigné, vint jeter un dernier regard sur ces restes chéris, sur cette tombe creusée

auprès de celles de son épouse et de ses jeunes enfans!.... »

Ce dernier récit, joint à tout ce que j'avais vu, à tout ce que j'avais entendu dans cette journée, chassa le sommeil loin de ma paupière. Le lendemain je me levai avec le jour ; j'ouvris ma croisée, et je jetai un dernier regard sur ces habitations paisibles où j'aurais voulu passer mes dernières années; l'excellent M. Legrand était déjà sur pied ; je lui serrai la main sans prononcer un seul mot....., et, silencieuse, réfléchie, notre petite troupe se disposa à gravir le *Donon.*

En approchant du village de *Rothau*, le bruit des marteaux nous annonça les belles forges de M. *Champy;* nous aperçûmes les mines de fer en pleine exploitation ; mais les travaux des hommes nous trouvèrent presque indifférens ; les beautés mâles de la nature avaient seules le pouvoir de remettre notre ame dans son état ordinaire.

Nous voici dans la petite ville de *Schirmech*, qui compte à peine onze cents habitans. Elle est bâtie dans le fond de la vallée qui suit les montagnes des Vosges, et sert de passage et d'entrepôt au commerce de ces montagnes. A

droite, nous apercevons un rocher surmonté de quelques murailles qui tombent en ruines; à gauche, au milieu de la prairie, une vaste filature de coton présentant cent vingt-cinq croisées sur chaque face; les habitans trouvent dans cet établissement, dans les forges de Champy, et dans la célèbre manufacture d'armes de M. *Couleaux*, à Mutzig (Bas-Rhin), à peu de distance de Schirmech, des travaux lucratifs et faciles pour tous les âges comme pour tous les sexes.

Après avoir traversé le vallon de *Framont*, nous entrons au hameau qui porte le même nom. Les uns donnent une origine italienne à cette dénomination en la faisant dériver de Framonti (entre les monts); les autres, voulant y trouver un indice de ses mines, prétendent que c'était *Ferratus Mons*, et par contraction Framont; d'autres enfin, confians en de vieilles chroniques, assurent que ce nom provient de celui de Pharamond, qui y fut enterré : mais cette dernière version est au moins très-apocryphes, puisqu'un village situé entre Laon et Reims revendique l'honneur d'avoir donné la sépulture au père de la monarchie française, dont on devrait commencer par constater la naissance. Quoi qu'il en soit,

nous retrouvons encore ici de nouvelles forges et usines appartenant à M. Champy, connues sous le nom de *forges de Framont;* elles se composent d'un haut fourneau, de plusieurs martinets et d'énormes cylindres mis en mouvement par des chutes d'eau très-élevées, qui convertissent en un instant le fer en de larges plaques de tôle *.

Nous rencontrâmes le maître de l'établissement parmi ses nombreux ouvriers : il connaissait mes compagnons de voyage. Il fallut bien nous arrêter un instant chez cet homme aussi respectable par son industrie que par son patriotisme. Nous ne pûmes même nous défendre d'accepter un déjeuner avec son aimable famille, dont les habitans bénissent la bienfaisance; après avoir parcouru un superbe et vaste jardin anglais, nous saluâmes nos hôtes.

Nous voici dans un chemin rocailleux qui traverse des prairies et des bois épais; nous montons cependant, en nous retournant de tems à autre, pour contempler les flammes qui s'élèvent en pétillant, à une grande hauteur au des-

* Le fer des mines de Framont, et surtout de Rothau, passe pour le meilleur de France.

sus des hauts fourneaux de Framont; et, au milieu des difficultés toujours croissantes, luttant presque constamment contre les ronces, les bruyères, les arbustes touffus, nous parvenons au sommet du Donon : quel espace immense se développe alors à nos pieds! Le soleil avait franchi la chaîne des Vosges, et dardait ses rayons sur les vastes plaines de la Lorraine. Nous apercevons Nanci, et nous saluons encore une fois la demeure de Stanislas. Plus près, du côté de l'Alsace, le Ban-de-La-Roche se dessine, et mon cœur se serre au souvenir du vertueux Oberlin, que j'ai si peu vu, et dont la mémoire me sera si long-tems présente !

Après avoir laissé promener nos regards sur cet immense panorama, nous les portons vers le sommet du Donon; on y remarque avec étonnement des blocs énormes de rochers et en grand nombre; ils ne sont pas de même nature géologique que le sol de la montagne sur le sommet de laquelle ils paraissent simplement posés. Nous cherchâmes alors à nous rendre compte de cette espèce de phénomène. Comment ces masses considérables ont-elles pu être transportées sur le point le plus élevé des Vosges? La seule asser-

tion qui nous parut raisonnable, c'est que le déplacement de ces roches a pu être opéré par les eaux qui ont alternativement couvert toutes les parties du globe, et que, ainsi entraînées, elles furent déposées sur la crête du Donon telles qu'on les voit encore aujourd'hui.

Une opinion assez généralement répandue, c'est que les druides avaient élevé sur ce point culminant des autels au dieu Teutatès; et ce qui fait croire qu'elle n'est pas sans fondement, c'est que quelques parties des roches qui le couvrent paraissent encore disposées pour des sacrifices. Nous y vîmes en effet des débris de figures grossièrement sculptées. Représentent-elles ces divinités sanguinaires auxquelles nos féroces ancêtres immolaient des victimes humaines, ou sont-elles les dieux du Capitole? car on prétend que les maîtres du monde avaient aussi érigé un Panthéon sur cette cime imposante.

Ces rochers déserts, ces débris, ces vieilles ruines, gisant çà et là, inspirent une mélancolie confuse..... ; ils peignent la fragilité des ouvrages de l'homme! L'oiseau de Jupiter agitant ses longues ailes à mon oreille, m'arracha à mes

rêveries, et T*** me récita ces vers de François de Neufchâteau :

Si l'aigle, si des airs ce monarque barbare,
Dans les Alpes commun, dans les Vosge est plus rare,
C'est un tyran de moins, et j'aime beaucoup mieux
Cet oiseau voyageur qui va sous d'autres cieux
Chercher pendant l'hiver des plages tempérées,
Mais qui par son instinct revient dans nos contrées
Du printems chaque année annoncer le retour;
Qui retrouve son nid sur une vieille tour,
Dont la chasse et la pêche, également utiles,
Purgent la terre et l'eau des serpens, des reptiles;
La cigogne en un mot, symbole respecté,
De ces soins caressans, de cette piété,
Réciproque lien des enfans et des pères;
Qu'à tous les cœurs bien nés ces images sont chères!

En descendant le Donon du côté de l'ouest, nous nous dirigeâmes vers la petite ville de *Sénones*, qui possédait autrefois une célèbre abbaye de bénédictins réformés. On y trouve à présent de belles et magnifiques papeteries, d'où l'on tire de beau papier connu sous le nom de *papier des Vosges*, lequel se tire aussi, et plus particulièrement, des beaux établissemens *d'Arches* et de *Docelles*.

A *Roux*, près Sénones, on voit une fabri-

que d'alènes et d'outils pour la cordonnerie et la sellerie.

Nous couchâmes à Sénones, et le lendemain nous partîmes pour *Mirecourt*, en traversant la moitié du département de l'est à l'ouest; en approchant de cette ville, entourée de toutes parts de beaux vignobles, le satirique Jules commenca à s'égayer sur les habitans. « Nous y trouverons, dit-il, un ancien Monsieur qui ne serait que sot s'il n'était pas usurier..... » Mais l'excellent M. B*** se hâta de nous parler de plusieurs braves militaires qui, après avoir servi la patrie avec dévouement, vivent paisibles sur le sol qui les a vus naître; il nous cita surtout les MM. *Puton* père et fils; le premier capitaine; le second, jeune encore, colonel; le lieutenant-général *Buquet*, député, que la modestie seule rend silencieux à la chambre. « Dans le civil, continua-t-il, on ne saurait oublier les noms de M. *Hugo*, ancien conseiller à la cour royale de Nanci; de M. *de Saint-Ouen*, ancien sous-préfet de Mirecourt; de M. *Bresson*, riche négociant..... — Pourquoi ne nous parlez-vous pas du ministre de la guerre, du brave V.....? nous pourrions en passant réparer un

oubli de son ame généreuse en assistant ses nièces, dont quelques-unes, dit-on, languissent dans la pauvreté. — Je ne parle pas du duc de B....., reprit M. B***, parce qu'il n'est pas de Mirecourt, mais bien de Neufchâteau, que nous visiterons bientôt : c'est là aussi que naquit l'ex-ministre de l'intérieur *François*, que ses premiers succès littéraires firent adopter par sa ville natale, qui lui décerna publiquement le surnom de *Neufchâteau*. Ce patriarche de la littérature, qui fut lié avec tout ce que la fin du dix-septième siècle avait de plus illustre, a été loué par Voltaire et accueilli par Stanislas. Ses vues, comme ministre, furent toutes portées vers la prospérité des arts, de l'industrie, et surtout de l'agriculture, dont il préside encore la société. Ses ouvrages, comme poète, comme littérateur, comme savant, sont empreints d'une morale douce et philanthropique.

» Neufchâteau est également la patrie du *comte d'Alsace*, constitutionnel zélé; de *Poulain-Grandpré*, législateur, l'un des hommes les plus recommandables qu'il y ait dans les Vosges; plein de vivacité et d'énergie, quatre-vingts

hivers n'ont pas éteint ses facultés; il sait par cœur les odes d'Horace, et les récite encore avec charme; du duc de *Choiseul*, également célèbre par ses malheurs, son courage, et sa noble conduite à la chambre des pairs, où il donne l'exemple de toutes les vertus patriotiques; de l'ex-major *Marant*, ancien membre de l'assemblée législative : il y fit un rapport en faveur du ministre de Narbonne, accusé de dilapidation, ce qui lui fit donner le surnom de *Savon de Narbonne;* enfin de M. *Bresson*, avocat, homme de talent, voué sincèrement aux doctrines de la Charte. »

Pendant cette conversation, nous nous étions installés dans la meilleure auberge de Mirecourt, et tout en expédiant le souper avec des appétits de voyageurs, nous apprîmes qu'autrefois cette ville n'était qu'un simple lieu d'expiation, habité par des proscrits qui y élevèrent un autel à Mercure, et que c'est de cette divinité que lui vient le nom de Mirecourt, étymologie qui n'est pas plus ridicule que beaucoup d'autres. On y trouve plusieurs fabriques de dentelles, de couverts en fer battu et des tanneries; mais c'est

surtout la confection des instrumens de musique qui *active* * son commerce ; ses violons ont acquis un grand degré de perfection dans les mains habiles de MM. *Pajeot*, *Breton*, *Nicolas*, etc.. Il sort tous les ans de ce canton un grand nombre d'ouvriers qui parcourent la France en vendant ou raccommodant ces instrumens.

Le lendemain, nous nous rendons à Neufchâteau, à l'extrémité sud-ouest du département ; c'est là dernière ville où je dois m'arrêter avant d'entrer dans le département de la Meuse ; c'est là où je me sépare de mes bons amis.

Situé sur le *Mozon*, Neufchâteau est une petite ville fertile en grains et en vin ; sans être jolie, son aspect est riant et agréable. Un monstre (Charles II, duc de Lorraine) exerça contre les bourgeois de cette petite cité une cruauté inouïe. Ces malheureux avaient eu la hardiesse de se plaindre des ravages qu'il se permettait sur leurs propriétés ; abusant du droit du plus fort, il fit, pour se venger, pendre, tuer à coups

* Nous employons ce verbe avant que l'académie française nous y ait autorisé dans la nouvelle édition de son Dictionnaire, qui est sous presse au moment où nous écrivons cette note (mai 1826).

d'épée, brûler, condamner à une prison perpétuelle une grande partie de la population; et obligea le reste à tremper publiquement la tête et les bras dans une cuve pleine de sang humain placée au pied d'une grande croix plantée sur la place publique.

A peu près vers cette époque, un seigneur de la maison Duchâtel se fit enterrer dans l'église des Cordeliers de cette ville, et pour ne pas être foulé sous les pieds des *vilains*, il ordonna qu'on élevât sa tombe sur le chapiteau d'un des pilastres de la nef.

Après avoir fort bien dîné à l'*hôtel de la Providence*, nous nous rendîmes à *Bazoilles*, village à peu de distance et au midi de Neufchâteau, lieu où la Meuse disparaît. Là elle rencontre d'abord des cavités qui absorbent une partie de ses eaux, puis elle s'engouffre et se perd entièrement entre des cailloutages : ce n'est toutefois que dans les tems de sécheresse, car ordinairement cette rivière remplit non-seulement le gouffre, mais elle passe encore par dessus et couvre la totalité du sol riverain; après avoir disparu quelque tems elle sort de terre, et se montre de nouveau au dessous du jardin de l'hôpital de Neufchâ-

teau, où elle forme un vaste bassin. La petite rivière qui passe dans cette ville vient y rejoindre la Meuse, après s'être perdue comme elle dans des bancs de rochers. A notre retour, nous allâmes voir la fameuse chaussée bâtie par les Romains, et qui conduit de Langres à Toul.

Nous visitâmes ensuite, dans un bois situé sur une hauteur également près de Neufchâteau, les restes d'un ancien camp retranché que l'on attribue à *Julien-le-Philosophe*.

On me parla beaucoup du village de *Chatenoy* et de ses nombreuses fabriques d'instrumens de musique. « Avant de nous séparer, me dit M. B..., permettez-moi de vous parler encore d'une contrée toujours plus intéressante à mesure qu'on l'examine davantage. Vous avez admiré ses sites pittoresques et variés, son industrie qui s'accroît tous les jours, les talens, les vertus qui s'y rencontrent à chaque pas... mais, dans votre course rapide, vous n'avez pu suffisamment apprécier le caractère hospitalier, franc et généreux du Vosgien. Son patriotisme en est toujours vif, toujours pur; dans nos heureuses contrées, ces ames tièdes et craintives autant qu'intéressées, qui sacrifient tout au désir

des honneurs et des emplois, sont heureusement très-rares ; ici le cœur bat quand on parle des dangers ou de la gloire de la patrie ; notre dévouement, dans un besoin pressant de la république, a fait donner le nom du département à l'une des belles places de la capitale * ; et lorsqu'il s'agit de sacrifices pour la France, l'élan général des habitans est toujours spontané.

« Soit que la vivacité de l'air et la majesté de la nature influent sur son imagination, soit que l'habitude de voir des êtres libres parcourir les forêts, les rochers et les sommets élevés des montagnes le rendent lui-même plus indépendant, il est certain que l'amour de la liberté est bien plus prononcé dans le cœur du montagnard que dans celui de l'habitant de la plaine ; les Alpes et les Pyrénées justifient cette assertion, et s'il était besoin d'autres preuves, les Vosges les présenteraient en foule. Nulle part les priviléges et l'arbitraire, sous quelque forme qu'ils se présentent, ne sont plus en horreur, et l'hymne *des Marseillais* qui fit lever en masse tout le département à la première coalition, est encore

* On avait appelé la place Royale PLACE DES VOSGES.

familier aux échos de nos montagnes ; quelque timorés que puissent être nos fonctionnaires, tous se prononcent contre le régime féodal et contre tout ce qui peut porter atteinte à la charte.

» Une multitude d'hommes distingués par leur bravoure et leurs talens militaires est sortie de ce département ; j'en ai déjà signalé plusieurs, et j'en oublie beaucoup : la 9e *légère*, que l'Alexandre français avait surnommée l'*incomparable*, était presque entièrement composée de Vosgiens. Les femmes elles-mêmes, dont vous n'avez admiré que la beauté, la fraîcheur et l'élégance, participent également à ce caractère belliqueux : si leur cœur est sensible à l'amour, à l'amitié, à la bienfaisance, il l'est aussi à la gloire ; elles l'aiment avec passion, et lors des levées en masse, on les voyait partir par centaines. On se rappelle que, en 1815, à l'approche des hordes étrangères, tout le département frémit d'indignation ; quatorze bataillons se formèrent spontanément, et rivalisèrent de bravoure et de zèle avec les plus intrépides troupes de ligne ; ces bataillons comptaient dans leurs rangs plus de trois cents amazones qui rappelèrent les exploits de l'héroïne de Vaucouleurs ; plusieurs d'entre elles reçurent la décoration sur le champ de bataille.

» Nos champs, nos vallons, nos montagnes sont remplis d'anciens soldats qui cultivent le sol de la patrie qu'ils avaient si bien su défendre. A peu de distance, le colonel vous montrera l'habitation de l'un de ces braves, d'un vieux capitaine qui, après avoir commandé la place de Cosseir sur la mer Rouge, bèche son champ, aidé par son fils, militaire et décoré comme lui. En un mot, l'habitant des Vosges, je le répète, est brave, intrépide, hospitalier; il aime les armes et la chasse, la danse et la musique, Bacchus et l'amour; et c'est ainsi que les peint leur célèbre compatriote François de Neufchâteau :

Les habitans sont bons, leurs compagnes sont belles;
J'aime surtout les mœurs simples et naturelles,
Le style sans apprêt de ce franc montagnard :
C'est son cœur qui vous parle, et son cœur n'a point d'art.
Sa loyauté gauloise a l'air un peu gothique;
Mais cet air peut cacher un Socrate-rustique.
Du vieil anabaptiste, avec ses bœufs vivant,
L'entretien vous étonne, et vous charme souvent.

» Le même poète a décrit aussi la simplicité qui règne jusque dans leur nourriture.

Dans les jours solennels ce bon peuple charmé
Vit de pommes de terre et de lait écrémé;
Cette utile racine, au dessus des éloges,
Ce fécond tubercule est la manne des Vosges.

La liberté est fille de l'industrie et du travail : jamais, ici, on ne connut l'oisiveté ; tous exercent une profession, et la mendicité est bannie de nos villes comme de nos campagnes. Ce sont nos montagnards qui ont inventé les horloges en bois, ainsi qu'une foule d'autres instrumens simples et utiles. Enfin le bon Jules, qui drape si bien ses compatriotes *verreux*, devrait, par esprit de compensation, nous parler de ceux qui se sont illustrés ; nous en avons dans tous les genres : savans, poètes, artistes, orateurs, guerriers ; ici les petits hameaux ont leur grand homme comme l'opulente cité. J'en ai nommé beaucoup, et ma mémoire m'en retrace encore. Je vais citer les principaux et même quelques-uns de ceux que j'ai déjà nommés. A Charmes, je trouve *Albery*, littérateur, secrétaire de Charles III ; *Ruyr*, chanoine, auteur des *Antiquités des Vosges*, et le savant *Dom Calmet*, qui dirigeait la bibliothèque de Sénones.

A Remiremont naquit l'ingénieux et savant mathématicien *Blaise* ; au village de Fontenoy, près de cette ville, le malheureux poète *Gilbert*, dont l'infortune avait aigri la muse, et qui, huit

jours avant sa mort, laissa échapper de son cœur ces vers touchans :

Au banquet de la vie infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs ;
Je meurs, et sur la tombe où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Adieu, champs que j'aimais, et toi, douce verdure,
Et vous, riant exil des bois ;
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Adieu pour la dernière fois.

Ah ! puissent voir long-tems votre beauté sacrée,
Tant d'amis sourds à mes adieux ;
Qu'ils vivent pleins de jours, que leur mort soit pleurée,
Qu'un ami leur ferme les yeux !

» A Remiremont sont nés encore le savant *Bexon*, collaborateur de Buffon ; l'abbé *Janny*, et *Albert Montemont*, auteur des *Lettres sur l'astronomie*, dont nous avons parlé plus haut ; à Epinal, le poète et avocat *Pellet* ; auteur de poésies lyriques ; le jeune *Dutac*, peintre, dont le talent permet de brillantes espérances ; à Bruyère, l'abbé *Georget*, jésuite, qui fut secrétaire du fameux cardinal duc de Rohan, si connu par l'affaire du collier de la reine ; à Neufchâ-

teau, le comte *François*, que Voltaire nommait son héritier; *Poulain-Grandpré*, *Henrion de Pansey* et le mathématicien *Rivard*; à Saint-Dié, l'archevêque *Sommiers*; à Houécourt, près Neufchâteau, l'honorable duc de *Choiseul*, pair de France; et enfin à Chaumensey, le comte *Boulay* de la Meurthe, ancien conseiller d'état, et, ce qui vaut mieux, auteur du *Tableau politique des règnes des derniers rois de la maison des Stuarts.* »

J'ai quitté Neufchâteau..... J'ai perdu mes compagnons de voyage, et je m'avance, vers le nord-ouest, l'esprit et le cœur tout remplis de mes amis du Ban-de-La-Roche, et particulièrement du pasteur Oberlin.

Après deux lieues et demie de marche,

Vers les confins du pays champenois,
Où cent poteaux, marqués de trois merlettes,
Disent aux gens : en Lorraine vous êtes,
Est un vieux bourg, peu fameux autrefois;
Mais il mérite un grand nom dans l'histoire;
Car de lui vient le salut et la gloire
Des fleurs de lis et du peuple françois.
De Domremy chantons tous le village,
Faisons passer son beau nom d'âge en âge.
O Domremy! tes pauvres environs
N'ont ni muscats, ni pêches, ni citrons,

Ni mine d'or, ni bon vin qui nous damne;
Mais c'est à toi que la France doit Jeanne.

C'est en effet dans ce village que naquit, pour la gloire de la France, et pour la honte éternelle des Anglais, l'héroïque Pucelle, qu'ils firent périr sur un bûcher pour se venger d'avoir été vaincus par une femme.

Le hasard produit quelquefois de singulières antithèses : c'en est une bien étrange que d'avoir à faire la remarque que le même village a donné naissance à la Pucelle d'Orléans et à la trop fameuse courtisane *Lange*, plus connue sous le nom de comtesse Dubarry.

L'aspect de Domrémy est agréable et romantique ; chaque habitation, tapissée de rosiers ou d'espaliers, dont les rameaux s'élèvent jusqu'aux toits, semble changer les rues en riantes promenades ; toutefois ce n'est qu'à son héroïne qu'il doit sa célébrité.

Le buste de la Pucelle est placé sur un piédestal, au bas duquel s'échappe une source limpide, et au milieu d'une place nouvellement construite en face de la chaumière où naquit *Jeanne*. Elle ne se distinguait des autres demeures que par un écusson représentant la vierge de Vaucou-

leurs, armée de pied en cap. Cette maison tombait en ruines, lorsque, il y a peu d'années, un étranger, admirateur de la gloire et de la vertu, offrit 6,000 fr. de cette cabane en vétusté. Le propriétaire, nommé *Gérardin*, sentant combien il était peu convenable de laisser passer un tel monument en des mains étrangères, préféra le céder au gouvernement. Des ordres furent alors donnés pour les réparations, et l'humble chaumière fut transformée en une école d'enseignement mutuel pour les jeunes filles. Ce fut vers la même époque, en 1819, que se fit l'inauguration de la pierre fondamentale sur laquelle repose le buste de Jeanne. Toute la population de la Lorraine se transporta dans ce petit hameau, et le duc de choiseul, dans un éloquent discours improvisé à cette occasion, se rendit l'interprète des sentimens de tous les Français. Chaque année, cette touchante cérémonie se renouvelle, et l'affluence et l'empressement sont toujours les mêmes.

Au sud-ouest de Domremy, j'allai visiter le village de *Grand;* des vestiges d'amphithéâtre, des restes de colonnes, des armes anciennes, des médailles du Haut-Empire, des conduits souterrains, une grande quantité de briques et de tuiles

d'origine ancienne, tout atteste que ce village, qui n'a quelque importance que par ses fabriques de clous, fut autrefois une ville considérable.

Domremy est le dernier village du département des Vosges, dans la partie nord-ouest; je le quitte, et peu d'instans après j'arrive à *Vaucouleurs*, qui fait partie de celui de la Meuse.

Cette petite ville est agréablement située sur la rive gauche de la Meuse, et sur le penchant d'une colline. Son nom lui vient de la charmante vallée qui l'entoure, où mille fleurs champêtres mêlant leurs couleurs, parent les prairies de l'émail le plus brillant et le plus varié. Des souvenirs historiques se rattachent à Vaucouleurs, qui compte à peine deux mille trois cents ames. Pendant les guerres de la Lorraine, elle fut souvent choisie pour le siége de conférences plus ou moins importantes. Dans le douzième siècle, l'empereur Henri V, le roi de France et le duc de Lorraine y tinrent une assemblée où il fut décidé qu'on se réunirait pour exterminer des bandes de brigands et d'aventuriers appelés *Cotereaux*, qui portaient la désolation dans les provinces jusqu'en deçà des Alpes. Le roi de

France donna pour garant de sa parole Henri, comte de Champagne, et l'empereur, Mathieu I, duc de Lorraine. Plus tard, l'empereur Frédéric et Philippe-Auguste, réunis par les soins de Conrad, évêque de Metz, renouvelèrent leur traité de paix et signèrent une convention offensive et défensive. On voit entre Toul et Vaucouleurs une belle prairie où quatre vallons débouchent. C'est là le lieu où se passa, en 1299, cette fameuse entrevue de Philippe-le-Bel et d'Albert d'Autriche, dans laquelle le roi de France d'une part renonça à ses droits sur la Lorraine et sur l'Alsace; et de l'autre, l'empereur à ses droits sur le royaume d'Arles. Il existe encore des pierres informes qui furent posées par les deux princes pour la démarcation de leur empire. Enfin, près de Vaucouleurs, on aperçoit les vestiges du château de *Tusey*, où se tint, en 835, sous le règne de Lothaire, un concile célèbre, composé des évêques de quatorze provinces soumises à ce prince et à Charles-le-Chauve. Dans ce concile, les saints prélats, « considérant que les lois divines » et humaines étaient tombées dans le mépris, » et que le mensonge, la mauvaise foi, la vio- » lence régnaient avec effronterie, réglèrent des

» constitutions pour assurer la paix de l'Eglise » en réprimant l'audace des méchans. »

Vaucouleurs, patrie de *Delisle*, avocat, historien et géographe, et de l'abbé *Ladvocat*, professeur d'hébreu, auteur du *Dictionnaire historique des grands hommes*, n'a d'autre industrie que ses fabriques de toiles de coton à carreaux, et ses bonneteries; au midi de cette ville, à trois lieues de distance, *Gondrecourt* se distingue par son ébénisterie et ses excellens billards; dans le même canton, dont ce bourg est le chef-lieu, les villages *d'Abainville*, *Bertheville*, *Charcey*, *Damille* et *Traverey*, possèdent de belles forges.

Je dînais avec un vieillard dont les cheveux blancs, l'habit noir, le langage pur, l'élocution facile, annonçaient un homme distingué; je ne me trompais pas, c'était M. X***, ancien avocat, dont les talens restent enfouis au fond de sa province par son extrême modestie, et par son amour pour le lieu de sa naissance; il venait d'une ville éloignée prêter le secours de son éloquence et de son talent à des mineurs injustement dépouillés, et retournait à *Toul*, sa résidence habituelle; il me gronda sérieusement d'avoir quitté

la Meurthe sans visiter cette ville. « C'était, me dit-il, la capitale des *Leuquois* (*Leucis*); elle fut soumise par Jules-César, et passa ensuite sous la domination des Francs, qui la conservèrent jusqu'à Charles-le-Simple, dernier prince qui ait porté le titre de roi de Lorraine; l'ayant cédée à *Henri-l'Oiseleur*, celui-ci lui conféra les titres et priviléges de ville impériale, dont elle jouit jusqu'en 1552, où elle fut définitivement réunie à la France par Henri II. Plusieurs de ses évêques reçurent, à différentes époques, des priviléges remarquables; *Ludelme*, entre autres, obtint de Louis IV, roi de Germanie, le droit de battre monnaie, ainsi que celui de péage et de franchise; et c'est à *Piber*, évêque de Toul, que, vers la fin du onzième siècle, dans les tems des investitures, origines des querelles entre l'empire et la papauté, le redoutable Grégoire VII écrivait, relativement à la déposition de l'empereur Henri IV : « Les ducs et les rois » tirent leur origine de quelques barbares, que » l'orgueil, la rapine, la perfidie, l'homicide, » que tous les crimes et le démon, premier » prince du monde, ont élevés sur leurs pareils, » et investis d'une puissance aveugle..... Les

» apôtres, qui en peut douter? sont les pères » et les maîtres des fidèles, des princes et des » rois. »

» Ce pontife violent n'égalait cependant pas dans ses assertions hardies l'un de ses successeurs, le fameux *Sixte-Quint*, qui, à la nouvelle de la mort de Marie Stuart, écrivait à sa puissante rivale : « O heureuse femme! qui avez » goûté le plaisir de faire sauter une tête cou- » ronnée! »

» C'est enfin après avoir visité la ville de Toul que saint Bernard écrivait à Henri V, empereur : « Un de mes grands sujets de douleur est que les » suffragans des évêchés soient jeunes et de » grande naissance ; je me tais, et j'aime mieux » qu'un autre que moi vous fasse connaître leurs » mœurs et leur conduite ; j'ose vous dire pour- » tant que le droit, la justice, la religion, l'hon- » nêteté sont perdus dans les évêchés..... »

» En 612, Thierri, roi de Bourgogne, et Théodebert, roi d'Austrasie, se livrèrent une sanglante bataille sous les murs de Toul, où le dernier fut vaincu.

» Cette ville, fortifiée par Henri IV et ensuite par Louis XIV, doit à la munificence de

ses anciens évêques une partie des établissemens militaires qu'elle renferme, et parmi lesquels on remarque un superbe *quartier de cavalerie ;* mais le plus beau de ses monumens est la *cathédrale*, dont on aperçoit de fort loin les deux tours : c'est un des chefs-d'œuvre de l'architecture gothique ; commencé en 965, il ne fut terminé qu'en 1447. »

Les détails que me donnait M. X*** étaient assez intéressans pour me décider à retourner sur mes pas ; mais le tems me pressait ; j'avais promis à M. Demirne de le rejoindre à Metz, et je pris le parti de mettre à contribution la complaisance et le savoir de l'aimable avocat. « Notre industrie, continua-t-il, n'a de remarquable que la belle imprimerie et la fonderie de M. *Carez*, frère de l'inventeur de la stéréotypie ; il a lui-même imaginé une presse mécanique et une machine fort ingénieuse pour mouler plusieurs lettres à la fois, quoique dans des matrices séparées. Le premier a eu aussi l'idée d'employer les femmes à cette partie du travail de l'imprimerie que l'on nomme *composition.* Cette innovation lui a heureusement réussi, et l'expérience lui a prouvé qu'elles mettent autant de correc-

tion et de célérité dans leur travail que les hommes. Une école de dessin et de gravure, fondée par les soins de M. Carez, complètent un établissement que l'on ne s'attendrait pas à trouver dans une petite ville départementale. A quelque distance nous avons une belle faïencerie, dont les ouvrages se remarquent par la blancheur et la beauté de l'émail, la finesse et la variété des couleurs; nous avons aussi quelques fabriques de bonneterie, de chapellerie, et une manufacture de toiles de coton. Notre ville, située dans une plaine fertile qui borde la Moselle, sur laquelle on a jeté un beau pont, est environnée de campagnes bien cultivées; deux côteaux qui l'avoisinent, et quelques montagnes qui s'en éloignent un peu plus, produisent d'excellens vins.

» Toul est la patrie du père *Benoît*, historien estimable, mort en 1726; de *Jacquemin*, architecte, à qui l'on doit l'exécution de la cathédrale; du pape *Léon IX*, de l'empereur *Léopold*, du baron *Louis* et du maréchal *Gouvion Saint-Cyr;* le nom de ce dernier, illustré par tant de hauts faits militaires, est gravé dans la mémoire de tous les défenseurs de la patrie. On n'oubliera pas que c'est à lui que l'on doit la ré-

daction et la proposition de cette loi de recrutement qui promettait à la France une armée de citoyens. On n'oubliera pas qu'il fut un des trois courageux ministres, qui, en 1819, déposèrent le portefeuille pour ne pas signer la fatale ordonnance qui attaquait la loi des élections. Nos murs ont aussi vu naître les généraux *Thouvenot* et *Jaugon*, et cet autre général *Gouvion*, qui fut le premier capitaine d'artillerie de Napoléon.

» *Vezelize*, petite ville près Colombay-aux-belles-Fermes, dont la culture des pavots fait la principale richesse, a donné le jour au baron *Bourcier*, que la Lorraine regarde avec raison comme l'un de ses plus grands magistrats. Il posséda, dans des circonstances difficiles, toute la confiance de Louis XVI et de Léopold, qui l'employèrent l'un et l'autre à des affaires d'une haute importance.

» Vous parlerai-je de *Choloy*, où l'on voit une pépinière d'arbres fruitiers qui en produit par an quinze mille pieds. A une demi-lieue plus loin, sur la frontière, *Foug*, situé sur le revers d'un coteau, près du ruisseau d'*Engreshin*, mérite l'attention ; non pas pour ses

fortifications démolies depuis long-tems, encore moins parce qu'elle fut le chef-lieu de la prévôté de *Savonnière-les-Toul*, qui n'est qu'un petit ban enclavé dans celui de Foug, mais par la hardiesse généreuse de ses habitans, qui, en 1814, formèrent le projet de s'emparer des trois monarques étrangers, qui, prenant la route d'Allemagne, devaient traverser, près de Foug, la côte rapide de *Layer*, où les voitures ne peuvent avancer qu'avec lenteur; l'escorte des princes était peu considérable, et les habitans, bien instruits et bien d'accord, s'étaient déjà placés en embuscade, les uns sur la côte, les autres dans une forêt voisine; mais ce hardi projet, dont l'exécution aurait sans doute amené de grands changemens dans la situation de la France, échoua par l'indiscrétion ou l'infidélité; les souverains, avertis à tems, firent doubler leur escorte; et, pour éviter leur colère, les habitans furent contraints de se cacher dans les bois pendant plusieurs semaines.

» Savonnière-les-Toul possédait un fort beau palais construit par les rois de la seconde race, et dans lequel se tinrent deux conciles célèbres, l'un en 859, et l'autre en 862; c'est avec les

démolitions de ce château que Henri II, comte de Bar, fit bâtir, au treizième siècle, le château fort de Foug, dont les ruines s'aperçoivent encore au sommet de la montagne ; c'est dans ce palais, détruit par Louis XIII, en 1634, que fut passé, en 1419, le contrat de mariage de René d'Anjou avec Isabelle de Lorraine. »

Je quittai à regret l'honnête M. X***, et m'acheminai solitairement le lendemain, vers le bourg de *Voïd*, dont on m'avait vanté les excellens fromages à la crême, les bonnes écrevisses et les truites délicieuses ; je remarquai à ma droite les ruines de l'abbaye de *Tusé*, parmi lesquelles on a pratiqué quelques bâtimens consacrés à une exploitation agricole.

Le bourg, situé sur un mamelon en forme de pain de sucre, s'élève sur des coteaux tapissés de vignes ; on y trouve plusieurs fabriques de fromage de Gruyère, depuis qu'un propriétaire des environs est parvenu à l'imiter.

Après avoir traversé la Meuse, j'arrive à *Sorcy*, sur la rive droite de cette rivière ; M. *Etienne* y possède une jolie maison de campagne où il passe ordinairement la belle saison ; mais la session législative l'a déjà rappelé dans son sein, et je

n'aurai pas le plaisir de voir un excellent citoyen, un homme de lettres distingué. Je parcourus seul son habitation en pensant à cet esprit fin et ingénieux, à cette réunion de talens divers qui lui ont procuré des succès si brillans et si variés : savant publiciste, observateur judicieux, député dévoué, auteur fécond et spirituel, il est du petit nombre des écrivains qui soutiennent aujourd'hui la gloire des lettres françaises ; aussi n'est-il plus de l'académie.

En me rendant à *Commercy*, je traversai le village de *Ville-Issey*, où le fameux cardinal de Retz, qui y résidait, avait une maison de campagne, bâtie sur le bord de la rivière. On y voit encore l'appartement qu'occupait cet homme si envieux de renommée, ainsi que le cabinet où il composa ses Mémoires, qui furent imprimés pour la première fois à Nanci.

Après une demi-heure de marche, j'arrive à Commercy, situé sur la rive gauche de la Meuse, qui baigne les murs de cette ville et du château. Son nom lui vient de *Commarchie*, *marche*, mot pris dans l'acception de frontière, parce que la ville était effectivement *marche* ou ville frontière entre la Lorraine et le Barrois.

Commercy, connu dès le onzième siècle, avait des seigneurs que l'on nommait *damoiseaux;* les bourgeois furent affranchis par *Jean de Sarrebruck* en 1324 : assiégée en 1544 par Charles-Quint en personne, cette ville échut plus tard au cardinal de Retz, qui la vendit à ce Charles IV, duc de Lorraine, si fameux par ses infortunes, et dont l'histoire tout entière est rapportée dans cette épitaphe :

Ci-gît un pauvre duc sans terre,
Qui fut jusqu'à ses derniers jours
Peu fidèle dans ses amours,
Et moins fidèle dans la guerre.
Il donna librement sa foi
Tour à tour à chaque couronne,
Et se fit une étroite loi
De ne la garder à personne.
Il se vit toujours maltraité
Par sa faute ou par son caprice :
On le détrôna par justice,
On l'enterra par charité.

Charles IV ayant donné Commercy au prince de *Lillebonne*, son gendre, ce fut le prince de *Vaudremont* qui l'eut depuis en souveraineté; il démolit l'ancien château, et fit construire sur ses ruines, en 1708, le moderne palais d'après les

plans et sous la direction de dom Léopold Durand, bénédictin. J'allai visiter ce bel édifice embelli par Stanislas ; mais quelque magnificence que présente ce vaste monument, il a perdu toute sa dignité et tout son éclat depuis qu'il n'est plus le séjour des princes, et qu'on en a fait une caserne.

Après avoir franchi la grille qui sert d'entrée à une grande cour, au fond de laquelle le château s'offre à la vue, on voit à droite et à gauche de l'édifice des anneaux de fer où les cavaliers attachaient leurs chevaux, et des auges-abreuvoirs. Quelques statues, quelques trophées semblent n'être restés debout que pour rendre témoignage d'une grandeur détruite ; mais, abstraction faite de son usage actuel, ce palais conserve encore son aspect imposant et toutes les beautés inhérentes à sa construction. Le salon de Stanislas donne sur une belle terrasse du côté de la rivière, d'où la vue s'étend sur une perspective agréable.

La forêt de Commercy, au sud-ouest de la ville, est très-étendue ; les routes sont bien percées. Stanislas y avait fait tracer un parc immense, et fait réédifier la fontaine Royale. De

l'autre côté de cette forêt, on voit le village de *Ménil-Lahorgue*, où naquit le célèbre bénédictin dont j'ai déjà parlé, dom Calmet, pour le portrait duquel Voltaire fit ce quatrain :

Des oracles sacrés que Dieu daigna nous rendre,
Son travail assidu perça l'obscurité :
Il fit plus, il les crut avec simplicité,
Et fut par ses vertus digne de les entendre.

C'est aussi près de Commercy, à *Vignot*, petit bourg, que naquit l'ingénieur *Thiriot*, qui construisit la fameuse digue durant le siége de La Rochelle ; on voit encore ses armes sur la maison qu'il habitait.

Cette petite ville est une des plus jolies du département : ses environs, riches et fertiles, en rendent le séjour délicieux ; son palais, ou plutôt ses casernes, son hôtel-de-ville méritent de fixer l'attention : elle n'a que trois mille quatre cents habitans qui, presque tous, s'occupent du commerce des grains, bois, huile, navettes et bestiaux.

J'ai eu le plaisir d'y déjeuner avec le rédacteur du *Narrateur de la Meuse* et de la feuille d'*Annales*, deux des journaux de départemens

qui méritent d'être cités comme rédigés avec le plus de talent et dans le meilleur esprit. M. *Denis* n'est pas moins distingué par son patriotisme que par ses mœurs douces et faciles. On se rappelle que, au milieu des calamités de la seconde invasion, il renouvela la belle action de Callot, en refusant d'imprimer une pièce de vers en l'honneur d'un monarque étranger : *J'aimerais mieux*, disait-il, *briser mes presses que de les déshonorer par une publication indigne d'un Français.*

Je pars pour *Saint-Mihiel*, situé également sur la rive gauche de la Meuse et arrosé par le ruisseau de *Masoupe*, un de ses affluens. Le lieu de son emplacement présente un bassin formé par des montagnes, sur l'une desquelles existent les débris du château que *Sophie*, comtesse de Bar, avait fait construire en 1085. L'origine de cette ville est due à une abbaye de bénédictins réformés, que *Vulfoade* et *Adalsinde*, sa femme, avaient fondée en 709 sur une petite montagne appelée *Châtillon*. Elle tomba au pouvoir de *Pépin*, avec le château qui s'était révolté contre lui. Cette abbaye fut donnée par le nouveau maître à *Fulrad*, abbé de Saint-Denis, en 756,

et transférée enfin au neuvième siècle sur les bords de la Meuse, dans un village nommé alors *Godinécourt*, et depuis Saint-Mihiel. En 1734, on trouva dans l'ancien emplacement de l'abbaye, sur la montagne de Châtillon, le tombeau du fondateur, dans lequel était renfermé un anneau, dont la cornaline, grossièrement montée en or, représentait *Minerve*. Depuis 1380 jusqu'en 1665, Saint-Mihiel était le séjour d'une cour appelée des *grands-jours*, mais Louis XIII ayant assiégé cette ville en personne y courut quelque danger, et pour s'en venger, il supprima cette cour, démolit les murs de la ville, rasa le château, fit mettre à la Bastille l'intrépide gouverneur, et envoya la garnison aux galères.

L'église, très-ancienne, renferme plusieurs beaux monumens, parmi lesquels s'élève un superbe groupe de sculpture, dont les personnages, plus grands que nature, sont au nombre de treize, tous taillés dans un seul morceau de rocher; ils sont groupés dans un espace d'environ sept mètres de longueur, sur trois de large: ces groupes que l'on trouve dans beaucoup d'églises de la Lorraine s'appellent *sépulcres*, parce

que ordinairement ils représentent le Christ dans le tombeau, ou prêt à y être placé. Ici le sculpteur a su exprimer les divers sentimens que doivent éprouver les différens personnages avec une rare vérité : la face du Christ est calme et majestueuse, une sérénité divine règne dans ses traits ; les autres figures sont pleines de vie et d'ame ; la surprise mêlée de terreur, la compassion, la crainte, l'inquiétude se peignent tour à tour dans tous leurs mouvemens : telle est l'influence du génie sur les œuvres de l'homme, qu'on ne peut quitter ce monument sans éprouver une partie de ce que l'artiste a si bien exprimé..... On croit assez généralement que ce chef-d'œuvre et d'autres statues également remarquables sont dus au ciseau d'un simple paysan, nommé *Richier*, que Michel-Ange emmena en Italie, et dont il développa les étonnantes dispositions pour la sculpture. La ville de Saint-Mihiel doit la conservation de ce chef-d'œuvre à son poids énorme. Plusieurs fois on voulut le transporter dans la capitale, mais il fut impossible de le déplacer.

Saint-Mihiel compte au plus cinq mille deux cents ames. Son commerce consiste en dentelles,

papiers, grains, vins, bois et fourrages; mais, malgré l'activité assez remarquable de ses habitans, cette ville paraît se ressentir encore des maux que la guerre lui fit éprouver sous Louis XIII. C'est la patrie de l'architecte *Léopold-Durand*, de *Berain*, dessinateur célèbre, lequel mourut au Louvre, où la munificence de Louis XIV l'avait logé; de l'historien *Richard de Vassebourg*; de *Louis Hugo*, abbé d'Etival, écrivain spirituel; de *Nicolas Maréchal*, qui avait fortifié la ville neuve de Nanci; de *Henri de Hennezon*, abbé de Saint-Mihiel; du bénédictin *Maillot*, et du savant médecin *Isidore Mengin*.

A deux cents pas de la porte qui conduit à *Verdun*, on remarque sept rochers calcaires, appelés *Falaises*, dont l'élévation excède vingt mètres : rangés en ligne droite, et à distances presque égales, ils sont adossés à des collines qui hérissent les bords de la Meuse. La ville en a adopté trois pour ses armes, et sa devise dit: qu'elle sera *fidèle jusqu'à ce que ces rochers viennent à se mouvoir*.

Je traversai rapidement la petite ville de *Halton-Châtel*, aux sources de l'*Iron*, qui dut son

origine à un château construit sur la hauteur en 959 par Halton, évêque de Verdun. Je jetai seulement un coup d'œil sur l'étang de *Bouconville*, qui a plus d'une lieue de circuit, et où Stanislas aimait à chasser aux morelles ; et après avoir visité l'abbaye d'*Etanche* et la montagne *Sainte-Marie*, si riche en curiosités fossiles, j'arrivai à *Bar-le-Duc*.

Cette ville eut pour fondateur un duc Frédéric, beau-frère de Hugues-Capet, qui gouvernait la *Mozellane* : voulant garantir cette province des excursions des Champenois, il fit construire sur la frontière un château appelé *Barrière-du-Duc*, et, pour attirer les habitans autour de ce château construit sur une éminence, il leur accorda de nombreuses franchise : c'est là l'origine de la *partie haute* ; la *partie basse* existait déjà au cinquième siècle, et on prétend que *Véomade* vint jusque là au devant de *Chilpéric*, fils de *Mérovée*, lorsque ses sujets le rappelèrent.

Le *Barrois* avait fait partie du pays des Leuquois, et fut long-tems un état particulier, dont Bar était la capitale. Ses comtes, qui prirent plus tard le titre de duc, eurent souvent des démêlés avec ceux de Lorraine, qu'ils réduisirent plu-

sieurs fois à d'humiliantes capitulations. Bar fut pris par Louis XIII en 1632.

La *ville basse*, située dans un beau vallon, est traversée par l'Ornain d'orient en occident; un canal de dérivation de cette rivière, à la distance d'un quart de lieue, sert aux tanneries et aux moulins, coule également dans une pente parallèle au cours de l'Ornain, et passe au pied du château et de la ville haute.

Tous les chemins qui communiquent d'une ville à l'autre, ainsi qu'au château, sont roides et d'un accès difficile. Je laissai la côte de l'*Horloge* et je montai par celle des *Jésuites*, ainsi nommée, parce qu'en gravissant cette dernière, on trouve un collége fondé par *Gilles* de Trèves, destiné à des prêtres séculiers qui se dévouaient à l'enseignement; il fut donné en 1617 aux jésuites dans le même but, par le duc Henri II. Le château de Bar est au-dessus du collége, et remonte comme lui, à des tems plus reculés, car on prétend que le comte Frédéric Ier, qui, dès l'an 958, prit le titre de duc de Bar, ne fit que le rebâtir en 964. Ce château domine toute la ville basse; mais il est dominé

lui-même par la ville haute. En 1649, un incendie en détruisit une grande partie; Louis XIV en fit démolir les tours en 1670. L'église de *Saint-Pierre*, placée au haut de la ville près d'une place qui porte le même nom, possède un monument qui fait l'admiration des connaisseurs, et devant lequel je ne pus m'empêcher de répéter ce mot d'un grand prince : *Quelle affreuse beauté!* C'est une statue représentant un cadavre pourri et rongé des vers : on croit qu'elle a été faite pour le mausolée d'un prince d'Orange, tué au siége de Saint-Dizier en 1544. Ce morceau de sculpture, frappant de vérité, décèle sans doute un talent supérieur; mais son *horreur* le rend pénible à la vue. C'est l'ouvrage de Richier, ce même paysan que l'on croit l'auteur du sépulcre de Saint-Mihiel. C'est dans cette église de Saint-Pierre que fut enterré, en 1751, le marquis de Boufflers Remiencourt. Le palais de justice, édifice ancien qui menace ruine, est également dans la ville haute. Entre ce palais et ce château, existe une fontaine dont l'eau est amenée de fort loin. On me fit remarquer, à la même hauteur, un puits très-profond creusé dans le

roc, et servant de voûte à un souterrain. Une enceinte de murs percée de sept portes qui renferment les deux villes et le château, un pont sur l'Ornain, et les promenades des *Saules* et du *Paquier*, voilà tout ce qu'on peut remarquer à Bar, dont l'industrie et le commerce sont également importans. On y trouve de nombreuses filatures de coton, dont plusieurs sont mues par la vapeur. Le colonel *Jacqueminot*, quoique entré un des derniers dans la carrière industrielle, promet d'égaler ses rivaux. J'avais des raisons particulières de le voir. C'est toujours avec un nouveau plaisir que je contemple un guerrier qui sait se rendre utile à son pays dans les arts, fils de la paix. Deux pompes à feu animent le bel établissement du colonel, et tout s'y ressent de l'ardeur et de l'activité qu'il déployait naguère dans les camps. Il y a également à Bar quelques fabriques de toiles, de rouenneries, de siamoises; on y fait aussi des dentelles, de grosses étoffes de laine, des chapeaux, des cheminées en tôle, etc..... ; mais c'est surtout par ses excellentes confitures de fraise, de framboise et de groseille, que cette ville a acquis une véritable renommée : on vante surtout celles des

dames *Fatalot* et *Baudot*, qui savent les reproduire sous mille formes différentes. Les vins blancs de son territoire ne sont pas moins cités, et quelques gourmets assurent qu'ils ne le cèdent pas même aux vins de Champagne par leur délicatesse exquise ; mais en général ils supportent difficilement le transport.

Dans un rayon de quatre à cinq lieues, on ne voit, aux environs de Bar, que coteaux couverts de vignes et de vergers. On y cultive surtout les groseilles et les framboises ; et dans les villages on s'occupe, comme à la ville, de les transformer en confitures ; mais la récolte des céréales est peu considérable, et suffit à peine à la consommation.

Dans une de mes ascensions vers la ville haute, on me fit apercevoir un gros bourg situé sur l'Ornain, à près d'une lieue de Bar ; c'est *Longeville* où se rendit un singulier jugement. « Le pénultième jour de mars 1467 (est-il dit dans un rapport du prévôt de Bar), par maître Didier, sergent et exécuteur de la haute justice, a été exécuté et pendu à la potence des *Preys* un chat qui avait étranglé un enfant de quatorze mois en la maison de Clément, le bachelier dudit lieu. »

Les sciences, les lettres, les arts civils et militaires, doivent à la ville de Bar des hommes qui les ont cultivés avec succès. C'est la patrie de *Jean Errard*, le premier qui ait écrit sur la fortification : on doit à cet habile ingénieur la citadelle d'*Amiens*, et le château de *Sédan;* il se distingua aux siéges de *Dreux*, *La Fère*, *Montmélian*, etc., et fut, selon Henri IV et Sully, le premier ingénieur de son siècle. C'est la patrie de *François de Rosières*, archidiacre de Toul, aussi intéressant par ses malheurs que par ses écrits; des médecins *Alliot;* de *Drouot*, mathématicien distingué; du père *Norbert*, connu par ses écrits sur les Indes; de *Gagel*, de *Louis Humbert*; d'*Houtreau*, sculpteur de quelque célébrité; d'*André Moreau*, de *Marie Yard*, de *Dubois*, bons peintres; de *Maillet*, consul au Caire; de *Régnault-Warin*, littérateur; du général *Excellemans*, dont le nom renferme tout l'éloge; du lieutenant-général *Broussier*, qui, après avoir acquis tous ses grades au champ de bataille, battit, avec une demi-brigade et quelques chasseurs, dix mille ennemis aux Fourches-Caudines, dans le lieu même

où autrefois les Samnites firent passer les armées romaines sous le joug. Enfin Bar est la patrie du duc de *Reggio*, de ce brave Oudinot, qui, entré au service comme simple soldat, justifia son élévation par ses talens et sa valeur : si du chef-lieu nous étendons nos regards à toute son enceinte, *Gérard*, *Bellavène*, *Henri*, *Nicolas*, *Jamin*, *Ficatier*, *Boy*, *Ligneville*, *Bollemont*, *Boyer*, *Loison*, *d'Anthouard* et *Sicard*, réveillent les souvenirs de notre gloire militaire.

Ernecourt, petite ville au sud-est de Bar, a produit une seconde Jeanne d'Arc dans *Barbe d'Ernecourt*, plus connue sous le nom de madame de *Saint-Balmont*. Cette femme courageuse, pour sauver ses paysans des ravages occasionés par les différends de Charles IV et de Louis XIII, se mit à leur tête, et repoussa avec succès les corps français et lorrains. Insultée par un officier pendant l'absence de son mari, elle s'habille en homme, va trouver l'insolent, le défie sous le nom de son frère, le combat, le désarme, et l'oblige, en lui rendant son épée, à respecter désormais les dames.

Le désir de visiter des promenades qui pas-

sent pour les plus belles du département, me conduisit à *Ligny*, petite ville située vers le sud à trois lieues de Bar. Ces promenades, magnifiques en effet, dépendent d'un ancien parc conservé par les soins de Stanislas, qui fit démolir le château dont les débris ont servi à construire une rue sur son emplacement même. Cette ville, bâtie au sein d'un beau vallon sur la rive gauche de l'Ornain, a tout au plus trois mille ames de population. Elle était l'ancien chef-lieu d'un domaine, que Charles V, roi de France, érigea en comté en 1367, et appartint successivement aux comtes de Champagne, à la maison de Luxembourg, et au duc Léopold. L'une de ses églises renferme le tombeau du fameux maréchal de *Luxembourg* et de son épouse. Parmi les noms qui ont illustré cette petite cité, je n'oublierai pas l'un des ancêtres du maréchal, *Pierre de Luxembourg*, et de *Barrois*, grand-officier de la Légion-d'Honneur, l'un de nos bons généraux, qui se distingua à *Eylau*, à *Hanau*, et à *Waterloo*.

Presque tous les habitans de Ligny sont, comme ceux de Bar, adonnés à faire des gelées

de groseille et de framboise ; on y trouve aussi quelques fabriques de bonneteries, de draperies, et l'on y fait un commerce assez actif en bois de construction et en lainages.

A une lieue plus loin, le petit village de *Naix* est tout ce qui rappelle l'ancien *Nasium*. Bâti par les Romains et fortifié par les Gaulois, il communiquait avec Ligny par un passage souterrain dont il reste encore quelques traces ; il n'est pas rare de trouver dans le voisinage de Naix des objets d'antiquités qui rappellent toute la splendeur romaine. Naix, surpris en 612 par Thierry, roi de Bourgogne, appartenait à cette époque à Théodebert, roi d'Austrasie.

C'est à *Morlaix*, autre village à deux lieues plus loin, au sud de Ligny, que s'est formé le premier établissement *orthopédique*, dirigé par les soins du savant anatomiste *Humbert*, qu'une étude approfondie de la nature humaine a conduit à l'art heureux d'en corriger les difformités. Ce village possédait autrefois un superbe palais où l'on croit que se tint, en 1618, le concile où saint Léger fut déposé.

Je ne rentre à Bar-le-Duc que pour prendre

la voiture qui me conduit à *Clermont*, autrefois ville bien fortifiée, mais qui n'intéresse plus que par ses manufactures de toiles et de faïence.

Je poursuis ma course au nord; je traverse *Varennes*, dont le nom est célèbre par l'arrestation d'augustes fugitifs.

A peu de distance, on aperçoit le village de *Romagne*, sous *Montfaucon*, dans les bois duquel se trouve un terrain de forme carrée, bordé de toutes parts par un fossé profond, que les gens du pays appellent cercueil, parce que c'est là que se trouvait autrefois le palais de ces malheureux Templiers que l'avarice et la cruauté de *Philippe-le-Bel* précipitèrent dans les flammes. Quelques débris de leurs somptueux bâtimens subsistent encore et sont dispersés çà et là par la charrue.

L'église de Romagne possède un fort beau tableau représentant l'archange Michel qui foule aux pieds le perfide Arimane; l'on me fit voir les petits-fils d'un honnête maréchal de l'endroit, qui voulut bien servir de modèle pour peindre le Génie du mal.

J'arrive à *Verdun*; je descends à l'hôtel des *Trois-Maures*, et, dans un instant, j'apprends

tout ce qu'il y a d'important sur l'historique de cette ville : un habitué de la table d'hôte se charge de m'en instruire. « Cette ville, me dit-il, est une des plus anciennes de la Lorraine, puisqu'elle était déjà très-considérable lors de la conquête des Gaules par les Romains ; ruinée en 451 par Attila, relevée sous les rois de la première race qui la possédèrent à leur tour, elle passa sous la domination des empereurs d'Allemagne, et rentra sous celle des rois de France en 1552. Elle formait l'un des trois évêchés de la Lorraine, et cet honneur nuisit souvent à sa prospérité, par les guerres intérieures et extérieures que lui suscitèrent le despotisme et l'ambition de ces orgueilleux successeurs des apôtres ; ce fut Louis XIV qui rétablit l'ordre, en empêchant les villes de se faire justice elles-mêmes, et en se réservant le droit de nommer aux fonctions épiscopales ; c'est encore à ce prince que Verdun doit en partie ses fortifications, élevées d'abord par le chevalier Deville, et perfectionnées depuis par Vauban. Ce fut dans cette place que le brave Beaurepaire, pour ne pas survivre à la prise d'une forteresse confiée à sa valeur, se brûla la cervelle ; on sait que les ha-

bitans de Verdun, assiégés et bombardés en 1792 par le roi de Prusse, suivi d'une troupe d'émigrés français, avaient forcé ce commandant à capituler. Pourquoi faut-il que l'histoire, après avoir rappelé ce trait digne d'une ame romaine, ait à tracer le nom d'un transfuge, celui du capitaine du génie *Bousmard*, employé dans la place, et l'un des plus zélés partisans de sa reddition; il suivit l'armée prussienne et accepta le grade de major dans le corps de leurs ingénieurs militaires *.

La rentrée des troupes républicaines à Verdun amena de funestes événemens; trente-huit habitans, convaincus d'avoir favorisé les ennemis, furent mis à mort, et ma plume retrace avec horreur une de ces actions qui rappellent toute la cruauté des *Carrier* et des *Fouquier-Tainville*; quelques jeunes filles, cédant à l'influence de leurs familles, opposées à un nouvel ordre de choses, avaient été présenter des bonbons et des

* Il commandait le génie de la place de Dantzick, alors assiégée par les Français en 1806, et fut tué d'un éclat d'obus lancé par une de nos batteries. La mort de cet officier dans les rangs ennemis rappelle celle du général Moreau dirigeant l'artillerie russe contre ses anciens compagnons d'armes.

fleurs aux chefs de l'armée ennemie ; leur jeunesse, leur sexe, n'inspirèrent aucune commisération ; elles périrent toutes sur l'échafaud ! Delille, dans son poëme sur *la Pitié*, leur consacra ces vers touchans :

O vierges de Verdun ! jeunes et tendres fleurs !
Qui ne sait votre sort ! qui n'a plaint vos malheurs !
Hélas ! lorsque l'hymen préparait sa couronne,
Comme l'herbe des champs le trépas vous moissonne.
Même heure, même lieu, vous virent immoler !
Ah ! des yeux maternels quels pleurs durent couler !....

La même place où ces tendres victimes terminèrent leurs jours, vit l'année suivante mourir le vénérable patriote *Gassin*, le jeune *Delayant*, et sa courageuse mère. Celui-ci, après avoir été persécuté par les émigrés pour son patriotisme, périt victime de son opposition aux maximes anarchiques qui amenèrent le 31 mai ; et sa mère, pour ne pas lui survivre, s'accusa elle-même d'avoir recélé quatre proscrits : elle monta avec calme sur l'échafaud, coupa de sa propre main les cheveux de son fils chéri, et lui disputa l'affreux bonheur de mourir la dernière. *Vous passerez le premier*, s'écria-t-elle, *je ne veux pas, mon fils, que vous mouriez deux fois.*

Verdun est une jolie ville ; elle possède quelques édifices remarquables, tels que l'évêché, l'église de *Saint-Vannes*, dont le maître-autel attire l'attention du voyageur, la caserne de cavalerie, la salle de spectacle. On me montra l'emplacement où sauta, en 1727, le magasin à poudre ; la commotion fut si violente, que le sol où il était s'enfonça de quatre mètres et demi.

La ville est traversée par la Meuse, qui la divise en deux parties : cette rivière, qui donne son nom au département, et qui est navigable à Verdun, n'est cependant qu'un mince filet d'eau à sa source, que l'on voit au village de Meuse (Haute-Marne) ; elle tombe dans un petit canal qui peut facilement, dit-on, être couvert par le pied ; mais elle est grossie dans son cours par d'autres ruisseaux plus considérables, dont les eaux cessent de couler dans les tems de sécheresse, tandis que le filet d'eau de la Meuse ne tarit jamais, et donne son nom à cette belle rivière qui forme, en dehors de Verdun, plusieurs petites îles charmantes.

Le commerce des anis, des dragées et des liqueurs a une réputation européenne : j'ai fait

ma provision des uns et des autres chez Mme le *Recouvreur*, nièce du général Gérard, dont le magasin est situé précisément en face de l'hôtel où j'étais descendu.

Verdun possède aussi une filature de coton et une manufacture de toile. A peu de distance, du côté de l'ouest, au milieu d'un vignoble, une carrière de marbre lumachelle, appelé marbre des *Arganes*, est en pleine exploitation. Cette ville, dont la population est de dix à douze mille habitans, est la patrie de *Chevert*, qui, de simple soldat, devint lieutenant-général des armées de Louis XIV; on se rappelle comment ce brave donnait ses ordres: *Va*, disait-il à un grenadier, *va droit à ce fort, sans t'arrêter; on te criera : Qui vive? tu ne répondras rien ; on criera encore, tu avanceras toujours sans répondre; la troisième fois, on tirera sur toi, on te manquera, tu fondras sur la garde et je serai là pour te soutenir.* L'intrépide soldat partit, et tout se passa comme le général l'avait prédit.

C'est encore dans les murs de Verdun que naquit Nicolas *Beauzée*, savant grammairien, membre de l'académie française; François *Garbillon*, jésuite, géomètre et missionnaire à la

Chine, où il mourut en 1707; et Henri *Nicolas*, professeur d'hébreu.

Un honnête fermier, venu à Verdun pour la vente de ses céréales, logeait dans mon auberge; j'avais dîné deux fois avec lui, et il m'offrit de si bon cœur une place dans sa cariole, que je ne voulus pas le désobliger par un refus; ce qu'il m'avait dit d'ailleurs du pays qu'il habitait piquait ma curiosité.

Nous voici côte à côte assis sur des coussins de cuir un peu durs, dans une belle voiture d'osier fraîchement peinte en gris, et tapissée intérieurement par un coutil à mille raies. Notre équipage un peu massif, traîné par une de ces jumens normandes, dont l'allure pesante n'empêche pas la vitesse, ne cèderait le pas à aucun tilbury, et malheur à l'audacieux *fashionable* qui voudrait *couper Cocote!* Mon bon fermier n'entend pas raillerie là-dessus; c'est le meilhomme du monde, mais il faut convenir avec lui que sa *bête* est une créature parfaite; du reste, franc sans rudesse, poli sans bassesse, plus instruit que la simplicité de ses manières ne semble l'annoncer, sa conversation me plaît, et abrége le chemin.

« Le sol du département, me dit-il, entrecoupé de collines, de rochers, et traversé dans la partie de l'est par deux longues chaînes de montagnes qui englobent entre elles le bassin de la Meuse, est principalement affecté à la culture de la vigne dont les produits, estimés par les gourmets, deviennent, pour la plupart de nos cantons, une branche importante de commerce. Le nombre infini de petites rivières qui arrosent nos contrées répand partout une abondante fertilité et sert aux exploitations de nos usines alimentées elles-mêmes par nos mines de fer, que déjà quelques-unes de nos villes commencent à convertir en acier. De nombreuses carrières de pierres, trois carrières de marbre et d'immenses forêts donnent une véritable importance à ce département, qui toutefois, je l'avoue avec peine, est resté beaucoup en arrière sous le rapport des travaux agricoles; une espèce d'obstination qu'on ne saurait qualifier nous fait tenir aveuglément à des routines absurdes, et nous empêche de tirer tout le parti possible d'un sol souvent ingrat, mais qui deviendrait fertile par une culture éclairée; toute innovation semble ridicule et sacrilége parmi nos campagnards, et

il y a fort peu de tems que M. de *Remoiville*, riche propriétaire, ayant inventé une charrue qui devait, au lieu de six ou huit chevaux nécessaires aux attelages, n'en exiger que deux, ne put déterminer à en adopter l'usage, que deux de mes parens et moi, encore fallut-il se fâcher avec les garçons de ferme qui ne voulaient pas s'en servir : aussi, dans cette contrée, n'y a-t-il que la vallée de la Meuse, si fertile par elle-même, qui offre d'abondantes moissons ; elle est surtout remarquable par la beauté de ses prairies et la fécondité de ses pâturages qui embellissent les bords de la rivière. Cependant, malgré leur qualité, ces pâturages et ces prairies ne nourrissent que des bestiaux et des chevaux de très-petite race, et si peu estimés que dans certains cantons un cultivateur peut, à moins de 600 fr., monter ses écuries. Toutefois, si notre agriculture n'est pas brillante, nous avons un peu de tout; et, bien que l'argent soit si rare, que la plupart de nos campagnards n'ont peut-être jamais eu 20 fr. à leur disposition, ils n'en sont pas plus malheureux, parce qu'ils se passent avec d'autant plus de facilité de cette richesse

monétaire, qu'ils recueillent individuellement tout ce qui est nécessaire à leurs besoins, et que des échanges de denrées leur procurent ce qui peut leur manquer.

» Je ne vous parlerai pas des usages de nos villes, continua le bon paysan, puisque je les ignore; mais si vous passez quelques jours dans ma champêtre habitation, je vous ferai connaître les *valentins* de mon village : c'est ainsi que l'on appelle généralement, dans nos campagnes, les jeunes garçons qui, ayant choisi une bien-aimée, font connaître leur amour par l'assiduité avec laquelle ils la suivent aux fêtes, aux noces, aux promenades *. Deux de mes filles sont déjà *valentines* : elles ont fixé le cœur et les vœux de deux bons garçons, dans lesquels j'espère trouver un appui pour mes vieux jours : les petits cadeaux, appelés *valentinages*, arrivent tous les jours à la ferme, et ma ménagère se plaît à les comparer à mes galanteries, lorsque j'étais son

* Ce mot et cet usage d'un village de l'ancienne Lorraine ont donné naissance à ces lettres galantes que l'on s'écrit en Angleterre à certain jour de l'année, et que l'on appelle aussi VALENTINES.

valentin. L'hiver amène de nouveaux passe-tems. On va au *quarail*, on y *couve* et on y *daille.* Le *quarail* est la veillée; chacun et chacune y apportent son *couvot* (chaufferette), et nos jeunes gars les plus aimables *daillent*, c'est-à-dire qu'ils vont de maison en maison porter leur plaisanterie et leur enjouement. »

C'est près de *Bonnet* que se trouve la ferme de mon compagnon de voyage; ce village, depuis des siècles, a la réputation de guérir les aliénés, et on les y amène de vingt lieues à la ronde. Voici quels sont les moyens usités dans ce pays pour rétablir les facultés intellectuelles : on conduit d'abord l'infortuné à l'église paroissiale, d'où il ne sort que pour être, pendant neuf jours, enfermé et attaché dans un berceau, ou dans une loge grillée; les trois premiers jours de cette pénible neuvaine, le malade est conduit, chaque matin, en procession à une fontaine près du village : là il reçoit de nombreuses aspersions d'une eau très-froide : les jours suivans, on lui fait plusieurs saignées abondantes, soit aux bras, soit aux pieds : enfin, les derniers jours, les visites à la bienheureuse fontaine et les aspersions se renouvellent, et, si après

la neuvaine le malheureux n'est pas guéri, on recommence le supplice. La crédulité, sans doute, augmente considérablement les cures que l'on attribue aux habitans de Bonnet : cependant plusieurs médecins pensent que l'état d'isolement dans lequel se trouve le patient dans sa loge, les douches administrées avec profusion, les saignées et le régime diététique, peuvent souvent produire des effets salutaires.

Je passai vingt-quatre heures chez l'honnête fermier, d'où je sortis sous la conduite des deux jolies valentines, qui m'accompagnèrent jusqu'à la grande route.

Après trois heures de marche, j'arrive à *Etain*, petite ville de deux mille cinq ou six cents habitans, qui n'est remarquable que par la fertilité de ses environs. Baignés par l'*Orne*, le *Ru-de-Longeau* et l'*Ottain*, ses environs produisent en abondance les grains et les fourrages les plus estimés du département, lesquels forment, avec les salaisons très-renommées des Vosges, le commerce du pays. Il y existe cependant quelques papeteries et une manufacture de draps. L'église paroissiale, construite avec toute la magnificence du quatorzième siècle par un

architecte et des ouvriers venus tout exprès de Rome, est due à la générosité de *Guillaume Huin*, né dans cette ville, savant littérateur, jurisconsulte habile, et cardinal : on voit dans l'église le mausolée, le tombeau et la statue de ce prélat célèbre, qui mourut à Rome en 1456. Etain est également la patrie du jésuite *Léonard Perrin*, recteur de l'université de Pont-à-Mousson, en 1565; du chevalier *Tristan*, qui sauva la vie à Philippe-Auguste, lors de la fameuse bataille de Bouvines, en 1213; et du comte *d'Estaing*, la gloire de notre marine sous Louis XV, et dont la famille portait les mêmes armes que les rois de France.

La position respective des départemens de la Moselle et de la Meuse me force d'alterner mes courses dans l'un et dans l'autre. A trois lieues d'étain, je traverse *Conflans*, qui tire son nom de sa situation entre l'*Orne* et l'*Iron;* ce bourg avait autrefois des murailles et un château fort dont on ne voit plus aucun vestige. J'aperçois bientôt les murs de Metz, et le premier souvenir que leur aspect éveille dans mon cœur est celui d'un de nos meilleurs citoyens, de ce vertueux Pierre *Lacretelle*, dont l'éloge est contenu dans

ces mots : *Il fut l'ami de Malesherbes.* Personne n'ignore combien le caractère de cet homme respectable est resté pur au milieu des tourmentes révolutionnaires ; personne n'ignore non plus ses droits au titre de bienfaiteur de l'humanité, puisque son *excellent* discours sur le *préjugé des peines infamantes*, couronné en 1783 par l'académie, exerça une haute et salutaire influence sur nos réformes judiciaires. Metz, ville fameuse par ses institutions militaires qui perfectionnent l'art de la destruction, se glorifiera plus long-tems d'être la patrie de cet orateur citoyen, de ce philanthrope éclairé dont la vie entière et les écrits furent consacrés au bonheur de ses semblables.

N° VIII. — 1er *septembre* 1822.

METZ.

« Dans la défense des places fortes, la valeur et l'industrie ne suffisent point l'une sans l'autre ; mais elles peuvent tout, étant réunies. »

CARNOT.

J'entre dans la ville après avoir traversé le pont des *Morts*, remarquable par sa longueur. Le mouvement qui anime toute la population frappe et étonne mes regards ; de tous côtés, infanterie, cavalerie, artillerie légère, sapeurs et mineurs du génie marchent et se dirigent hors des murs. Le canon gronde, le sifflement des bombes, le fracas des obus se font entendre au loin, tandis que plus près de moi les sons bruyans des tambours, des clairons, des trompettes effraient les chevaux... La ville est-elle en proie aux horreurs d'un siége?.... L'ennemi a-t-il pénétré

encore une fois dans le sein de la patrie?.... Je m'arrête... je questionne... et je me rassure... Tout ce bruit, tout ce tumulte provenait d'une petite guerre et du simulacre d'un siége que venaient de terminer l'école et les troupes du génie. On devait *simuler* une attaque, faire jouer la mine... et à peine traversai-je la place de l'*Evêché*, qu'une détonation sourde, semblable à l'éruption d'un volcan, se fit entendre... c'était l'effet d'une mine surchargée qui venait de sauter au fort *Belle-Croix*.

Je descendis à l'*Hôtel de France*, que m'avait indiqué le colonel Demirne, où je trouvai un billet de sa main, qui m'annonçait le retour de ses rhumatismes, et la nécessité où il était de retourner à Plombières; il m'adressait à l'un de ses anciens compagnons d'armes, le baron D***, qui était venu passer un semestre auprès de son fils, élève à l'école royale de l'artillerie et du génie. M. D*** appartient à l'une des plus anciennes famille des Vosges : à l'époque de la révolution, il suivit dans nos premières campagnes, avec le même courage, mais non avec le même éclat, l'un de ses condisciples; malheureusement pour lui un boulet de canon, qui lui emporta la cuisse

à Marengo, termina promptement une carrière brillante de gloire et d'avenir. Les années n'avaient pas refroidi son ame, et c'était, me dit-il, pour lui donner une nouvelle vie qu'il ne manquait jamais d'assister à toutes les évolutions et à tous les exercices militaires. Vétéran comme lui, nous avions, sans nous connaître, assisté aux mêmes batailles; les mêmes ennemis avaient éprouvé notre jeune valeur. Que de souvenirs nous devenaient communs!... Aussi remerciai-je de bien bon cœur l'aimable colonel de m'avoir adressé à un tel guide. Nous nous fîmes servir dans ma chambre; et, après avoir causé longuement de nos premières armes, le baron amena la conversation sur Metz.

« C'est sans contredit, me dit-il, la ville la plus importante de la province pour son commerce pendant la paix, pour la défense du pays durant la guerre. Son origine se perd dans la nuit des tems; car lors de la conquête des Gaules par César, elle était déjà connue sous le nom de *Divodurum*, capitale d'un pays considérable, dont les habitans s'appelaient *Mediomatrici*. Sous la domination de ses vainqueurs, elle prit encore un plus rapide accroissement: ils y élevèrent de

toutes parts des édifices magnifiques; ils y introduisirent leur luxe, leurs mœurs, leurs coutumes, leur langage, et bientôt les vainqueurs et les vaincus ne formèrent plus qu'un seul et même peuple.

» Mais l'alliance et la protection du peuple-roi ne fut pas une sauvegarde suffisante contre les invasions des barbares; saccagée par les Allemands en 264, réduite en cendres par *Attila* en 451, ce farouche conquérant fit passer tous les habitans au fil de l'épée. Metz, après cinq siècles de malheurs, passa sous le joug des Francs, gouvernés alors par Clovis. Devenue le siége du royaume d'Austrasie sous les successeurs de ce prince, vingt rois de la race Mérovingienne et trois de celle de Charles Martel occupèrent successivement ce trône durant un espace de deux cent soixante ans, jusqu'au tems où Charlemagne réunit cette ville et la contrée à son empire. Cette cité lui plut; il y fit de fréquens voyages, l'embellit, et ses successeurs héritèrent de sa prédilection pour cette résidence.

» Après la formation du royaume de Lorraine, Metz, souvent victime des guerres sanglantes entre les rois de France et les empereurs, tomba

au pouvoir de *Henri-l'Oiseleur* en 945; vingt ans plus tard, le grand *Othon* s'en empara, et *Conrad* de Lorraine, en 973, signala à son tour son entrée dans cette ville en l'abandonnant au pillage. Enfin les guerres intestines et la faiblesse des descendans de Charlemagne ayant amené la division de ce royaume en duché et en comté, Metz profita avec habileté de ces troubles pour s'affranchir de toute domination; elle se constitua ville libre sous la protection immédiate des empereurs, sans être assujettie envers eux à d'autres devoirs qu'à ceux exigés pour la défense commune et l'intérêt général : c'est à ces tems d'indépendance que cette cité guerrière dut sa gloire; vainement ses ambitieux évêques, issus de familles puissantes, voulurent s'arroger l'autorité souveraine; ni la force des armes, ni celle des excommunications ne purent abattre son courage; elle repoussa et rendit inutile toute atteinte portée à sa liberté : au dedans comme au dehors elle soutint des guerres longues et sanglantes, et osa même résister à Charles VII, roi de France, qui, sous prétexte qu'elle faisait autrefois partie de son royaume, vint en 1444 avec son frère, René d'Anjou, roi de Sicile, mettre

le siége devant ses murs. « Sire, disent à ce » prince les députés de Metz, nous n'avons ja- » mais été vos ennemis ; dans les guerres de la » France avec le duc de Bourgogne, nous som- » mes restés inviolablement attachés à la cou- » ronne. Pourquoi notre ville, qui ne relève pas » du royaume de France, doit-elle se livrer à » votre discrétion? Pourvu que vous n'attentiez » pas à notre liberté, nous sommes prêts à vous » satisfaire. »

» Cette harangue, aussi ferme que prudente, ne fut point écoutée : le roi commença le siége, et les environs de Metz furent saccagés.

» Les Messins, exaspérés, mirent à leur tête un homme d'un courage héroïque autant que féroce ; on le nommait *Viton*. Par une forfanterie assez singulière, il attachait une sonnette à la queue de son cheval pour être entendu de loin, et, par une cruauté inouie, qu'on ne saurait expliquer, il faisait mourir toutes les femmes qui allaient hors des murs pour racheter leurs maris faits prisonniers. On pense bien qu'il n'était pas plus humain envers les ennemis ; tous ceux qui tombaient entre ses mains étaient jetés, sans nulle pitié, dans la Moselle. Ces me-

sures rigoureuses, la persévérance des assiégés, lassèrent enfin les deux princes : ils se décidèrent à retirer leurs troupes; mais la ville, près de succomber, consentit à payer au roi de France deux cent mille écus d'or, et à faire remise à René d'Anjou des dettes contractées envers elle par les ducs de Lorraine.

» Depuis le commencement de son indépendance, Metz avait à peine joui de quelques momens de repos; car, dans ces siècles de féodalité, si vantés par des imbéciles ou des fripons, les plus légers motifs déterminaient des guerres sérieuses. En 1727, peu de tems avant le siége de cette ville par le roi de France, une hottée de pommes, venue de l'abbaye Saint-Martin, et entrée dans la ville sans payer les droits d'usage au duc de Lorraine, amena des hostilités, des défis, le pillage des campagnes et de cruelles représailles qui ne se terminèrent qu'en 1730 par l'entremise de l'évêque de Metz et du comte de Salm.

» Après le traité de paix signé à Pont-à-Mousson entre Metz et le roi de France, cette ville ne se reposa quelques années que pour subir de nouvelles épreuves. Les seigneurs et les prin-

ces d'Allemagne, voulant s'affranchir du despotisme de Charles-Quint, avaient fait contre cet empereur un traité de confédération avec le roi de France Henri II. Ce prince, proclamé par eux défenseur de la liberté germanique, devait s'emparer des quatre villes impériales, Cambrai, Toul, Verdun et Metz. Cette dernière, d'accord avec la France, après une défense simulée, acquiesça à la convention, et ouvrit ses portes le 18 avril 1552 à l'armée du connétable de Montmorency; mais bientôt Charles-Quint, pour se venger, vint mettre le siége devant Metz avec une armée de cent mille fantassins, douze mille cavaliers, et cent quatorze bouches à feu : l'empereur se flattait de ne pas trouver une grande résistance dans une ville fort étendue, et dont les fortifications étaient très-faibles ; mais François de Lorraine, duc de Guise, s'y étant enfermé avec cinq mille hommes de la meilleure infanterie française, repoussa avec vigueur toutes les attaques, et montra tant de courage et de valeur dans le grand nombre de sorties qu'il fit pour harceler les assiégeans durant soixante-cinq jours, qu'il soutint les efforts continus et opiniâtres d'une armée vingt fois plus nombreuse que la sienne, et

malgré plusieurs brèches considérables faites au corps de la place. Une si ferme résolution de ne point capituler obligea l'assaillant à se retirer sans oser livrer l'assaut, après avoir tiré plus de quatorze mille coups de canon, et perdu le tiers de ses troupes. C'est alors que ce grand conquérant dit, en battant en retraite : *Je vois bien que la fortune ressemble aux femmes, elle accorde ses faveurs à la jeunesse et dédaigne les cheveux blancs.* Le duc de Guise avait résolu de le poursuivre, mais à la vue des morts, des mourans, des malades et des blessés qui couvraient la plaine, son cœur fut ému de pitié ; il fit relever ces malheureux, qui, distribués par ses soins dans les hôpitaux, furent ensuite renvoyés à l'empereur.

» C'est pendant ce siége mémorable que cette place perdit son antique splendeur ; on fut obligé de détruire, au dedans et au dehors, plus de trente églises magnifiques, dont quelques-unes renfermaient les tombeaux de plusieurs rois de la race carlovingienne. Après cette victoire, le duc de Guise exigea du clergé et des citoyens le serment de fidélité à la couronne de France, et les chefs d'une des premières villes libres de

l'empire d'Allemagne ne furent plus désormais que les officiers du nouveau souverain, qui, abusant bientôt de son pouvoir, la priva du droit d'élire ses magistrats : ce fut un coup terrible pour un peuple à qui l'indépendance était chère, et l'on assure qu'en apprenant cette nouvelle, *Androin Roussel*, ancien maire échevin, prévoyant les maux qui allaient fondre sur son pays, en conçut une telle douleur, qu'il en mourut subitement. En effet, cette ville, étrangère à ses nouveaux maîtres par ses usages et par ses mœurs, n'ayant plus de relations commerciales avec l'empire, n'éprouva long-tems que des exactions et des malheurs ; le découragement suivit bientôt la honte ; l'industrie disparut avec l'émulation, et la misère ou l'injustice fit émigrer les deux tiers de la population ; cependant Henri II conserva Metz par la prudence et la fermeté de ses gouverneurs ; ils eurent aussi fort souvent à repousser les tentatives des impériaux instruits des dispositions hostiles des Messins. L'une de ces incursions mérite d'être rapportée. En octobre 1555, les cordeliers de Metz, gagnés par la reine de Hongrie, régente des Pays-Bas, y introduisirent trente officiers

déguisés en moines, qui, à un signal convenu, devaient mettre le feu dans plusieurs quartiers de la ville, semer l'alarme et donner aux troupes allemandes, cantonnées à Thionville, l'occasion d'assaillir la garnison et les habitans occupés à éteindre les flammes ; mais le maréchal de *Vieilleville*, instruit à tems du complot, fit, le jour même de son exécution, main-basse sur le couvent, alla de suite au devant des troupes qui s'avançaient avec confiance, les surprit et les tailla en pièces. L'auteur de cette conspiration mourut du supplice de la roue, en présence des autres cordeliers, dont quatorze, condamnés à être pendus, furent invités à se préparer à la mort en se confessant les uns aux autres ; mais ces malheureux, s'accablant de reproches mutuels, se battirent avec tant de fureur, que plusieurs d'entre eux restèrent sur place ; de là ce proverbe cité depuis, lorsqu'on voit les gens du peuple se battre au lieu de s'expliquer : *Ils se confessent comme les cordeliers de Metz.* Tous les autres furent chassés de la ville. »

Après ces notions préliminaires, il me tardait de visiter cette ancienne cité. Je saluai la rivière qui donne son nom au département, et qui, tout

en répandant la fécondité sur ses bords, procure au commerce de Metz une grande activité; là seulement elle devient navigable, et, après un cours de quinze lieues, pendant lequel elle reçoit l'*Orne* et la *Seille*, elle vient arroser *Metz*, *Thionville*, et *Sierck*, puis elle sort au dessous d'*Apach*, parcourt successivement les trois départemens limitrophes, reçoit encore sur son passage la *Sûr*, la *Sarre*, l'*Éltz*, et va se jeter dans le Rhin à la hauteur de *Coblentz*. La Moselle déborde souvent; et ses fortes crues, qui ont lieu principalement aux mois de janvier, février, juin et juillet, ravagent les campagnes, enlèvent les terres végétales, forment des ensablemens, et se fraient quelquefois un cours dévastateur à travers les prairies et les champs riverains; mais elle compense, en quelque sorte, ces cruels accidens par des avantages inappréciables : elle facilite les transports des Vosges et de la Meurthe jusqu'à Metz; et, depuis cette ville, elle offre les moyens les plus directs de communication entre les départemens de l'intérieur, la Hollande, et le nord de l'Allemagne. Ses eaux limpides, roulant sans cesse sur un sable fin et brillant, sont aussi renommées pour

la teinture que celles de la *Saône ;* pour le goût et la légèreté, elles ne le cèdent en rien à celles de la Seine.

C'est au confluent de la Moselle et de la Seille, dans un bassin magnifique, qu'est située la ville de Metz, assez élevée sur tous les points au dessus des vallées formées par ces deux rivières, pour que sa salubrité soit assurée. Après avoir baigné les murs de la ville, promené dans des canaux intérieurs leurs eaux distribuées avec art, à l'aide de digues et d'écluses qui servent également à la défense de la place, aux besoins des habitans, à ceux des moulins et des usines, la Moselle et la Seille viennent confondre leurs eaux à l'extrémité de l'île de *Chambière*. On admire principalement la digue de *Wadrinau*, destinée à détourner la Moselle pour l'introduire dans la ville ; sa longueur a plus de trois cents mètres, et sa pente, jusqu'au radier, en a environ sept. La chute des eaux surabondantes y forme une cascade d'une longueur peu commune.

Metz, une des plus fortes villes de France, et dont les fortifications ont encore été augmentées par le célèbre ingénieur *Cormontaingne*,

contient une superficie de trois cent quatre-vingt-cinq hectares; ses rues sont étroites, mal alignées, et sur un sol fort inégal; mais sa splendeur se retrouve dans plusieurs édifices, parmi lesquels il faut placer en première ligne la cathédrale, l'un des monumens les plus vastes, les plus délicats, les plus hardis de l'architecture gothique; l'entreprise en est due au repentir de l'évêque *Thierry*, qui vint se réfugier à Metz après sa révolte; il voulut, par ce grand œuvre, expier le crime de sa rébellion, et surtout les assassinats que lui et son frère, *Henri de Bavière*, avaient commis sur les membres de la diète de Mayence. C'est en 1014 qu'il en fit jeter les fondemens; mais il ne l'acheva pas, et cet édifice resta imparfait jusqu'en 1327, où *Ademar de Montil*, sans y mettre la dernière main, ne laissa plus à construire, ou plutôt à changer, que le chœur, bâti au huitième siècle par *Chrodegrand;* la ville voulut bâtir à ses frais la tour, qui ne fut achevée qu'en 1381, et les chanoines se cotisèrent alors pour rendre le chœur digne de la majesté du monument. Enfin Louis XV, ayant failli mourir à Metz en 1744, fit entièrement reconstruire le portail pour ré-

compenser l'affection des Messins; ceux-ci lui donnèrent le surnom de *Bien-Aimé*, qu'il ne conserva pas même de son vivant.

Le tems considérable mis à la construction de la cathédrale de Metz, la dignité des personnages qui y coopérèrent, pourraient déjà faire soupçonner la grandeur et la majesté de cette église. En effet, elle peut soutenir, sans désavantage, une comparaison avec les édifices les plus célèbres en ce genre. Sa longueur est de trois cent soixante-trois mètres sur soixante-treize de large; la hauteur de sa tour est de cent vingt-un mètres, depuis le rez-de-chaussée jusqu'à l'extrémité de la flèche, moins élevée, mais sculptée et percée à jour, comme celle de la capitale de l'Alsace; la grosse cloche renfermée dans cette tour, et qui porte le nom de *Mutte*, pèse douze cent soixante-onze myriagrammes. On remarque, dans cette église, l'éclat et la vivacité de la peinture des vitraux, exécutée par *Valentin Bouchs*, habitant de Metz, et l'immense baignoire de porphyre, qui sert de fonts-baptismaux. Parmi les autres monumens qui attirent les regards, je signalerai: 1° Le *gouvernement*, situé à proximité de la promenade dite

de l'*Esplanade*, occupé maintenant par les tribunaux ; son architecture simple, élégante et classique est du genre italien ; 2° l'ancienne abbaye de *Saint-Arnould*, occupée maintenant par l'école royale de l'artillerie et du génie (nous y reviendrons) ; 3° le bâtiment de l'Intendance, occupé actuellement par la préfecture, édifice construit en 1776, très-remarquable par sa solidité, sa grandeur et ses sculptures, dont l'une rappelle l'humanité du duc de Guise envers les soldats de Charles-Quint ; 4° l'hôpital militaire, incendié il y a environ quarante ans, et reconstruit sur un plan aussi vaste que bien entendu ; sa situation, isolée au nord de la ville au delà de la rivière, dans la partie appelée *Double-Couronne-de-Moselle*, en fait un des plus précieux et des plus salubres hôpitaux de France. Outre le quartier destiné au logement des employés de l'établissement, onze salles, percées de cent quatre-vingt-quatorze croisées, peuvent facilement contenir quinze cents malades ; leur nombre, qui s'est élevé jusqu'à dix-huit cents pendant la guerre, est ordinairement de cinq cents, c'est-à-dire le vingtième de la garnison, qui est à peu près de dix mille hommes en tems

de paix. Deux grandes cours, bien aérées et plantées d'arbres, reçoivent les convalescens; sept puits fournissent des eaux abondantes et potables, tandis qu'un canal, construit à grands frais, passant sous l'édifice, le purge sans cesse des immondices, en y renouvelant la propreté; enfin, pour dernière précaution, c'est à plus de de cent trente mètres de distance qu'est placé l'amphithéâtre destiné aux exercices anatomiques.

Metz a encore des hospices civils, et différens établissemens de charité, tels que des asiles pour les vieillards, pour les orphelins, pour les enfans abandonnés. On y trouve également un mont-de-piété, de belles casernes, des magasins militaires, un grand dépôt de munitions de toute espèce, une belle salle de spectacle, dont on admire les facilités d'entrée et de sortie, en un mot, tous les établissemens nécessaires à une ville de cette importance.

On voit aussi un petit observatoire construit dans une tour isolée près de l'esplanade.

J'ai dit que nous reviendrions à l'école royale de l'artillerie et du génie, d'où sortent les officiers qui alimentent ces deux corps savans. Le

baron D*** avait à cœur de me présenter son fils, l'un des élèves les plus distingués de cette école ; et, après en avoir obtenu la permission, le jeune homme nous introduisit dans l'établissement, en nous donnant quelques détails sur les travaux intérieurs et sur leur but :

« Avant la révolution, nous dit-il, l'école d'artillerie était établie à Châlons, celle du génie à Mézières; mais depuis la création de l'école polytechnique, les connaissances fondamentales étant les mêmes, et celle d'application en différant fort peu, on les a réunies. Les sujets tirés de l'école polytechnique y sont seuls admis. Ils arrivent ici après avoir subi les examens de leurs deux années d'études, sont promus au grade de sous-lieutenans, et sous la direction de professeurs habiles, consacrent deux nouvelles années de travail, pendant lesquelles ils *appliquent* au service de l'artillerie et du génie les connaissances théoriques acquises précédemment. Après avoir satisfait aux conditions exigées par le programme, ces officiers reçoivent des destinations pour les régimens de ces deux armes, et y remplissent les fonctions de lieutenans en second, jusqu'à ce qu'ils soient appelés à leur état-major respec-

tif. » Le jeune élève me fit visiter l'établissement dans tous ses détails; j'admirais, avec lui, les modèles en relief des machines, ponts, routes, etc., exécutées avec une précision remarquable, par M. *Aimé*, conservateur. Je remarquai aussi les beaux instrumens de mathématiques dus aux talens de M. *G. Savart;* nous visitâmes également le laboratoire de chimie et la bibliothèque, qui renferme les meilleurs ouvrages sur la science militaire. J'y vis, avec autant de plaisir que de vénération, plusieurs manuscrits du célèbre Monge, et enfin, pour ne pas me laisser une notion imparfaite de l'école, mon jeune guide voulut que j'assistasse à une leçon faite par le savant professeur L***. Le sujet était *la défense des places fortes;* il fut bien traité, et m'intéressa beaucoup; mais je remarquai, avec peine, combien nos ingénieurs modernes ont peu fait faire de progrès à cet art depuis le célèbre Vauban, et je me rappelai alors ce que disait Carnot : *Que ce n'est plus l'art de défendre les places fortes que l'on enseigne dans les écoles, mais bien celui de les rendre après certaines formalités convenues.*

Cet établissement, qui a renfermé plus de cent

élèves, m'a paru un peu exigu et peu propre à une institution aussi importante; ce que je trouvai aussi de très-peu convenable, c'est que les élèves fussent casernés à l'autre extrémité de la ville; il me semble qu'il serait avantageux sous beaucoup de rapports, et surtout sous celui de l'instruction, qu'ils logeassent dans l'école même.

En parcourant la ville, je remarquai au coin de plusieurs rues des tronçons de colonnes en granit, servant de bornes; j'en témoignai mon étonnement au baron, et j'ouvris un vaste champ à ses observations sur les antiquités de Metz. « Je vous ai signalé, me dit-il, quelques-unes des pertes immenses qu'a souffertes cette cité dans les guerres destructives qu'elle soutint contre les impériaux; mais je ne vous ai donné une idée de sa grandeur et de son importance, qu'à une époque où déjà elle avait à regretter une magnificence et une étendue perdues insensiblement par l'action des siècles et la fatalité des événemens; s'il faut en croire *Abraham Fabert*, auteur du *Voyage de Henri IV à Metz*, d'anciens vestiges, qui ne subsistent plus, lui avaient donné la preuve non équivoque que cette ville

avait eu deux lieues de longueur sur une largeur presque égale; aussi toutes les histoires de Metz sont remplies de descriptions de monumens, d'autels, de statues, de bas-reliefs, de médailles, trouvés dans les fouilles faites aux environs de la ville moderne et dans son enceinte. Je ne vous parlerai pas de ces inscriptions qui prouvent jusqu'à l'évidence l'existence d'un ancien collége de druidesses; elles annoncent assez qu'aux tems antiques de la Gaule elle était importante, puisqu'on l'avait trouvée digne de devenir le siége et le principal sanctuaire des prêtres tout-puissans de Teutatès; mais puis-je me taire sur ces nombreux débris de temples consacrés à Jupiter, à Junon, à Mercure, à Diane, à Apollon, à Castor et à Pollux.....? n'annoncent-ils pas l'estime singulière qu'en faisaient les maîtres du monde, puisqu'ils avaient voulu y posséder les temples de tous leurs dieux? »

En achevant ces mots, le baron me conduisit dans la campagne : au sud de la ville, nous aperçûmes, à une assez grande distance, le village de *Marly* : « C'est ici surtout, reprit-il, qu'anciennement on pouvait concevoir la richesse et l'é-

clat de cette antique cité ; toute la partie du territoire que nous venons de parcourir, depuis le pont des *Arènes* jusqu'à Marly, était couverte de palais, de temples, de monumens superbes. On y voyait un fameux amphithéâtre à l'endroit même où depuis fut élevée la redoute du *Pâté ;* il était aussi vaste que celui de Nîmes, et ses débris enfouis dans la terre attestent encore sa magnificence ; outre un bas-relief en plomb, représentant Rome victorieuse, on y a trouvé un autel de marbre blanc et une statue de Diane en argent massif. Un peu au dessous de l'amphithéâtre, étaient les *thermes*, ou bains publics, décorés de plus de deux cents colonnes de granit des Vosges, dont vous avez vu les restes avec surprise, aux coins des rues de Metz ; c'est dans les débris de ces bains qu'on a trouvé la magnifique baignoire de porphyre qui a excité votre admiration.

» — Quelles sont, dis-je à mon guide, ces arches que j'aperçois dans le vallon de la Moselle ? ce ne sont que des ruines, et cependant elles excitent ma curiosité. — Au dessus des bains publics, me répondit-il, fut jadis la *naumachie*, destinée aux jeux et aux joutes sur l'eau ; on

en voyait encore au milieu du siècle dernier les restes imposans. Un aqueduc, connu aujourd'hui sous le nom d'aqueduc de *Jouy-Aux-Arches*, village auquel nous touchons, avait été construit pour y conduire les eaux des belles sources de la petite ville de *Gorze;* ces arches sont celles d'un pont par lequel cet aqueduc immense communiquait d'une colline à l'autre. Mais nous arrivons à Jouy, et je vois avec surprise que cet aqueduc, presque intact, a conservé toute sa solidité. Il est élevé de dix-huit mètres au dessus du sol; et, d'après des vérifications exactes, on a constaté que le volume d'eau qu'il amenait à Metz était de plus de trente mille litres par minute.

» On assure, reprit le baron, que les empereurs romains avaient à Metz un palais situé dans le haut de Sainte-Croix, et sur l'emplacement même de l'église des Trinitaires, qui en offre encore quelques vestiges dans ses caves. Tous ces monumens n'existent plus, et ceux qui leur ont succédé ont éprouvé le même sort; cinq vastes abbayes, dix-neuf églises ont disparu avec cinq faubourgs dont il ne reste plus aucune trace; et cependant ces saints édifices

contenaient les tombeaux de *Louis-le-Débonnaire*, de *Hildegarde*, épouse de Charlemagne! Vingt-six autres sépulcres royaux ont été retrouvés encore en 1239 dans l'ancienne abbaye de Saint-Arnould, parmi lesquels on crut reconnaître ceux de deux *Othon*, de *Pépin*, *d'Héristal*, et de *Zuentibole*, roi de Lorraine. »

Nous arrivâmes en ce moment au bourg de Gorze, à une lieue sud-ouest de Jouy-aux-Arches, sur la route de Strasbourg. Cette petite ville ne mérite quelque attention que par les souvenirs qui s'y rattachent, et par son abbaye de bénédictins, fondée en 749 par *Chrodegrand*, évêque de Metz, à qui l'on doit l'introduction des chants et des rites de l'église romaine. Les abbés de Gorze avaient droit de paix et de guerre, frappaient monnaie, et étaient si puissans que Henri II et Henri IV, rois de France, les comprirent parmi leurs alliés. L'abbaye, le château-fort, les remparts, ont disparu sous les coups de Anne de Montmorency, en 1552, et Gorze n'a plus d'autre enceinte que les montagnes qui l'entourent et qui forment une espèce d'entonnoir, d'où lui vient son nom de Gorze (*Gurges*), qui signifie gouffre.

A notre retour, le baron, très-érudit dans tout ce qui tient à l'histoire militaire, se plut à me retracer les souvenirs de mille faits d'armes, passés sur tous les points des contrées qui nous environnaient; ici, chaque ville, chaque bourg, chaque hameau a été témoin de combats sanglans, de siéges meurtriers. Mais, en écoutant ces récits, malheur, me disais-je, malheur à la frontière des états puissans, rivaux d'ambition et de gloire! chacune de ses périodes est marquée par des désastres irréparables. Hélas! quelles palmes victorieuses peuvent faire oublier le sac de la malheureuse ville de *Théroüane*, épargnée en 1553 par le reconnaissant *Binnecourt*, en mémoire de la conduite généreuse du duc de Guise envers les troupes impériales, mais livrée au pillage et rasée de fond en comble deux ans après par l'implacable Charles-Quint. *Florange*, défendue par une forteresse, éprouva le même sort en 1521; et, sur la place même de cette ville, dont il ne reste aucune trace, on a élevé les bâtimens et les fortifications de *Thionville*; enfin, au centre de la forêt de *Sélomont*, des débris attestent l'existence d'une ancienne

cité, dont le nom même se perd dans les ténèbres de l'histoire.

De tous côtés, la guerre, le meurtre et la dévastation s'offrent à la mémoire. *Cattenou*, *Richemont*, près Thionville, ont eu des fortifications : la première les a perdues par l'action du tems, la seconde doit ses malheurs au comte de *Warsberg*, son seigneur suzerain. Ce misérable dévastait la Lorraine et le pays messin à la tête d'une troupe de bandits : les contrées désolées par lui se liguèrent entre elles, assiégèrent Richemont et Rhodemach, et, par une cruelle réaction, passèrent la garnison au fil de l'épée. Au siége de Richemont, on raconte qu'un habitant s'étant introduit dans le camp des Messins pour enclouer une bouche à feu, fut surpris et attaché à une grosse pierre avec laquelle on chargea la pièce; le malheureux, lancé avec violence, retomba au milieu des assiégés. De toutes parts le baron me désigne l'emplacement de bourgs, de villages disparus : d'autres qui, par leurs forteresses, par leurs châteaux, rivalisaient avec les petites villes, n'offrent plus que de chétifs hameaux, que des cabanes solitaires; et les tristes

débris de ces châteaux, de ces forteresses semblent dire au voyageur : Ici il y eut des ambitions, des querelles, des combats, des vengeances. Mais reportons nos regards sur quelques-unes des villes échappées aux désastres et au carnage : *Thionville*, avant toutes les autres, appelle notre attention. Située sur les bords de la Moselle, à cinq lieues de Metz (nord), elle est, après cette dernière, la plus considérable et la plus ancienne du département. Plusieurs capitalistes des huitième et neuvième siècles datent de Thionville, où les rois de la race mérovingienne venaient souvent tenir leurs états et chasser dans la forêt des Ardennes, qui s'étendait alors jusque sous ses murs : prise en 1558 sur les Espagnols par le maréchal de Vieilleville, les habitans en furent chassés et remplacés par des Messins; rendue l'année suivante au fils de Charles-Quint, attaquée une seconde fois, en 1639, par huit mille Français, sous la conduite de *Feuquières*, dont la petite armée fut taillée en pièces par le général *Picolomini*, qui, blessé lui-même à mort et fait prisonnier, mourut dans Thionville; reprise enfin en 1643 par le prince de Condé, après la bataille de Rocroi, elle resta définitive-

ment à la France par le traité des Pyrénées. Vauban y éleva des fortifications, et le pont jeté sur la Moselle, qui en baigne les murs, est défendu par un ouvrage avancé. Mais le siége le plus mémorable est, sans contredit, celui qu'elle eut à soutenir contre les Autrichiens et les Prussiens en 1792. On n'a point oublié la courageuse résistance de ses habitans qui, sommés deux fois de se rendre, et malgré un bombardement vigoureux, ne cessèrent de seconder le commandant *Wimpfen*, lequel déploya tant d'activité et de bravoure dans la défense de cette place, qu'il en assura la délivrance en envoyant demander des secours à Metz. Trois hussards dévoués traversent l'armée ennemie; ils sont pris; un seul, couvert de blessures, parvient à s'échapper; il arrive à sa destination avec ses dépêches, et bientôt les troupes coalisées battent en retraite *.

La ville de *Longwy*, assiégée dans le même

* Ce siége mémorable fut célébré avec enthousiasme; la France décerna une couronne civique aux braves habitans de Thionville, et Paris consacra cet événement en donnant le nom de cette ville à l'une des rues du faubourg Saint-Germain, à laquelle, depuis la restauration, on a rendu son ancien nom de rue *Dauphine*.

tems, ne se montra pas d'une manière aussi glorieuse : intimidés par le bombardement, les habitans forcèrent le commandant à capituler; un seul magistrat s'y opposa, et le peuple, outré de son obstination généreuse, incendia sa maison; après que les Prussiens eurent fait leur entrée dans la ville, on voulut le pendre; mais, par un hasard miraculeux, l'infortuné tomba sans se blesser du haut de la potence, et courut chercher un refuge aux avant-postes français, où il reçut l'accueil dû à son courageux patriotisme.

Longwy, petite ville fortifiée, située sur la *Chiers*, qui va se jeter dans la Meuse à Mouzon, est divisée en ville *nouvelle* et en ville *vieille;* la première, appelée aussi ville *basse*, appartint long-tems à des comtes, et passa en 1208 aux ducs de Lorraine. Elle possédait un château qu'on croit avoir été construit des débris de l'antique forteresse de *Titelberg;* des médailles frappées depuis César jusqu'à Valentinien, qu'on y a découvertes, font supposer qu'un camp romain exista en cet endroit. Louis XIV fit raser ses fortifications; c'est à lui que *Bouzonville*, cité opulente où s'assemblait souvent la cour de

Lorraine, doit sa ruine.....; le passage des conquérans se marque-t-il autrement que par des désastres ! Toutefois, par compensation, c'est ce prince qui répara les fortifications et les casernes de *Hombourg* près *Saint-Avoldt*; de nouvelles guerres, la main pesante du tems et de l'adversité les ont fait disparaître, ainsi qu'un vaste palais construit au treizième siècle par Jacques de Lorraine.

Près de Saint-Avoldt, sur une montagne entre les villages de *Cocherea* et de *Forbach*, on aperçoit les vestiges d'un temple d'Apollon, d'un camp et d'une voie romaine; plus près de la ville, on a découvert une statue de Diane, une de Minerve, les restes d'un temple et d'un autre camp romain; au village de *Dalem* (arrondissement de Thionville), on assure qu'il exista jadis sur son emplacement une ville considérable; on y découvre également des ruines et des traces d'une voie dont la construction rappelle le vainqueur des Gaules.

« Je ne vous parlerai pas, me dit le baron, de Rorbach, de Sarreguemines, de Boulay, de Briey, de Bouzonville, etc., villes ou bourgs plus ou moins importans, mais qui n'offrent au-

cun grand souvenir historique : toutefois je ne puis terminer sans vous parler de *Bitsche*, petite ville située à l'extrémité *est* du département.

» Elle appartint aux duc de Lorraine jusqu'en 1297, époque à laquelle Ferry III la céda avec son territoire, en échange de Sarreguemines, à *Evrard*, comte de *Deux-Ponts*. Ce prince y fit construire un château fort; et lorsque, en 1622, elle tomba au pouvoir de la France, Vauban y éleva de nouvelles fortifications, qui furent rasées lorsqu'on la restitua au duc Léopold par le traité de Riswick; mais en 1737, étant redevenue française, on les rétablit avec soin. En l'an XI (1803) un bataillon de six cent trente-sept hommes et de cinquante-quatre canonniers était chargé de sa défense : quinze mille Prussiens s'avancèrent à travers les montagnes sous la conduite du prince de Hohenlohe ; l'obscurité de la nuit déroba leur marche, et déjà les travaux des avant-postes avaient été emportés, les sentinelles égorgées; la garnison s'éveilla aux derniers cris des mourans, elle repoussa avec promptitude l'ennemi audacieux; le canon des remparts l'accabla, et il se sauva, laissant cent vingt hommes morts, soixante blessés et deux

cent cinquante prisonniers *. Deux mois plus tard, quatre mille Autrichiens s'approchant de nouveau, furent repoussés avec la même vigueur, laissant cent cinquante prisonniers sans compter les tués et les blessés.

» Il est tems, me dit le baron, de porter vos regards sur des sujets plus paisibles : éloignons de notre esprit tous ces souvenirs de destruction, de ruine et de sang, en allant visiter les superbes pépinières de Metz : elles sont renfermées dans une superficie de plus de six hectares, aux portes de la ville, qui les entretient aux frais du département pour remplacer la plantation des routes et des remparts : on y distingue le mûrier, le noyer, le frêne, le tilleul, l'orme, le peuplier d'Italie et de Hollande ; le nombre de ces arbres s'élève environ à cent douze mille. » En sortant de cette petite forêt industrielle, nous jetâmes un coup d'œil sur les pépinières qui environnent la ville de toutes parts ; elles sont généralement entretenues avec une intelligence qui s'accroît de jour en jour; le soin

* On raconte que pour rendre plus certaine la fusillade des Français, un habitant mit le feu à sa maison en leur disant : *elle servira de torche pour vous éclairer.*

que les propriétaires apportent au choix des arbres, leur manière de les greffer, les excellens fruits qui en proviennent, leur assurent une supériorité incontestable. On compte à peu près cent dix hectares plantés en pépinières sur le territoire de Metz ; un grand nombre de ces arbres ou arbustes sont l'objet d'un commerce fort étendu, puisque l'exportation s'en fait en Angleterre, en Russie, en Prusse, en Pologne, en Suisse, en Allemagne et dans les départemens de l'intérieur.

Ces pépinières, des champs bien cultivés, des prairies fertiles, de jolies maisons de campagne, rendent les environs de Metz d'autant plus agréables, que j'ai déjà fait remarquer combien, dans certains cantons de la Lorraine, la culture a fait peu de progrès, et combien l'agriculteur routinier s'occupe peu de remédier à l'aridité d'un sol coupé souvent par des montagnes dont quelques-unes sont entièrement stériles, et sillonné par mille petits ruisseaux qui se dessèchent une partie de l'année, et dont les bords, couverts de gravier et de cailloux, ne sont susceptibles d'aucune culture. Les environs de Longwy, de Sarre-Louis, de Bitsche, sont entrecoupés d'étangs et de marais pestilentiels qui

apportent des fièvres intermittentes aux malheureux habitans; quelques points commencent, il est vrai, à se transformer en prairies artificielles et en terres labourables; mais les travaux s'exécutent avec une négligence, une apathie, qui rendent les produits très-minces, ce qui décourage encore l'indolent paysan : l'infécondité est surtout remarquable aux environs de Bitsche, dont le sol argileux ne produit ni plantes potagères ni arbres fruitiers; le froment même ne résiste point à la vivacité de l'air; la pomme de terre seule y est cultivée avec succès; des prairies assez fertiles dédommageraient sans doute cette contrée, mais les nombreux ruisseaux que les pluies font descendre des montagnes, les couvrant la plupart du tems de sables et de galets, viennent trop souvent détruire cette seule ressource du malheureux cultivateur. Outre ces désavantages naturels, d'autres causes s'opposent encore aux progrès de l'agriculture, et elles sont communes à tout le département; il est reconnu en général que la grande propriété nuit à l'accroissement de la population et à l'amélioration du sort des campagnes; mais souvent aussi le trop peu d'étendue devient un véritable

obstacle à la bonne culture, à la fertilisation des terres, et à l'éducation des troupeaux. Cette dernière remarque n'est malheureusement que trop vraie dans la Moselle, où l'on ne voit pas de grandes exploitations, mais un nombre infini de petits fermiers qui, ne tirant qu'un modique revenu de leur faible héritage, ne se décident qu'à regret à des dépenses de bâtimens ou d'améliorations : de là point de bergerie, point d'engrais, sept à huit moutons, trois ou quatre vaches renfermés dans des étables étroites ou dans des écuries malsaines ; ces petits propriétaires, végétant dans une médiocrité voisine de la pauvreté, n'élèvent et ne peuvent jamais élever leurs vues assez haut pour concevoir les heureuses innovations amenées dans l'économie rurale par nos riches agronomes aidés des lumières des Thouin, des Bosc, des Chaptal, des Adanson ; la routine règne ici dans toute sa pureté : tout changement, toute innovation, est un acte d'irrévérence envers la mémoire des aïeux : ce ne peut être d'ailleurs (disent-ils) qu'un inutile perfectionnement qui entraîne des frais dont on ne sera pas dédommagé, ce n'est qu'un piége, un danger que l'expérience de leurs pères

a su éviter ; ce sont les anciennes coutumes qu'il faut suivre, et, dans leur tenace crédulité, les paysans lorrains attendent bravement la fête de tel saint pour semer, etc..... Dans une de nos promenades nous entrâmes chez un vieillard qui nous assura que son grand-père, son père, et lui, s'étaient toujours bien trouvés de semer les pois le Vendredi-Saint!!!

La seule compensation de l'agriculture dans ces contrées, c'est la culture de la vigne ; aussi est-ce sur elle que repose la fortune d'un grand nombre d'habitans ; mais quoique en général elle couvre des coteaux bien exposés, et dont les terres ont une grande analogie avec celles de la Champagne, les vins qu'on y récolte ne peuvent rivaliser avec ceux de cette dernière province ; leur infériorité provient, sans nul doute, des fausses spéculations du vigneron propriétaire qui, dans le renouvellement des espèces, s'attache aux plants robustes et susceptibles de produits abondans, plutôt qu'à ceux qui peuvent les donner plus exquis. Malgré cette mauvaise coutume, et celle de trop fumer les terres, les vins n'en sont pas moins une branche importante de commerce ; les vignobles de *Sey*, de *Jussy*, de

Sainte-Ruffine, ceux de quelques communes des arrondissemens de Metz et de Sarreguemines donnent des vins estimés, d'une belle couleur, d'un goût agréable, et d'une bonne garde; les vins blancs du département sont légers, et auraient du prix s'ils pouvaient se conserver.

J'ai déjà parlé des excellens fruits de Metz; ses mirabelles, ses melons et ses pêches jouissent d'une réputation méritée, ainsi que les belles poires du village de *Silvange* (arrondissement de Metz) : la consommation de ces fruits ne se restreint pas seulement au département de la Moselle, on en fait des envois dans ceux de la Sarthe, du Rhin, et jusqu'à Mayence.

Le miel est encore une des richesses du pays; s'il n'égale pas celui de Narbonne et du Gatinais, il n'en est pas moins recherché par le commerce; et, quoique cette branche d'économie rurale ait dégénéré, son produit annuel monte encore à plus de vingt-cinq mille kilogrammes. Enfin, pour compléter les trésors de la gastronomie départementale, je signalerai le magnifique saumon de la Moselle et de la Sarre, la lamproie et l'alose, et surtout les écrevisses délicieuses que produit cette dernière rivière.

Revenons aux autres productions territoriales : une des plus avantageuses, sans contredit, se compose des forêts de l'arrondissement de Sarreguemines et de Bistche ; elles occupent près de la moitié des terres, et sont situées, pour la plupart, sur les collines et les montagnes ; le chêne, le hêtre, le coudrier, y étalent à l'envi leurs magnifiques rameaux ; l'épine et le cornouiller n'y sont pas moins abondans, et servent à faire des cannes qui s'expédient jusqu'en Espagne. Les mines y sont également importantes : sans parler de celles de plomb et de cuivre dont le produit incertain ne mérite pas l'exploitation, de celle d'or dont on a trouvé des indices près de *Sarralbe*, j'insisterai sur celles de fer qui se trouvent dans presque toutes les parties du département, qu'elles animent et qu'elles dédommagent de son infériorité sous d'autres rapports.

Je parlerai aussi de la *tourbe* qui existe par couches horizontales sur le territoire de Long-la-Ville, de Longwy, de Metz, et sur les rives de la Seille ; on ne l'exploite pas encore, parce qu'on donne la préférence aux mines de houille qui se trouvent en abondance dans toute la

contrée ; celles de *Grosswald*, de *Puttelange-Créange* et d'*Ostenbach* sont d'un rapport très-important ; une autre ressource du département consiste dans les amas considérables de *manganèse oxidé*, qu'offrent les environs de *Tholay*, près Thionville, et les belles carrières de pierre de l'arrondissement de Briey, de Longwy, de Thionville, et de Metz, ainsi que celles de pierre à chaux et de pierre à plâtre ; d'excellentes terres à poteries, des grès siliceux avec lesquels on fait des creusets résistant à l'ardeur du feu le plus intense ; enfin, le minéralogiste y trouvera des spaths, des cristallisations de quartz, du marbre lumachel, du zinc, etc.

La Moselle a quelques sources d'eaux minérales, mais que nos docteurs n'ont pas encore mises en vogue ; celles de *Belle-Fontaine*, très-ferrugineuses, sont salutaires pour les maux d'estomac ; et les sources sulfureuses et bitumineuses de *Stulzelbroun* n'ont pas moins de vertus. Il existait une autre source fort curieuse à *Valtzbraun*, fréquentée dans le quinzième siècle ; le naphte ou pétrole blanc qu'elle charriait se coagulait sur les pierres, et le concours qu'attirait la propriété de ses eaux avait fait dire à *Alix*,

dans son Histoire des singularités de la Lorraine, imprimée en 1577 :

Huc etiam extremi veniunt ad balnea Nephtæ,
Naturæque stupent parturientis opus

Ces eaux, recueillies dans un bassin creusé à cet effet dans la cour du château de Bitsche, sont demeurées ensevelies sous ses ruines.

Nous projetâmes, le baron et moi, de nous lever avec l'aurore, pour visiter la promenade de Metz ; assise sur un site élevé, elle présente du côté de la rivière un aspect des plus agréables, composé du riant vallon de la Moselle, de ses belles prairies, de vergers et de jardins : on y remarque aussi des maisons de campagne qui rivalisent d'élégance avec celles de la ville ; de riches coteaux présentent leurs versans tapissés de vignes, couronnés de bois et couverts par de jolies habitations qui se groupent, tantôt à leur base, tantôt vers leurs sommets. Mon guide me fit remarquer une partie neuve. « C'était, me dit-il, l'emplacement des fossés de la citadelle, comblés depuis douze à quinze ans ; ce fort fut construit, en 1556, par le maréchal de la Vieilleville, pour imposer aux habitans, qui, regrettant leur an-

cienne indépendance, auraient pu favoriser les entreprises de l'étranger. La construction de la citadelle sur cet emplacement nécessita la démolition de deux cent cinquante maisons, trois abbayes, deux couvens, deux paroisses et une collégiale. Elle était remarquable par la grande profondeur de ses fossés, et par l'extrême épaisseur de ses murs, qu'on n'a pu renverser qu'au moyen de la poudre. En 1791, on résolut de détruire toute la partie donnant sur la ville, dans la crainte que le malheureux Louis XVI ne s'y réfugiât, ainsi qu'on crut qu'il en avait formé le projet. Cette destruction entraîna celle d'un quartier à peine naissant, et contribua à l'agrandissement de la promenade devenue digne d'une ville qui renferme dix mille hommes de garnison. »

Nous visitâmes successivement, et avec plaisir, le jardin botanique, la bibliothèque, composée de plus de quatre-vingt mille volumes, le collége royal, la salle de spectacle; mais nous nous détournâmes avec répugnance du quartier des juifs, rebutant par une révoltante malpropreté; nous nous demandâmes, mon compagnon et moi, par quelle espèce d'apathie, de singularité, cette

population presque toute opulente, et qui possède quelques familles aussi respectables que d'autres classes de la société, se laisse aller à un abandon, à un défaut si honteux; il était peut-être excusable, ou du moins concevable, dans les tems où d'odieux préjugés, les avilissant sans cesse et par tous les moyens, finissaient par détruire en eux toute dignité personnelle.

Quoi qu'il en soit, l'établissement des juifs dans la Lorraine remonte, dit-on, au deuxième siècle; ils s'emparèrent entièrement du commerce parmi les belliqueux Gaulois, et par obéissance à un précepte de leur religion, ils n'y mirent pas toujours cette bonne foi si recommandable dans le négoce : suivant une expression consacrée par la finance, afin de faire dégorger la *sangsue* plus facilement, les souverains et les magistrats, non-seulement ne leur accordaient pas les droits des autres citoyens, mais ils prirent soin d'entretenir parmi le peuple, à l'égard de ces malheureux, une haine et un mépris qui se manifestaient dans toutes les occasions. Sur la plupart des ponts de la Moselle et de la Seille, ils payaient l'octroi comme le bétail. Un juif pris pour vol était pendu entre deux chiens.

Le chrétien ayant commerce avec une juive était condamné au feu pour crime de *bestialité*..... Il paraît toutefois qu'à Metz ils obtinrent un traitement plus doux : Henri IV, en leur confirmant le droit de résider dans cette ville, leur accorda la publicité du culte, et l'établissement de deux synagogues qui existent encore *. En 1775, une imprimerie hébraïque s'établit à Metz, et il est certain que la plupart des rabbins de cette ville ont toujours été des hommes fort instruits et très-recommandables. Espérons donc que la civilisation des juifs de Metz deviendra plus sensible de jour en jour, et qu'elle s'étendra bientôt jusqu'à la propreté de leurs habitations.

En rentrant dans notre hôtel, nous trouvâmes le fils du baron et l'un de ses amis, M**, jeune littérateur : Auguste, le fils du baron, me le présenta comme l'homme le plus propre à me donner une idée générale de la province, et, selon son expression, comme le *Plutarque* de Metz.

« Cette cité, nous dit-il, éminemment guer-

* On compte environ trois mille juifs, habitans de Metz, et il en existe encore de nombreuses familles dans les villages environnans.

rière par ses mœurs et par ses institutions, place au premier rang les héros qui se sont illustrés par les armes : procédons par ordre de date, et nous trouverons dans le grand siècle un militaire qui ne dut sa fortune et son élévation qu'à son courage et à son habileté dans l'art de la guerre. Ces exemples, si communs de nos jours, étaient rares alors ; mais *Fabert* méritait l'exception à la règle ; né en 1599, d'une famille ennoblie sous Henri IV *, il montra, dans toutes les circonstances, le plus grand désintéressement, et refusa le cordon de l'ordre de Saint-Michel, parce qu'il ne pouvait, sans mentir, fournir les preuves nécessaires. Sa retraite de Mayence est comparée à celle des dix mille par Xénophon, et sa vertu comme sa franchise étaient égales à sa valeur ; sollicité par le cardinal Mazarin de lui servir d'espion dans l'armée, il lui fit cette réponse : *Peut-être faut-il à un ministre des hommes qui le servent de leurs bras ou de leurs rapports ; je ne puis être que des premiers.*

C'est également dans ces murs que naquit *Custines*, général en chef de l'armée du Nord, promu au grade de lieutenant, en 1747, à l'âge

* Son grand-père était libraire.

de sept ans. Il renonça, en 1790, aux priviléges de sa caste (il était comte), et fit preuve du patriotisme le plus pur; son dévoûement, sa valeur, n'arrêtèrent pas les bourreaux; il perdit la vie sur l'échafaud en 1793, après sa capitulation de Mayence. On raconte de lui un fait assez semblable à celui si souvent cité de Charles XII: *Baraguay-d'Hilliers*, chef d'état-major, lui lisait une dépêche, tandis que des soldats se battaient à peu de distance : une balle siffle et traverse la lettre; *Continuez*, dit le général, *ce n'est qu'un mot que la balle aura emporté.* C'est encore ici le berceau de l'intrépide *Lasalle*, qui s'enrôla comme simple volontaire au premier appel de la révolution pour gagner par lui-même ses épaulettes, et qui, à la tête de deux régimens de cavalerie, s'empara de la place de *Stettin*, gardée par six mille Prussiens et cent soixante pièces de canon. Il mourut dans les plaines de Wagram, couvert d'une gloire impérissable.

Sans nous éloigner beaucoup de Metz, nos souvenirs vont encore trouver des héros; c'est à *Sarre-Louis* que reçut le jour le maréchal NEY, surnommé *le Brave-des-Braves*. La dernière postérité se souviendra de cette retraite de Russie,

à laquelle rien n'est à comparer dans les annales militaires d'aucune nation. Sept mille héros, reste de vingt-cinq mille hommes de l'arrière-garde qu'il commandait, mourans de fatigue, de faim, de froid, tombaient dans le découragement : *Mes amis*, leur criait-il, *la France est devant vous ; derrière, une affreuse captivité ; abandonnez votre général, il va mourir libre, et vous, Français, vous allez mourir esclaves.* Hélas! pourquoi la mort ne frappa-t-elle pas alors cette tête chargée de tous les lauriers de la gloire!... Mais il est des souvenirs qu'il faut savoir écarter de son esprit, pour ne pas être tenté de briser sa plume, en s'abandonnant aux transports de la plus juste indignation!...

Le village de *Hayange* a vu naître le maréchal *Molitor*. Longwy est la patrie du célèbre *Mercy*, général au service du duc de Bavière, qui combattit si vaillamment Condé et Turenne, et sur la tombe duquel on grava ces mots : *Sta, viator, heroem calcas!* (*Arrête, voyageur, tu foules un héros!*). Enfin, la Moselle se glorifie d'avoir donné le jour à *Eblé*, général d'artillerie, mort à Kœnigsberg, à son retour de Russie, la veille même du jour où il devait recevoir le brevet de

premier inspecteur-général de son arme; au général *Houchard*, décapité en 1793, pour n'avoir pas su profiter du gain de la bataille de Hondscootte; et, en se rapprochant davantage de nos jours, aux généraux *Thierry*, *Grenier*, *Becker*, *Morlot*, *Chappuis*, les deux frères *Lallemant*, *Reynier*, *Rousseau*, *Lalance*, *Legrand*, *Conroux*, *Sémélé*, *Duprat*, etc.

« Des noms aussi glorieux, reprit M. M***, justifient sans doute le penchant inné des habitans pour l'état militaire; car ici, plus qu'ailleurs, la gloire qu'on y acquiert est considérée, en quelque sorte, comme la seule digne d'envie. La vue et les entretiens de ces vieux soldats, qui de toutes parts viennent habiter Metz et les campagnes voisines pour jouir du spectacle de nos marches, de nos évolutions, de nos manœuvres, développent dans tous les jeunes cœurs la passion d'une carrrière brillante; et le commerce, l'industrie, les beaux-arts même ne tiennent plus qu'un rang secondaire à leurs yeux prévenus. L'école polytechnique est le but où aspirent nos collégiens. Les mineurs et sapeurs du génie, les artilleurs, sont les héros du fils de l'artisan. Toutefois il est juste de reconnaître que, depuis

quelques années, les esprits prennent une direction moins belliqueuse. On commence à sentir le prix de ces professions long-tems dédaignées *. Les préjugés militaires disparaissent, et si les habitudes, les inclinations militaires subsistent encore, au moins se modifient-elles de jour en jour.

» Metz, par sa position, par son importance, possède tous les élémens propres à obtenir un commerce florissant. Que l'industrie y déploie ses ressources inépuisables, et bientôt sa prospérité le placera parmi nos premières cités manufacturières. Déjà la fabrication des draps, des flanelles, des couvertures de laine, des tricots, des estamettes, occupe une partie de la population. Ses chapelleries, estimées même avant la révolution, le disputent à celles des Lyonnais. Les tanneries, les fabriques de papiers

* MM. *Bergery*, officier d'artillerie, *Poncelet*, officier du génie, et *Lemoyne*, ingénieur des ponts-et-chaussées, viennent d'ouvrir un cours gratuit de géométrie et de mécanique appliquées aux arts et métiers, en faveur de la classe industrielle, d'après les leçons de M. Charles Dupin, à qui on doit l'introduction en France d'un enseignement qui fera faire des progrès rapides à notre industrie.

peints, de toiles de coton, de sucre de betterave, les ateliers de broderie, les brasseries, les distilleries, les fabriques de poterie en terre, en grès, celles de savon, de briques, envoient leurs produits jusqu'à l'étranger.

» Hors de Metz, et dans le reste du département, on voit également les habitans se prononcer pour la carrière militaire; cependant il est quelques cantons où toute leur énergie se porte vers les travaux paisibles. Dans l'arrondissement de Saint-Briey, une heureuse émulation a fait abandonner les mauvaises routines, les fausses méthodes. La fabrication des draps s'y soutient et y prospère, quoique le défaut de bergeries * force à recourir aux départemens voisins pour matières premières, ce qui diminue beaucoup les bénéfices. *Grandville*, *Mercy-le-Bas*, *Pierre-Pont*, *Fontoy* et *Mouter*, possèdent aussi quelques manufactures; plus de trois cent trente métiers, disséminés dans une trentaine de villages, occupent les paysans qui se sont

* J'ai signalé plus haut les causes de cet inconvénient, difficile à détruire, parce que dans ce pays il existe une sorte de substitution traditionnelle qui permet rarement qu'on se défasse de l'héritage de ses pères.

créés ce genre d'industrie, qu'ils suspendent néanmoins aux époques des travaux de la campagne : il sort de toutes ces fabriques peu de draps fins, mais une grande quantité de draps propres à l'habillement des troupes, et des *croisés* que leur solidité fait préférer à ceux des Anglais.

» Une autre branche de spéculation commune à tout le département, excepté à l'arrondissement de Metz, est l'exploitation des substances minérales : les usines prennent de jour en jour un heureux accroissement; elles perfectionnent leurs procédés, et abandonnent les routines nuisibles. Saint-Briey se fait encore remarquer par les forges de *Longuyon*, qui consistent en un haut fourneau, deux gros marteaux et un martinet; elles produisent un fer nerveux, employé avec succès dans les manufactures d'armes du pays : à peu de distance, on voit le haut fourneau de *Dorlon*, et près de Longwy, celui d'*Herserange*; les forges de *Villerupt*, sur le ruisseau d'*Elzette*, ont deux feux d'affinerie : mais c'est surtout dans l'arrondissement de Thionville que se trouvent de nombreux établissemens en ce genre; il n'est per-

sonne qui n'ait entendu parler des célèbres usines de M. de *Vendel* *, député de la Moselle : c'est à lui qu'appartiennent les belles forges de *Hayange*, où huit cylindres se meuvent à la fois ; celles de *Moyeuvre-la-Grande*, qui tirent le minerai des coteaux au pied desquels elles sont bâties, et qui sont les plus anciennes de la Lorraine ; celles de *Jamailles*, de *Florange*, et enfin une belle fabrique de fer-blanc, sur le ruisseau de la *Petite*. Les autres usines de l'arrondissement de Thionville sont : celles d'*Ottange* **, dont l'origine remonte au xe siècle ; celles de *Creutwald-la-Houve* ***, celles de *Folck* ****, et de *Remeldoff* *****, méritent aussi d'être citées. Mais l'établissement qui intéresse le plus est celui de *Dilling*, fondé en 1650 sur la *Krems* ; ce n'étaient que de sim-

* Mort en 1825 ; a obtenu les médailles d'or et d'argent à l'exposition publique des produits de l'industrie à Metz, en 1823.

** Maîtres de forges (Trotyane et compagnie).

*** Maître de forges (M. Payssé) ; médaille de bronze en 1819.

**** Maître de forges (Antoine Robert) ; médaille d'argent de première classe en 1823.

***** Maître de forges (Louis Robert) ; médaille d'argent en 1823.

ples forges presque disparues par les malheurs de la guerre. En l'an VII (1799) s'éleva, sur leurs ruines, une manufacture qui prit un développement rapide; on y fabrique des faux, des scies de toute espèce, des poêles à frire (façons allemande et française), des crics, des poteries en tout genre, etc..... C'est une branche d'industrie précieuse et nouvelle pour la Lorraine, et même pour la France, puisque jusque là on tirait de la *Styrie* et du *duché de Berg* la plupart des objets de tâlllanderie et de quincaillerie; cette manufacture a obtenu une médaille d'or en l'an IX. Les forges de *Hombourg* *, de *Boerenthal* **, de *Mousbach*, dans l'arrondissement de Sarguemines, méritent de fixer l'attention: mais les plus importantes sont celles de *Mouterhausen*, à deux lieues sud de Bitsche; leurs produits s'élèvent à plus de cent mille myriagrammes par année, et c'est presque la seule usine qui exporte des fers à l'étranger ***. On remarque encore beaucoup d'autres fabriques secondaires, parmi lesquelles je citerai encore celle des ca-

* Maître de forges (M. Hausen fils).

** Maître forgès (M. Coulaux).

*** Maîtres de forges (M. Couturier et compagnie).

nons de fusils de Longuyon, et celle d'alènes et de poinçons de Sierck, qui a obtenu, en l'an IX, une médaille à l'exposition annuelle.

» C'est au dernier siècle seulement que l'art de la verrerie s'est introduit dans le département de la Moselle, et déjà on y compte plusieurs établissemens importans; le plus ancien est celui de *Meysenthal*, bâti en 1702, lequel produit de la gobeleterie commune, des verres de montres, etc..... Celui de Creutwald-la-Houve, village déjà cité pour ses forges, languit une partie de l'année, parce qu'on n'y a pas encore introduit l'usage de la houille, et que le bois y est rare; tandis que celui de *Goetzembruck* *, à six lieues sud-est de Sarguemines, a pris une telle extension, qu'il est devenu un village considérable. Toutefois, la verrerie la plus remarquable est celle de *Mutzhall* ou de *Saint-Louis*, à peu de distance de la dernière : construite en 1767, elle ne fabriqua d'abord que du verre blanc imitant celui de Bohême; en 1583, M. de Beaufort, directeur, parvint à y faire du cristal

* MM. Pargunwaltea, qui ont obtenu, en 1802, la médaille de bronze, et, l'année suivante, celle d'argent de deuxième classe, à l'exposition de Metz.

imitant le *flintglass* des Anglais, et nous donna ainsi la faculté d'avoir de beaux cristaux à un prix modéré. Cet établissement obtint, en 1802, 1806, 1809 et 1810, la médaille d'argent de première classe à l'exposition publique des produits industriels. Enfin, dans ce moment, une belle verrerie à bouteilles s'élève à *Pépinville*, près Thionville, par les soins de M. *Duquesnoy*. Toutes ces verreries tirent une grande partie de leurs matières premières du Bas-Rhin, de la Meurthe, de la Seine et de la Saxe, où elles envoient ensuite une grande partie de leurs produits.

» Depuis quelques années, cinq fabriques de poterie donnent encore de nouveaux travaux à nos habitans. Les deux premières ne produisent que de la poterie commune; mais les trois autres, situées à Longwy, à *Vaudrevange* et à Sarguemines, fournissent de belles faïences anglaises, terre de pipes, et cailloutages. Je dois ici rendre hommage au génie de M. *Utchéyder* *, propriétaire de la faïencerie de Sarguemines;

* A obtenu, en 1801, 1806, 1819, la médaille d'or à l'exposition de Metz, et en 1823, celle d'or et celle d'argent.

c'est à ses expériences multipliées que l'on doit cette espèce de porcelaine rouge qui imite, à s'y tromper, celle des vases étrusques : elle joint au mérite de résister au feu celui de prendre facilement les formes les plus élégantes et les plus correctes, ce qui lui assure un débit considérable.

» Je ne vous parlerai pas des papeteries de *Ketting*, de *Dilling*, d'*Ars-sur-Moselle*, d'*Eguilhard* et de *Maintbotelle*, la plus considérable de toutes; mais je dois dire un mot d'une branche de commerce qui vous paraîtra peu importante, et qui cependant est d'une grande ressource pour le canton de Sarguemines; je veux parler de la fabrication des tabatières de carton : on en exporte plus de cent mille douzaines par année, et on la doit à un meunier de Nassau, qui, en 1776, en trouva le procédé, demeuré long-tems un secret de sa famille : le grand débit l'ayant forcé de prendre des associés, ce secret se divulgua, et s'étendit bientôt dans tous les environs de Sarguemines. Les paysans y emploient leurs momens de loisir, et sans qu'il y ait ni manufactures, ni ateliers, ni ordre régulier de fabrication, le commerce de ces tabatières

vernissées attire annuellement dans ce canton une circulation d'environ 500,0000 fr.

» Cependant, toutes ces manufactures, toutes ces fabriques, disséminées çà et là sur la vaste superficie d'un département qui se développe sur une longueur de cent cinquante-deux kilomètres et cinquante-cinq de large, ne prouvent pas que la Moselle soit une contrée industrieuse dans son ensemble, puisque ces fabriques se renferment seulement dans quelques cantons.

» Ici les mœurs suivent les progrès de l'industrie; dans le pays de Bitsche, elles sont aussi grossières que le terrain est infertile et agreste. A peine trouve-t-on, dans les villages, un individu qui sache lire et écrire; mais cette ignorance profonde, et la rudesse qui en est la conséquence, ne nuisent en rien au bon naturel des paysans : ils sont dociles, et n'ont d'autre méchanceté que leur penchant à dévaster les forêts, qu'ils regardent comme leurs propriétés : la *sauvagerie* de leurs mœurs est le résultat de leur pauvreté : ils n'ont pour demeure que de misérables cabanes, faites en clayonnage ou en torchis; pour possession, que quelques portions de terre communale, une vache, et un chétif cheval de

labour ; pour nourriture, que la pomme de terre et le lait ; pour vêtement, que les étoffes grossières qu'ils fabriquent eux-mêmes ; ainsi que les sabots qui leur servent de chaussure.

» Il faut quitter la partie *est* de la Moselle, et se rapprocher du centre du département pour voir les mœurs agrestes disparaître : déjà, sur les bords de la *Sarre* et de la *Nied*, elles deviennent plus douces, et les habitans plus civilisés commencent à sentir le besoin de l'instruction ; cependant, quelle que soit l'impulsion donnée par le siècle aux esprits, le progrès des lumières est lent dans ces contrées : Metz lui-même, qui, par son importance, devrait être le point central du département, sous le rapport des sciences et des lettres, qui déjà, du tems de Charlemagne, possédait des écoles célèbres fondées par ce prince, Metz, dis-je, n'est pas ce qu'il devrait être ; il ne mérite plus, il est vrai, le reproche d'être la *marâtre des connaissances*, que lui adressait Agrippa, syndic et orateur du quinzième siècle. Sans compter son école d'artillerie et du génie, il possède une société des sciences, des arts et des lettres, une de médecine et d'agriculture, une académie universitaire, un col-

lége royal, une école d'enseignement mutuel, une de dessin, de peinture, de botanique, etc.; mais ici, comme je l'ai fait observer, les inclinations guerrières envahissent tout, et ne laissent que peu ou point de place pour l'amour des connaissances littéraires et scientifiques; toutefois nous trouverons ici de nombreuses et brillantes exceptions dans tous les siècles et dans toutes les parties. *Ancillon* (David), apologiste de Luther, de Zuingle, de Calvin, de Farel; son frère *Joseph*, jurisconsulte profond; son fils, homme aussi érudit que spirituel, historiographe du roi de Prusse, mort à Berlin ainsi que son oncle; *Leduchat*, estimable et savant littérateur, à qui l'on doit des commentaires très-curieux sur la satire Ménippée; le jésuite *Baltus*, qui a fait une réponse à l'*histoire des Oracles* de *Fontenelle*; *Jacques Baltus* son frère, notaire, auteur des *Annales de Metz* depuis 1724 jusqu'en 1759; *Cantiuncula*, jurisconsulte célèbre, qu'*Erasme*, digne appréciateur du mérite, avait engagé à travailler à la réunion des églises catholique et protestante; *Duhamel*, avocat, qui a composé une espèce de cours littéraire où l'on trouve des préceptes utiles; *Foes*, savant médecin,

à qui l'on doit une excellente traduction latine des œuvres d'Hippocrate ; *Louis* (Antoine), également médecin, qui recula les bornes de la science chirurgicale, et qui a fourni d'excellens articles à l'Encyclopédie sur son art ; *Montcombre*, littérateur agréable ; *Naudé*, savant mathématicien et auteur de plusieurs ouvrages théologiques ; *Lançon*, nommé quatre fois échevin de la ville, estimé universellement par son zèle infatigable pour sa patrie ; *Pilastre-de-Rosiers*, qui cultiva avec succès la physique, et qui mourut victime de sa seconde ascension *aérostatique* ; *Buchoz*, médecin, écrivain laborieux, qui laissa plus de soixante volumes sur la botanique, sans se faire pour cela un nom bien illustre ; le savant ministre protestant *Ferry*, qui eut l'honneur de défendre la religion réformée contre Bossuet, dans des conférences célèbres, et qui mérita, par sa modération, que l'on gravât au bas de son portrait :

Tales si multos ferrent hæc sæcula Ferry,
In ferri sæclis aurea sæcla forent.

Tschoudy, littérateur, poète et agronome, qui a acclimaté et rendu communes des plantes

exotiques, inconnues jusqu'alors en France et en Europe, et qui a fourni un grand nombre d'articles à l'Encyclopédie ; enfin *Barbé-Marbois*, successivement consul-général aux Etats-Unis d'Amérique, intendant de Saint-Domingue, ministre des finances, président de la chambre des comptes à Paris, garde-des-sceaux, lequel a laissé dans tous ces emplois les souvenirs les plus honorables, et à qui l'on doit d'excellens ouvrages politiques : n'oublions pas l'élève et l'émule de Mme Dufrénoy, une muse française, Mme *Amable Tastu*, connue si favorablement par des poésies qui lui assurent le premier rang parmi ses jeunes contemporaines.

» Les beaux-arts n'ont pas été si favorables aux Messins ; cependant ils citent, avec un orgueil légitime, les noms de *Chassel*, habile sculpteur, professeur à l'académie de peinture de Nanci ; *Sébastien Leclerc*, graveur célèbre, auteur de bons traités sur la géométrie pratique, sur l'architecture, sur le système du monde, et qui fut décoré par Clément XI du titre de chevalier romain ; *Nancret*, disciple de Leclerc, peintre estimé dont plusieurs tableaux décorent les palais des Tuileries et de Saint-Cloud, le-

quel mourut à Paris en 1672 recteur de l'académie de peinture; Emmanuel *Nèré*, architecte de Stanislas, créé chevalier de Saint-Michel par Louis XV, est né à Sancy, près Briey. »

Sans doute, après des noms si honorables, les plus incrédules seront convaincus que Metz est loin d'être la *marâtre des connaissances;* je ne sais même jusqu'à quel point on peut lui reprocher la tendance belliqueuse de ses habitans, puisqu'ils lui doivent peut-être les vertus qui sont l'apanage du guerrier. Leur histoire politique les montre toujours soumis à leurs engagemens, alors même qu'ils nuisent à leurs intérêts. Metz fut la dernière ville qui resta attachée aux Romains; à l'époque orageuse de la ligue, réunie depuis peu de tems à la France, son respect pour la foi des traités lui fit déclarer et soutenir une guerre longue et cruelle contre Charles de Lorraine, l'un des principaux rebelles; et les anciens contrats attestent par leur laconisme la bonne foi que les Messins y apportaient dans leurs traités : si la suite des tems, des événemens, les révolutions, le séjour des garnisons, composées d'hommes de toutes les

contrées, ont fini par altérer ici l'antique loyauté on la retrouve encore dans quelques anciennes familles : toutefois, reconnaissons que, si cette population étrangère a influé peu favorablement sur les mœurs, on peut reconnaître qu'elle a contribué à retirer de bonne heure les Messins d'une crédulité et d'une superstition qui règnent encore autour de leur ville : peu de pays furent plus féconds en sorciers que la Lorraine; on y compte neuf cents arrêts rendus contre eux : au seizième siècle, dans les seuls mois d'août et de septembre 1588, trente-trois sorciers furent brûlés vifs à Metz entre le pont des *Morts* et le *Pontifroy*.

On promenait anciennement dans les rues à la procession de Saint-Marc et à celle des Rogations un mannequin monstrueux en forme de dragon ailé, avec des écailles vertes, une longue queue, une gueule béante et des griffes sanglantes : ce monstre appelé *Graouilli*, porté solennellement, s'arrêtait devant les boutiques des boulangers et des pâtissiers, qui, ainsi que les autres personnes de bonne volonté, plaçaient sur sa langue des petits pains et des tartelettes qui,

comme on le pense bien, étaient le profit des porteurs. On assure que c'était le maire de *Woippy*, village à peu de distance et au nord de Metz, qui était obligé de porter ce ridicule mannequin, que les enfans fouettaient dans la cour de l'abbaye de *Saint-Arnould* le dernier jour des Rogations. Quelle était l'origine de cette cérémonie burlesque? Les uns racontent qu'on l'institua en mémoire d'un serpent énorme réfugié dans les ruines de l'amphithéâtre, d'où il exerçait de grands ravages dans la ville de Metz, et que parvint à détruire saint Clément, apôtre de cette ville. M. *Lenoir*, administrateur du Musée des monumens français, donne à cet usage et à quelques autres semblables une interprétation qui les rattacherait aux mouvemens astronomiques; le *Graouilli* de Metz, la *Gargouille* de Rouen, le *Dragon* tué par saint Georges, ne sont, selon lui, que le symbole du dieu des ténèbres (la nuit), anéanti par le dieu de la lumière (le soleil), à l'époque où les jours croissent, et où sa vive splendeur et sa chaleur fécondes raniment toute la nature: ce savant ne voit dans tous ces usages bizarres que des allé-

gories chrétiennes, imitées de celles du paganisme; quoi qu'il en soit, même avant la révolution, le peuple messin avait abandonné sans regret cette cérémonie ridicule.

En parlant d'une ville importante, il est difficile de ne pas dire aujourd'hui que le luxe y étend son empire; il est certain cependant que les Messins conservèrent long-tems un esprit et des mœurs étrangers à ses superfluités, et que même leur rigidité à cet égard leur attira souvent le reproche d'une sordide avarice; mais on ne pouvait l'appliquer qu'au peuple: car on lit dans les vieilles chroniques qu'au quatorzième siècle les jeunes seigneurs ne portaient que des habillemens de soie, de damas, de satin cramoisi, brodés de chiffres amoureux; que leur tête se parait de turbans en étoffes d'or, garnis de perles, et ornés d'aigrettes de plumes de différentes couleurs; que leur cou et leurs bras étincelaient de diamans et de rubis. La fatuité et l'inconduite sont presque toujours compagnes d'un luxe excessif, aussi les voyait-on passer les journées à se montrer sur les places publiques, tandis que les nuits étaient consacrées aux jeux et à la

débauche; mais leurs folles dépenses et leurs riches ornemens étaient le prix du travail des malheureux vassaux, qui restèrent long-tems sans oser se plaindre : réduits enfin au désespoir, ils se révoltèrent et tuèrent un grand nombre de leurs tyrans. Aujourd'hui, si l'on excepte le pauvre artisan, toujours revêtu des livrées de la misère, et le riche capitaliste que ses dépenses placent hors de ligne, toutes les classes se confondent en quelque sorte par un goût général pour le luxe, pour la mode et pour ses attributs : subjugué par l'exemple, chacun cède, et la faiblesse générale devient une excuse.

Dirons-nous qu'à mesure que la simplicité disparaît, la pureté des mœurs s'altère?... C'est une conséquence naturelle, du moins dans les villes de garnison, où la corruption est la suite inévitable de l'oisiveté. Tant que nos jeunes officiers et nos jeunes soldats ne sauront pas occuper utilement les loisirs que leur laisse la paix, leur amabilité naturelle, les talens qui les distinguent pour la plupart, les rendront toujours des séducteurs fort dangereux, principalement pour les dames de Metz, qui partagent, dit-on,

l'espèce d'engouement de leurs maris pour l'habit militaire *.

* Si l'on croyait s'apercevoir que j'ai donné à la partie historique, dans ce volume, un peu plus de développemens que je ne lui en accorde dans les autres volumes de mes voyages, je ferais observer que l'Alsace et la Lorraine ont, pour ainsi dire, leurs annales à part dans l'histoire de France, et que ces deux provinces forment ensemble six de nos départemens, savoir : le *Haut* et le *Bas-Rhin*; les *Vosges*, la *Meurthe*, la *Meuse* et la *Moselle*.

FIN DU ONZIÈME VOLUME.

TABLE.

		Pages.
N° I.	PATRIOTISME et Industrie.	1
II.	Mulhausen.	27
III.	Strasbourg.	67
IV.	Nanci et le Roi philosophe.	152
V.	Masco	187
VI.	Les Vosges.	203
VII.	Plombières	232
VIII.	Ban-de-la-Roche, le pasteur Oberlin. .	277
IX.	Metz.	367

FIN DE LA TABLE DU TOME ONZIÈME.

00101981

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 January, 2016